



UFR SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

L'IDENTITÉ EN FICTION

Identité, identification et individuation des personnages de fiction en contexte modal

MÉMOIRE PRÉSENTÉ EN VUE DE L'OBTENTION DU
MASTER DE LOGIQUE, ÉPISTÉMOLOGIE, ET HISTOIRE DES SCIENCES

par
Nicolas ERDRICH

SOUS LA DIRECTION DE
MANUEL REBUSCHI

08 septembre 2015

Mes amis m'appellent personne
Homère, *Odyssée* [41]

Introduction	i
0.1 Problématique	i
0.2 Plan du mémoire	ii
0.3 Remerciements	ii
I IDENTITÉ ET RÉFÉRENCE	iii
1 IDENTITÉ ET VÉRITÉ EN FICTION	1
1.1 Démarquer le réel et la fiction	1
1.1.1 Rien n'est et il n'y a pas de vérité	3
1.2 Dire le vrai en fiction	4
1.2.1 La distinction entre diégétique et mimétique	5
1.2.2 La possibilité de la vérité en fiction	6
1.2.3 Vérité et vérification	8
1.3 Identité, fiction et pensées singulières	9
1.3.1 Identité et inexistance	9
1.3.2 Énoncés d'identité et pensées singulières	9
2 THÉORIES DE LA RÉFÉRENCE EN FICTION	13
2.1 Théories descriptivistes	13
2.1.1 La sémantique dualiste de Frege	13
2.1.2 La sémantique quantificationnelle de Russell	14
2.2 La théorie de la référence directe de Kripke	15
2.2.1 Théorie possibiliste	15
2.2.2 Théorie mixte	16
2.2.3 Théorie actualiste	16
2.3 Théories réalistes	17
2.3.1 La Théorie de l'objet de Meinong	18
2.3.2 La théorie de Terence Parsons	19
2.3.3 La théorie de Zalta	19
2.3.4 La théorie artefactuelle de la fiction	20

3	LA FICTION COMME MONDE POSSIBLE	23
3.1	Des textes aux mondes fictionnels	23
3.2	Des mondes fictionnels aux mondes possibles	24
3.2.1	L'opérateur de fictionnalité	24
3.2.2	Incomplétude	25
3.2.3	Modalité épistémique	28
3.2.4	Fictions impossibles	29
II	PARADOXES DE L'IDENTITÉ DES OBJETS MATÉRIELS	31
4	QUESTIONS GÉNÉRALES AUTOUR DE L'IDENTITÉ	33
4.1	Identité et changement	33
4.1.1	Théorie du mobilisme universel	34
4.1.2	Inaltérabilité essentielle	35
4.2	La persistance des choses dans le temps	35
4.2.1	Deux principes fautifs	35
4.2.2	Endurance et perdurance	36
4.3	Définir l'identité	37
4.3.1	La réflexivité de l'identité	37
4.3.2	Le principe d'indiscernabilité des identiques	37
4.3.3	Principe d'identité des indiscernables	38
4.3.4	Symétrie et transitivité de l'identité	38
4.3.5	Nécessité de l'identité	39
4.4	Critères d'identité	40
4.4.1	Identité temporelle	40
4.4.2	Continuité spatio-temporelle	40
4.4.3	Continuité qualitative	41
4.4.4	Continuité mnésique	42
4.4.5	Dépendance sortale	43
4.4.6	Relativiser l'identité ?	43
5	PARADOXES DE L'IDENTITÉ	45
5.1	Indiscernabilité des identiques et identité transmondaine	45
5.2	Les problèmes engendrés par les attitudes propositionnelles	48
5.2.1	Les contextes référentiellement opaques	48
5.2.2	Opacité référentielle des attitudes	49
5.3	Paradoxes de la nécessité de l'identité	49
5.4	Paradoxes provoqués par le principe de réflexivité	50
5.5	Paradoxes provoqués par le principe de symétrie de l'identité	51
5.6	Paradoxes provoqués par le principe de transitivité de l'identité	51
5.6.1	Paradoxes sorites	51
5.6.2	Paradoxe des quatre mondes	52
5.6.3	Paradoxe de la fission artificielle	52
5.6.4	Paradoxe de fission de l'identité personnelle	54
5.6.5	Paradoxe de fusion	54

5.6.6	Paradoxe des 1001 chats	55
5.6.7	Paradoxe de Chisholm	55
5.6.8	Solutions	57
5.6.9	Haecceïtisme	57
5.6.10	Essentialisme des propriétés qualitatives	57
III	PARADOXES DE L'IDENTITÉ DES OBJETS FICTIONNELS	59
6	CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DE LA FICTION	61
6.1	Personnages comme objets abstraits	61
6.1.1	Les personnages sont des objets	62
6.1.2	Les personnages sont des objets abstraits	62
6.1.3	Les personnages sont-ils des objets abstraits particuliers ou universaux ?	63
6.1.4	Comment les propriétés sont-elles attribuées aux objets abstraits ?	64
6.1.5	Les personnages comme objets abstraits contradictoires	64
6.1.6	Les personnages comme objets abstraits incomplets	65
6.2	Persistance et continuité des personnages dans le temps et l'espace	66
6.3	Raisonnements contrefactuels et contrefictionnels	66
7	PARADOXES DE L'IDENTITÉ ET MODALITÉ	71
7.1	Introduction au problème	71
7.2	Identité intrafictionnelle des personnages	72
7.2.1	Identité par le nom	72
7.2.2	Indiscernabilité des identiques	73
7.3	Conditions d'identité des oeuvres de fiction	75
7.3.1	Typologie des termes utilisés	75
7.3.2	Identité de l'oeuvre par identité des textes	75
7.3.3	Conditions d'identité d'une composition	77
7.3.4	Conditions d'identité d'une oeuvre	78
7.3.5	Conditions d'identité d'une série	79
7.4	L'identité transfictionnelle	80
7.4.1	Aspects de la transfictionnalité	80
7.4.2	Identité des indiscernables	81
7.4.3	Indiscernabilité des identiques	81
7.4.4	La ressemblance des personnages	82
7.4.5	Identification par ensemble minimal de propriétés	83
7.4.6	Identification par ensemble maximal de propriétés	84
7.4.7	Réfutation des théories meinongiennes	85
7.4.8	Intentionnalité auctoriale	86
8	PARADOXES DE L'IDENTITÉ ET INTENTIONNALITÉ	89
8.1	Problèmes engendrés par les attitudes modales	89
8.1.1	Contextes intentionnels et anti-réalisme	89
8.1.2	Identité et intention des lecteurs	92
8.2	Paradoxes issus du principe d'identité des indiscernables	94

8.2.1	Paradoxes liés à l'indiscernabilité des identiques	94
8.2.2	Paradoxes de fission liés à l'identité des indiscernables	96
8.2.3	Paradoxes de fusion	98
8.3	Paradoxes issus de l'axiomatique de l'identité	98
8.3.1	Représentation et identité	98
8.3.2	Paradoxes sorites	99
8.3.3	Transitivité	100
8.4	Paradoxe de Chisholm	100
8.4.1	Dans quelles perspectives philosophiques le paradoxe Chisholm a-t-il un sens ? .	100
8.4.2	A t-on un monde commun ?	100
8.4.3	Peut-on échanger les propriétés entre les personnages ?	101
8.4.4	Conséquences	101
8.4.5	Il y a t-il des solutions au paradoxe ?	102
8.4.6	Le recours à l'haecceité	102
8.4.7	Le recours à l'essentialisme	103
CONCLUSION		105

0.1 Problématique

Les hypothèses contrefactuelles émises à propos du monde dans lequel nous vivons - qu'elles soient des rêves, des fantasmes, des vœux, des regrets, des jeux ou des fictions romanesques - ces contrefaçons cohabitent dans le monde actuel par l'intermédiaire des sujets qui les rêvent, qui les fantasment, qui les souhaitent, qui les regrettent, qui y jouent ou qui les écrivent. Ces hypothèses se matérialisent parfois par des dits, des événements, des textes qui en manifestent la réalité et en diffusent la connaissance. On souhaite s'intéresser dans ce travail aux paradoxes impliqués par de telles attitudes modales quand elles concernent plus particulièrement l'identité, l'identification et l'individuation des personnages de fiction. Aussi, notre objectif consiste à soumettre les conditions d'identité des personnages de fiction à des variations modales afin d'observer les difficultés et les éventuels paradoxes générés par ces modifications tout en distinguant ce qui relève proprement du contexte de la fiction.

En outre, nous pensons que ces variations se manifestent à la fois dans l'acte de lecture, quand il s'agit d'un acte interprétatif et à la fois dans l'acte d'écriture, puisqu'il arrive qu'un auteur réutilise un personnage en modifiant certaines de ses caractéristiques. Ainsi, l'identité des personnages emprunte parfois des « sentiers qui bifurquent[9] ». Les propriétés qui sont attribuées aux personnages changent alors que, néanmoins, ces personnages restent identifiables. Cette caractéristique conduit parfois certains auteurs à affirmer que les personnages sont des objets fictionnels. Cependant il reste à connaître si de tels changements ne sont pas différents de ceux d'un bateau ou d'une personne réelle.

Nous souhaitons montrer qu'adopter un point de vue réaliste de la référence fictionnelle conduit à négliger la part afférente au processus d'interprétation. Pour résumer notre position philosophique, nous inclinons à la pensée exprimée par la célèbre tirade d'Hamlet :

There are more things in heaven and earth, Horatio, than are dreamt of in your philosophy[103].

Pour paraphraser l'expression de Manuel Rebuschi, notre position consistera donc à soutenir que dans les fictions, il n'y a rien¹. Et que c'est justement ce rien qui autorise que la réception des oeuvres ne soit pas seulement passive, mais véritablement dynamisée par des possibilités d'interprétations.

Le corpus des textes analysés est principalement basé sur les récentes discussions qui se concentrent autour du problème de la référence des noms vides, mais nous rappellerons également quelques concepts antiques qui émaillent les propositions contemporaines.

1. La citation originale est « (...) dans le monde mathématique, il n'y a rien[86]

0.2 Plan du mémoire

Dans une première partie, on présente le contexte historique du problème de la référence en fiction. Le premier chapitre sera l'occasion d'éclaircir la notion problématique de vérité en fiction. Le deuxième chapitre a pour ambition d'exposer sommairement les différentes stratégies consistant à attribuer des objets à des contenus de pensées qui en sont a priori dénués. Il s'agira enfin, dans un troisième chapitre, d'introduire la notion de monde possible en référence aux mondes fictionnels.

L'objet de la deuxième partie est la présentation des paradoxes liés à l'identité dans un contexte non-fictionnel. Le quatrième chapitre traite des questions générales et conceptuelles touchant la définition et les critères d'identité. Après avoir explicité les propriétés formelles de l'identité dans le cinquième chapitre, il s'agira d'exposer les paradoxes corrélés à cette axiomatique dans le sixième chapitre.

Enfin, la troisième partie sera l'occasion d'analyser les problèmes particuliers rencontrés par la relation d'identité dans le cadre de la fiction. Le septième chapitre considère les problèmes généraux engendrés par le fait de considérer les personnages comme des objets. Le huitième chapitre examine plus précisément les problèmes afférents à une position réaliste de type interne. Le dernier chapitre est consacré aux difficultés afférentes à la position du réalisme externe.

0.3 Remerciements

Je dois de vifs remerciements à Monsieur Rebuschi, pour la grande patience qu'il a su manifester à l'égard de mes tâtonnements maladroits dans la pénombre du labyrinthe de l'identité. La pertinence de ses vues, la pédagogie de ses rectifications et la générosité de ses conseils auront constamment permis d'éclairer le dégagement d'une piste ou de prévenir la direction d'une voie sans issue, m'autorisant ainsi à m'aventurer davantage. Je remercie également M. Heinzmann d'avoir accepté la relecture de ce mémoire.

Je dois également de nombreux remerciements à l'égard de M. Nabonnand qui a constamment témoigné une grande diligence et un soin particulier afin de régler les détails pratiques nécessairement fastidieux qui entourent une année d'étude menée conjointement à une activité professionnelle.

Je remercie plus généralement toute l'équipe des enseignants des archives Poincaré. Il y a des voyages qui se font physiquement, d'autres fictionnellement. Ce fût un ravissement de visiter, à distance, leurs fascinants mondes.

Je dois également des remerciements à ma famille pour leur soutien constant. C'est enfin à mon Ariane, Angélique, que je dois le plus, bien trop pour en faire le détail et pour que des remerciements ne passent pour de l'ingratitude caractérisée. Disons que sans son fil, je ne serais probablement pas entré dans le labyrinthe.

Première partie

IDENTITÉ ET RÉFÉRENCE

IDENTITÉ ET VÉRITÉ EN FICTION

Un matin, au sortir d'un rêve agité, Grégoire Samsa s'éveilla transformé dans son lit en une ignoble vermine.

Franz Kafka, *La Métamorphose* [46, p.192.]

Nos usages linguistiques au sujet de personnages de fiction ne semblent pas différer de ceux concernant des personnes réelles. Comme le remarque Umberto Eco, ce phénomène est d'ailleurs la source de nombreuses confusions.

(...) selon une enquête fiable, 25% des Britanniques croient que Winston Churchill, Gandhi et Charles Dickens étaient des personnages de fiction, tandis que beaucoup d'entre eux pensent que Sherlock Holmes et Eleanor Rigby ont vraiment existé [26, § 62]

On voit l'urgence de poser la question des critères de démarcation entre réalité et fiction. Ce sera l'objet d'une première section de ce chapitre. Dans la deuxième section, on évaluera la possibilité de dire le vrai en fiction. La troisième et dernière section de ce chapitre sera l'occasion d'introduire le problème des énoncés d'identité contenant des noms vides.

1.1 Démarquer le réel et la fiction

La réalité entretient des relations ambiguës avec la fiction. À Vérone, on peut visiter la maison de Juliette, héroïne de la pièce de Shakespeare. À Londres, on peut voir la résidence de Sherlock Holmes. Des touristes enthousiastes qualifient d'ailleurs l'édifice de « reconstitution très bien faite¹ ». Dans le même ordre d'idées, Umberto Eco raconte qu'il a été assailli de lettres provenant de lecteurs affirmant avoir localisé le monastère fictif du *Nom de la Rose*² D'autres exemples encore : l'existence d'Homère

1. Commentaires visibles sur http://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g186338-d211907-Reviews-Sherlock_Holmes_Museum-London_England.html.

2. « Après la publication de mon roman *Le nom de la rose* beaucoup de lecteurs m'ont écrit disant qu'ils avaient découvert et visité l'abbaye où j'avais situé mon histoire. (...) Dans cette même introduction je dis que j'ai trouvé un livre anonyme d'Athanasius Kircher dans une librairie ancienne de Buenos Aires. Récemment, c'est-à-dire presque trente ans après la

est aujourd'hui controversée ; la planète Vulcain, hypothèse scientifique postulée par Le Verrier est aujourd'hui abandonnée et les grecs antiques croyaient que le Mont Olympe était réellement peuplé de divinités dont ils craignaient la colère. Inversement, la Russie fait partie du décor de *La Guerre et la Paix* et Napoléon figure dans le récit de Tolstoi. Les récits de fiction contiennent des pans entiers d'énonciations factuelles. Et comme le souligne Margaret MacDonald, il est difficile, voire impossible de trouver des fictions qui seraient uniquement composées d'assertions fictives.

But the content of very little fiction is wholly fictitious. London also forms part of the setting of Emma as it does of many of Dickens novels ; Russia of War and Peace and India of A Passage to India. Historical persons and events also seem to invade fiction[62, p.36].

MacDonald affirme que, bien qu'issus de la réalité, des éléments comme la Russie ou Napoléon deviennent néanmoins des éléments fictionnels aussitôt qu'ils apparaissent dans un texte de fiction. La Russie de *La Guerre et la Paix* n'est pas celle qui a été véritablement envahie par les troupes napoléoniennes. C'est aussi l'avis de Gérard Genette qui affirme que si la fiction ressemble à un patchwork de parties composites, factuelles et fictives, le tout demeure quant à lui d'un ordre radicalement fictionnel.

Mais il faut au moins garder à l'esprit que le « discours de fiction » est en fait un patchwork, ou un amalgame plus ou moins homogénéisé d'éléments hétéroclites empruntés pour la plupart à la réalité. Comme le lion n'est guère, selon Valery, que du mouton digéré, la fiction n'est guère que le réel fictionnalisé[34, p. 56].

Néanmoins, il reste à déterminer ce qui fait d'un fait un fait, et d'une fiction, une fiction. Peut-être est-ce ce qui incita Parménide à stipuler son fameux critère : l'être se réduit à la seule l'existence. Le domaine de ce qu'il y a, c'est exactement le domaine des choses qui existent³.

Il faut dire et penser que ce qui est, est ; car il est être ; et ce qui n'existe pas, n'existe pas. Voilà ce que je t'enjoins de considérer. Avant tout, tiens-toi bien à l'écart d'une autre voie de recherche avec laquelle se font illusion les mortels qui ne savent rien, doubles têtes ; car c'est l'absence de moyens qui meut dans leur poitrine, leur esprit errant ; ils se laissent entraîner, à la fois sourds et aveugles, hébétés, foules indécises pour qui l'être et aussi bien le non-être, le même et ce qui n'est pas le même, font loi. Tous sans exception, le chemin qu'ils suivent est labyrinthe (...) On n'arrivera jamais à plier l'être à la diversité de ce qui n'est pas[71, fragment VI et VII].

Affirmer que « ce qui est, est et que ce qui n'est pas, n'est pas » pourrait passer pour une platitude digne de La Palice. Clément Rosset considère pourtant que ces pensées sont les « plus profondes et les plus définitives »[93, p. 7] au sujet de l'existence. Car ce principe a le grand mérite de prévenir les trop fréquentes hypostases des philosophes qui, à en croire la morale de la pièce de Marivaux[61], est gente incurable aux tentations de l'illusoire. Certes, les publications fournissent des indications

publication de mon roman, un camarade allemand m'a écrit qu'il venait de trouver un livre de Kircher dans une librairie ancienne de Buenos Aires, et il se demande si par hasard il ne s'agirait pas du même antiquaire et du même livre que ceux trouvés dans mon roman. Il est inutile de dire que j'ai inventé tout à la fois l'architecture et l'emplacement de mon abbaye (...) et que, tant le livre mystérieux de Kircher que l'antiquaire plus mystérieux encore, étaient affaire d'invention.» [26, § 1]

3. Il y a bien sûr d'autres interprétations de Parménide, la plupart antithétiques à celle que nous proposons ici. Toutefois, on la retrouve chez Rosset qui insiste sur le fait que le verbe *einai* étant le seul mot grec exprimant être ou existence, aucune nuance sémantique ne saurait prendre appui dessus pour distinguer entre « l'étant » et « l'être » comme le font Heidegger et Beaufret. Voir [93, p. 7].

métatextuelles assurant qu'il s'agit bien d'y lire une histoire de fiction et non un récit factuel. L'annonce liminaire traditionnelle qui avertit que « les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite » nous garantit que l'intrigue n'est pas réelle. Néanmoins, il ressort que ces précisions surajoutées aux oeuvres sont justement le témoignage de la nécessité d'en préciser les contours. Ces limites sont d'ailleurs parfois poussées à bout, au point que fiction et réalité deviennent indiscernables l'une de l'autre. Boris Vian a écrit de *L'Écume des Jours* que « l'histoire est entièrement vraie puisque je l'ai inventée d'un bout à l'autre » [108, p. 9]. Cela constitue une réponse radicale à la question de la démarcation, solution qui consiste rien de moins qu'à confondre complètement la réalité et la fiction. C'est la thèse de Gorgias qui refuse au langage toute capacité à véhiculer le vrai, puisque, de toute façon, il n'y a rien et que le réel n'existe pas.

1.1.1 Rien n'est et il n'y a pas de vérité

Une solution au problème de la vérité en fiction consisterait donc à tout abandonner à la fiction. Disons adieu à la vérité pour affirmer que tout n'est, de toute façon, que fiction. Gorgias de Léontium aurait été le premier représentant connu d'un fictionnalisme radical, car, d'après ce que rapporte Sextus Empiricus, il aurait soutenu les trois thèses suivantes :

Premièrement et pour commencer, rien n'existe ; deuxièmement que, même s'il existe quelque chose, l'homme ne peut l'appréhender ; troisièmement que, même si on peut l'appréhender, on ne peut ni le formuler, ni l'expliquer aux autres.[3]

La première thèse est ontologique. Elle réfute toute existence aux choses. Il n'y a pas de substance, pas d'être et tout est rien. Là où Parménide affirme que ce qui existe, c'est tout ce qu'il y a, Gorgias affirme que il n'y a rien, donc que rien n'existe. Car s'il existait quelque chose, ce serait soit l'être soit le non-être voire les deux à la fois. Or, il faut, dit-il récuser chacune des trois alternatives⁴. La deuxième thèse avancée par Gorgias est épistémique. Quand bien même existerait-il quelque chose, cette chose serait de toute façon inconnaissable.

Que les pensées n'aient pas l'être pour objet, c'est évident : en effet, si les pensées ont l'être pour objet, tout ce qui est pensé existe, de quelque manière qu'on le pense. [Ce qui est aberrant]. En effet, de ce qu'on pense à un homme volant ou à un char qui court sur les flots, il n'en résulte pas pour autant qu'un homme vole ou qu'un char court sur les flots. Par suite, les objets de nos pensées ne sont pas des êtres. En outre, si les objets de nos pensées sont des êtres, les non-êtres ne pourront pas être pensés : les contradictoires ont des attributs contradictoires et l'être et le non-être sont contradictoires. Par suite, et sans restriction, si l'être a l'attribut de pouvoir être pensé, le non-être aura celui de ne pouvoir être pensé. Or cela est absurde : Scylla, la Chimère et beaucoup de

4. L'argumentation de Gorgias est la suivante : premièrement, il faut rejeter l'existence du non-être car sinon, à la fois le non-être existerait en tant que tel et à la fois il n'existerait pas parce que n'étant pas. Or le principe de non-contradiction interdit qu'une chose à la fois soit et ne soit pas. Deuxièmement, l'être n'existe pas. Car sinon, il est soit éternel, soit engendré, soit les deux à la fois. Or il ne peut être éternel, car s'il l'était, il n'aurait pas de commencement. Or ce qui n'a pas de commencement est illimité. Mais ce qui est illimité n'est nulle part. Donc l'être n'est pas, parce que pour être, il faut exister quelque part. De même, si l'être est engendré, alors il est engendré à partir de l'être ou du non-être. Ce qui n'est pas possible car une chose ne peut s'engendrer soi-même, et encore moins du non-être. Donc l'être n'est pas engendré. Enfin, il ne peut être à la fois éternel et engendré, car cela est contradictoire. Troisièmement, il ne peut y avoir à la fois l'être et le non-être, car si les deux existaient, ils seraient identiques du point de vue de l'existence. Or s'ils étaient deux, ils ne sauraient être identiques, et s'ils étaient identiques, ils ne pourraient être deux. Ainsi, rien n'existe.

non-êtres sont pensés. Donc ce n'est pas l'être qui est objet de nos pensées.[3, p. 1025]

Puisque la coïncidence des pensées et des choses est impossible, c'est que les pensées ne portent pas réellement sur les choses. Sinon, les choses seraient la pensée elle-même et celle-ci donnerait existence objective aux contenus de pensées, notamment aux choses qui n'existent pas actuellement. Par la même occasion, les choses qui n'existent pas ne pourraient pas être pensées. C'est le problème de la référence en fiction que Gorgias soulève ici. Il est possible d'avoir des pensées singulières au sujet de Chimère malgré son inexistence. Qu'elle soit un contenu de pensée ne la réifie pas pour autant. Aussi, il s'agit de distinguer entre contenu de pensée - Chimère - et objet de pensée - dans le cas de Chimère, rien.

La troisième et dernière thèse soutenue par Gorgias est sémantique. Elle affirme du langage qu'il est non seulement incapable de porter sur les choses mais qu'il est également incapable de communiquer à propos de ces choses. Le discours n'est ni substance ni être. Somme toute, si rien n'est, alors le langage se suffit à lui-même puisqu'il ne réfère à rien. Son usage n'a pas pour effet de parler des choses pour ce qu'elles sont. Les discours fictionnels ne peuvent être distingués des énoncés factuels car les mots contenus dans les énoncés supposés factuels ne réfèrent pas plus que les mots contenus dans les énoncés fictionnels. Aussi, aucune différence sémantique ne sépare les deux types de discours. C'est d'ailleurs cette évacuation radicale de la référence qui fait dire à Sextus Empiricus que Gorgias appartient à la catégorie des philosophes qui ont supprimé le critère de vérité. Mais si le langage est incapable de parler des choses qui, de toute façon, n'existent pas, il est toutefois capable de produire des effets. Il médiatise des actions par des dits. Comme le précise Philostrate, Gorgias est à la rhétorique ce qu'Eschyle est à la tragédie[3, p. 1011], car il a introduit l'art de la poétique à l'intérieur du discours philosophique. Diodore de Sicile cite par exemple les « antithèses, balancements, parisoses, rimes et autres procédés »[3, p. 1013] abondants dans ses discours. Les arguments philosophiques de Gorgias empruntent les mêmes formes que celles de la *Poiésis* et le langage permet d'agir indirectement sur les choses par l'exercice de la persuasion. La fonction principale du langage n'est pas de dire le vrai mais de produire des effets externes. Le langage ne dit pas la vérité des choses. Il a pour seule vocation de mener les hommes à l'action qu'on attend d'eux. Ce que Gorgias anticipe ici est ce qu'Austin appellera, deux millénaires après lui, l'aspect performatif du langage. *Poiésis* est le média de Praxis⁵. C'est donc le champ complet du langage qui est investi par la fiction et l'on peut considérer l'enseignement de Gorgias une anticipation d'un fictionnalisme radical.

1.2 Dire le vrai en fiction

Néanmoins, la position de Gorgias semble ici intenable, et il nous faut, ne serait-ce que de manière pratique, faire l'hypothèse que, premièrement, le monde contient des choses et que, deuxièmement, ces choses sont, au moins dans une certaine mesure, connaissables et enfin, troisièmement, qu'il est possible de communiquer ces connaissances. Il faut donc nous intéresser aux relations que le langage tisse entre le réel et le fictionnel. Dans un cours sur la littérature, évoquant la transformation subie par Grégoire Samsa[66], Nabokov entend réfuter l'idée reçue que le protagoniste de *La Métamorphose*[46] ait été changé en cafard. Nabokov pense que Samsa est plutôt devenu un scarabée. Il étaye son propos sur l'analyse scrupuleuse du texte, y cherchant des indications qui viendraient confirmer son hypothèse

5. La *Poiésis* est la production d'une action ayant une finalité qui lui est extérieure. Pour Aristote, elle s'oppose à la praxis dont la finalité repose dans l'activité elle-même.

et motive son hypothèse en traçant des croquis interprétant la morphologie de Samsa en fonction des propriétés que lui attribue Kafka dans son récit. On pourrait s'étonner de cette curieuse tentative de démonstration puisqu'elle porte sur quelque chose qui n'existe pas. À première approximation, prétendre dire le vrai à propos d'inexistants peut sembler une impossibilité. Faut-il plutôt restreindre la vérité aux propositions qui concernent les seules choses qui existent ou qui ont existé ? Faut-il souscrire à ce que Thomas Pavel nomme *crédo ségrégationniste*, en affirmant que la vérité ne concerne que le domaine de ce qu'il y a [73] ? On sait que Platon montre beaucoup de défiance à l'égard de la fiction et on trouve dans sa philosophie les racines de cette ségrégation.

1.2.1 La distinction entre diégétique et mimétique

Deux livres de *La République* [76, p. 935] sont consacrés à ostraciser la fiction hors des murs de la cité platonicienne idéale. La première critique se situe au livre III. Platon y distingue deux modes d'énonciations (*lexis*) : d'une part le mode de l'exposition pure et simple (*diégésis*) et d'autre part le mode de l'imitation (*Mimésis*). Le premier mode consiste à raconter l'histoire à la troisième personne, sans entreprendre de faire croire que le récit est raconté par quelqu'un d'autre comme le fait, par exemple, Homère au début de *l'Iliade*.

Pour racheter sa fille au prix de grands trésors, Chrysès était venu vers les sveltes vaisseaux de la flotte achéenne, et, sur un sceptre d'or, de l'archer Apollon portant les bandelettes, il priait les ariens, mais surtout les deux chefs de guerre, fils d'Atrée[41, p. 93].

Le deuxième mode consiste, au contraire, à faire comme si les faits étaient décrits par quelqu'un d'autre que l'auteur, comme le fait Homère dans le passage de *l'Iliade* qui suit le précédent et où le narrateur parle comme s'il était Chrysès.

Atrides, et vous tous, Argiens aux belles guêtres, puissent les Immortels, habitant de l'Olympe, vous donner de piller la ville de Priam, puis de rentrer dans vos demeures sains et saufs ! Mais rendez-moi ma fille, acceptez sa rançon, par égard pour l'Archer Apollon, fils de Zeus [41, p. 93].

Or Platon commente ainsi ce procédé stylistique :

Le poète dit des paroles prononcées comme si lui-même était quelqu'un d'autre. Mais celui qui s'assortit lui-même à un autre, soit pour l'intonation de la voix, soit pour l'apparence extérieure, nous disons qu'il « imite » cet autre auquel il se sera assortit[76, p. 945].

L'activité d'imitation consiste donc à feindre le déroulement d'une aventure qui n'est pas réellement vécue. Celui qui raconte décentre sa position en se plaçant du point de vue de celui qui est censé vivre l'intrigue. Homère se distingue, en tant que poète, d'un simple narrateur exposant des faits parce qu'il commente des événements comme s'il était autrui. Au fil de son récit, il s'attribue diverses identités d'emprunt. Même si le simulacre que s'autorise Homère ne relève pas du mensonge - puisque le récit est écrit sans intention de tromper ses lecteurs - néanmoins, la critique de Platon vise essentiellement l'aspect imitatif consistant à faire comme si c'était le cas qu'une chose est alors qu'en réalité, elle n'est pas. Les deux modes d'énonciation, *diégésis* et *Mimésis* engendrent pour Platon une division théorique

des arts poétiques. Les uns étant concentrés autour de la diégésis (les arts narratifs, les dithyrambes), les autres autour de la *Mimésis* (comédies et tragédies). D'autres sont mixtes, par exemple les épopées. Leurs mérites respectifs sont échelonnés selon la part, positive, qu'ils consacrent à la diégésis, ou selon la part, négative, qu'ils consacrent à la *Mimésis*.

La deuxième critique platonicienne de la fiction est l'objet du dixième livre de La République. Platon y analyse l'imitation telle qu'elle est pratiquée dans la peinture. Il y considère la représentation picturale d'un lit et hiérarchise trois types conceptuels instanciés par le lit. Le lit comme idée du lit, le lit comme forme sensible produite par le menuisier et enfin le lit comme représentation effectuée par le peintre. Ce dernier est une copie d'une chose qui est elle-même une copie d'une forme intelligible unique. Puisque tout un chacun est capable de produire des simulacres en faisant parcourir un miroir autour de soi, miroir dans lequel viendra se réfléchir le monde environnant dans ses détails les plus infimes, la technicité imitative du peintre n'est pas une qualité estimable. Dans la hiérarchie platonicienne, la représentation du lit s'avère être une forme doublement dégénérée, puisqu'elle est une copie d'une copie. Elle éloigne donc l'esprit de la connaissance réelle, qui doit toujours être dirigée par la seule quête des formes intelligibles. Mais le peintre n'imité pas les choses elles-mêmes, seulement l'apparence de ces choses. Il produit donc des simulacres, imitations de formes sensibles, des multiplicités de multiplicités. Or, plus une chose a de doubles, plus elle perd de poids ontologique. Ainsi, produire des doubles dans un monde lui-même constitué de copies de formes intelligibles n'est pas un artisanat estimable et le poète ou le peintre mimant le monde du devenir égare les hommes hors des sentiers de la connaissance. La paroi de la caverne ne présente que l'ombre des choses, le théâtre qui s'y joue n'est pas la réalité. Homère, qui a le tort de vouloir faire passer les vessies fictionnelles pour des lanternes factuelles est banni de la cité platonicienne⁶.

1.2.2 La possibilité de la vérité en fiction

Alors qu'il constate la même distinction entre aspect diégétiques et mimétiques de la fiction, Aristote montre une tolérance plus grande à l'égard de la fiction allant jusqu'à lui concéder la possibilité du vrai. Contrairement à Platon, Aristote fait de la diégésis l'un des types de la *Mimésis*. Le récit est l'une des deux formes de l'imitation, l'autre étant la représentation directe des événements joués par des acteurs devant un public. La *Poiésis* est ainsi complètement incluse dans la mimésis. Par contre, les récits racontés à la première personne ne rentrent pas dans le domaine de la fiction⁷. Seules les productions qui font appel à l'imitation, par représentation scénique ou par le récit, sont véritablement appelées œuvres poétiques.

La poétique est partie intégrante de la poïétique, c'est-à-dire de la sphère des productions dont la finalité est externe. Elle s'oppose à la praxis dont la finalité réside dans son propre mouvement. Chez Aristote, il ressort que l'articulation entre *Mimésis* et *Poiésis* est paradoxale, puisque l'œuvre fictionnelle est à la fois une re-production parce qu'elle imite un réel qui vient à manquer et parce qu'elle est aussi une production, autrement dit surgissement d'une réalité n'ayant pu être produite par la physis. L'artiste producteur fabrique un objet qui, dès lors, appartient à la dimension du réel, s'y

6. Paradoxalement, Platon use des mêmes recours rhétoriques par la structure de ses textes empruntée à la tragédie, par le recours permanent à la métaphore pour soutenir ses idées et par l'allégeance à l'allégorie comme art de persuader.

7. Genette souligne que le champ de la littérature, autant chez Platon que chez Aristote, est donc complètement ravalé aux catégories de la mimésis. Y échappent les poésies lyriques de Sapho et de Pindare. De même, le poème philosophique d'Empédocle, dont le rythme emprunte la métrique des œuvres d'Homère, est rejeté hors de la sphère des productions poétiques. Voir Genette, « Frontières du récit », in L'analyse structurale du récit, Revue Communication n°8, Collection Points, Seuil [35].

ajoutant en le complétant par des possibilités non réalisés. Cette tension entre imitation et innovation fait l'enjeu et la spécificité de la *Poiésis*.

L'imitation peut se dire de trois manières : elle consiste à peindre les choses soit telles qu'elles furent ou telles qu'elles sont réellement, soit telles qu'on les croit être ou telles qu'elles semblent être, soit telles qu'elles devraient être. La mimésis est donc divisée en trois espèces : épistémique, doxastique et déontique. L'éventuel échec de l'imitation advient par impuissance du poète à mimer correctement ce qu'il s'était proposé de peindre. La représentation fautive d'un cheval au galop balançant simultanément ses deux jambes en avant ne provient que de l'ignorance de l'artiste. C'est donc le manque d'éducation scientifique de l'artiste qu'il faut critiquer mais non pas condamner, comme le fait Platon, les actes d'imitation eux-mêmes.

En outre, Aristote constate que les hommes sont enclins à l'imitation par nature. C'est une caractéristique anthropologique dont témoignent d'ailleurs les jeux d'enfants qui alimentent les premiers apprentissages.

Dès l'enfance, les hommes ont, de manière innée, à la fois une tendance à mimer - et l'homme se différencie des autres vivants parce qu'il est spécifiquement enclin à mimer et qu'il a recours à la mimésis dans ses premiers apprentissages - et une tendance à trouver plaisir aux imitations[5, p. 82].

En dépit que les ombres (*skia*) font l'objet des critiques de Platon, elles sont toutefois les compagnes obligées des choses. Elles témoignent de leur réalité. Comme le constate Clément Rosset, un objet qui serait sans ombre serait *de facto* un objet inexistant[88, pp. 24-32]. Loin d'être une illusion menant à la déroute des connaissances, la fiction a une véritable valeur épistémique. L'image des choses ne doit pas être rejetée dans les marges de l'illusoire puisqu'elle autorise leur connaissance.

Nous trouvons plaisir à regarder les images les plus soignées des choses dont la vue nous est pénible dans la réalité, par exemple les formes d'animaux tout à fait ignobles ou de cadavres ; la raison en est qu'apprendre est un plaisir non seulement pour les philosophes, mais également pour les autres hommes (') ; en effet, si l'on aime à voir des images, c'est qu'en les regardant, on apprend à connaître et on conclût ce qu'est chaque chose comme lorsqu'on dit : celui-là, c'est lui[5, p. 82].

Outre ces qualités, les fictions ont un rôle éminemment social puisqu'elles ont le mérite de produire des effets thérapeutiques, autant bénéfiques au niveau individuel que collectif. Car elles encouragent et stimulent la purgation du pathos (*catharsis*) : « La tragédie (') suscitant pitié et crainte, opère la purgation propre à pareilles émotions [5, p. 88] ». La représentation tragique de destins funestes convie les spectateurs à l'apaisement social en représentant les désastreuses conséquences de la démesure née d'hubris. La hiérarchie platonicienne des arts est donc renversée puisque Aristote porte les arts les plus mimétiques au pinacle des productions artistiques.

Bien sûr, il arrive que les fictions mentionnent des événements, des choses impossibles. Aristote considère qu'elles sont alors fautives. Néanmoins ces infractions peuvent leurs être passées à condition qu'elles aient pour vocation d'atteindre plus profondément la finalité propre que se donne l'oeuvre en tant que telle. Aristote illustre ici son propos en mentionnant l'exemple de la poursuite d'Hector dans l'Illiade. Pour rappel, alors qu'Achille a rattrapé Hector, il ordonne à ses compagnons, d'un signe de tête, de lui abandonner le sort du troyen. Or les troupes grecques ne s'étant pas lancées à la poursuite d'Hector, elles sont manifestement hors d'atteinte des prescriptions d'Achille. Selon Aristote, Homère

s'acquiesce de cette aberration parce qu'elle apporte encore plus d'expressivité à la représentation de la volonté sans faille d'Achille. Mais le philosophe rejette néanmoins l'utilisation d'éléments irrationnels qui ne seraient pas justifiés par des motifs stylistiques. Les histoires ne doivent pas déroger gratuitement à la logique. Le possible élaboré par l'oeuvre de fiction ne doit pas être absurde. Le récit de fiction doit obéir à des règles coercitives de cohérence dictées par la logique de l'action. La Poétique esquisse une approche modale de la fiction qui la restreint au probable et qui rejette les fictions impossibles.

Il est clair d'après ce que nous venons de dire, que ce n'est pas raconter les choses réellement arrivées qui est l'oeuvre propre du poète, mais bien de raconter ce qui pourrait arriver. Les événements sont possibles suivant la vraisemblance ou la nécessité[5, p. 88].

Puisque le mécanisme de la fiction repose sur ce qui pourrait arriver, il y a donc possibilité de dire le vrai en fiction. La poétique se rapproche ainsi de la rhétorique, art de persuader, puisque toutes les deux oeuvrent sur la dimension du probable. La vérité fictionnelle s'articule entre d'une part les raisonnements analytiques, déductions produites à partir de prémisses vraies, et d'autre part la dialectique, dont les prémisses sont des opinions simplement probables. La logique sert alors à maintenir une cohérence dans l'enchaînement des arguments qu'elle articule, mais seules les prémisses de la fiction peuvent s'écarter de l'actualité de ce qui est. Par contre, l'ensemble du récit doit inexorablement suivre les rails de l'analytique. La tragédie qui répond à ces enchaînements inflexibles, qui sont les conséquences d'une situation simplement probable, est une forme caractéristique de cette logique⁸.

1.2.3 Vérité et vérification

La marge de vérité qu'Aristote laisse aux énoncés fictionnels est d'ailleurs en accord avec nos usages courants. Une affirmation fictionnelle n'est pas nécessairement une affirmation fictive. La fiction n'est pas l'illusoire. Les allégations au sujet de personnages fictionnels sont même monnaies courantes. Nous disons, au sujet de phrases comme « Sherlock Holmes n'existe pas » ou de « Mister Hyde, c'est le Docteur Jekyll » qu'elles expriment des propositions vraies. Nous disons par contre que des phrases comme « Hercule Poirot s'habille négligemment » ou « Superman, c'est Bruce Wayne » expriment des propositions fausses. Il y a donc des vérités fictionnelles.

Mais comment décidons-nous de la valeur de vérité que nous attribuons aux propositions exprimées par de tels énoncés ? Quel est le rapport que le langage médiatise entre la fiction et le réel ? De fait, le réel est indépendant de ce qui est dit ou pensé de lui. Une pensée fautive est toute aussi réelle qu'une pensée vraie. Donc le réel n'est pas réductible au vrai. Par contre, il semble que le vrai soit subordonné au réel. C'est le réel qui fonde la vérité de ce que nous disons. La proposition exprimée par la phrase « la neige est blanche » est vraie si et seulement si la neige est blanche. Autrement dit, une proposition donnée est vraie s'il existe, dans la réalité, un vérificateur. Il y a alors correspondance entre vérité et réalité, sans que cette correspondance soit nécessairement biunivoque. Cette prévalence du vérificateur conditionne le vrai au réel. Mais quel vérificateur appliquer à la proposition exprimée par une phrase comme « Sherlock Holmes habite au 221B Baker Street » ? On pourrait répondre qu'il suffit de se reporter à la réalité du texte. Nous voyons cependant que la question soulevée par la démonstration de Nabokov ne permet plus ce recours. Il arrive que certaines propositions nous laissent dans l'embarras parce qu'elles ne semblent exprimer ni le vrai, ni le faux. Comment décider de la valeur

8. Logique que Clément Rosset appelle « logique du pire » dans un contexte différent. Voir Clément Rosset, *Logique du Pire, Éléments pour une philosophie tragique*, PUF, 2008 [92].

de vérité de la proposition exprimée par la phrase « Grégoire Samsa a été transformé en scarabée » ? Nous chercherions vainement, dans le texte de Kafka, la mention de la nature exacte de la créature, puisque l'auteur se contente de la qualifier d'« Ungeziefer ». Doit-on concevoir que Samsa est un scarabée, un cancrelat, rien de cela ou les deux à la fois ? Il semble que le fictionnel révèle ici une différence majeure avec le factuel, puisqu'il laisse au lecteur une ouverture interprétative qui n'est pas imputable à une méconnaissance. Nous y reviendrons.

1.3 Identité, fiction et pensées singulières

1.3.1 Identité et inexistance

Concentrons maintenant notre analyse sur la question de l'identité des inexistantes. Car nous pouvons poser, concernant l'identité, des questions analogues à celles que nous venons de poser au sujet de la vérité. L'identité doit-elle être restreinte aux existants ? Il semble *a priori* qu'un lien indéfectible unisse identité et existence. Les personnages fictionnels ne sont localisables ni dans l'espace, ni dans le temps. Or l'existence d'une chose est justement assurée par sa capacité d'être localisée spatialement et temporellement. Les personnages de fiction sont donc inexistantes. Au contraire, Russell affirme que les pensées existent puisqu'elles sont ontologiquement dépendantes des individus qui les pensent.

Nous trouverons commode de ne parler de choses qui existent que quand on peut les situer dans le temps, c'est-à-dire lorsque nous pouvons déterminer un moment où elles existent (ce qui n'exclut pas la possibilité qu'elles existent à tous les moments). Ainsi, les pensées et les sentiments existent[4, 1054a12-19].

L'existence nécessite une localisation spatio-temporelle. Bien sûr, je peux penser à Conan Doyle, c'est-à-dire à un individu actuellement absent. Je peux aussi penser à un contenu dont l'objet manque absolument au monde réel comme par exemple Sherlock Holmes. Néanmoins, dans les deux cas, ma pensée s'avère localisable dans le temps et dans l'espace. Mais bien évidemment, produire une pensée au sujet de Sherlock Holmes n'implique pas que l'objet du contenu de cette pensée soit lui-même une instance spatio-temporelle. Dès lors, comment rendre compatible l'inexistence et l'identité ? Car Aristote insiste sur l'équivalence entre identité numérique et existence : « On n'affirme rien de plus quand on dit un homme que quand on dit homme (...), être un, c'est posséder l'existence individuelle[56, livre II, chap. XXVII, 1-3] ». De même, Locke soutient qu'« Il est évident que ce principe (d'identité) consiste dans l'existence même » et Leibniz affirme : « que ce qui n'est pas véritablement *un être* n'est pas non plus véritablement un *être* [51] ». Ainsi, l'existence est une condition suffisante à l'identité. Mais est-ce une condition nécessaire ? Il appert que nous sommes capables d'identifier un personnage, mettons Ulysse, à travers une oeuvre, voire même parmi des oeuvres différentes. Comment expliquer ce fait ?

1.3.2 Énoncés d'identité et pensées singulières

Considérons l'énoncé suivant :

(1) « François Hollande est l'actuel président de la République française. »

Pour vérifier la vérité exprimée dans cet énoncé, il suffira de désigner du doigt l'individu portant ce nom : « Voilà François Hollande ! » et de vérifier ensuite s'il possède bien les propriétés prédiquées. De

même, il est également possible, par le même procédé, de vérifier la vérité de la proposition exprimée par l'assertion :

(2) « Stephen King est Richard Bachman. »

Il s'agira alors de désigner la personne qui réfère à ces deux noms en disant d'une part : « Voilà Stephen King ! » et d'autre part, tout en désignant le même individu : « Voilà Richard Bachman ! ». On vérifiera ainsi que les deux noms propres co-réfèrent bien la même personne, ce qui permettra ainsi de conclure en la vérité de l'identité exprimée par la phrase (3). Nous pouvons également infirmer des propositions, comme celle instanciée dans la phrase :

(3) « Emile Zola, c'est Aristote »

On remarquera qu'ici, au contraire des situations précédentes, il n'est plus possible d'être en situation directe avec les référents que désignent les deux noms propres contenus dans l'énoncé (3). Mais par contre, on pourra procéder d'une autre manière : par exemple en comparant l'ensemble des descriptions définies corrélées à ces deux personnages. Il s'agirait alors de consulter une encyclopédie en comparant les descriptions respectives données à ces deux noms propres. Il se pourrait alors que ces descriptions soient fausses. On pourra alors tenter de remonter l'histoire de la retransmission des deux noms au gré de chaînes de communication qui devraient déboucher sur des témoins baptismaux d'Aristote ou de Zola, constatant leur différence numérique. Cependant les énoncés fictionnels peuvent nous laisser bien plus perplexes :

(4) « Mister Hyde c'est le docteur Jeckyll. »

Ici, nous n'aurons plus qu'un seul recours, à savoir consulter les textes dans lesquels ces noms propres apparaissent. Dans certains cas, il nous faut même réviser nos types de traitement. Par exemple, une expression identifiante comme :

(5) « Homère est l'unique individu qui a écrit l'Illiade et l'Odyssée »

peut basculer d'un type de traitement à l'autre selon qu'une référence sera ou non réellement attachée au nom propre "Homère". D'autres phrases semblent exprimer des propositions à la fois vraies et fausses selon le contexte où elles sont prononcées, comme :

(6) « Richard III est le meurtrier de son frère Clarence »

Car la proposition exprimée par cette phrase est à la fois vraie dans la pièce de Shakespeare tout en étant à la fois fausse de manière historique. Enfin, d'autres énoncés d'identité nécessitent que nous transitions de fiction à fiction :

(7) « L'Ulysse d'Homère est le même personnage que l'Ulysse de Dante. »

Certains cas qui identifient existant et non-existant instancient même une transgression du réel vers le fictionnel :

(8) « Vincent Fournier, c'est Alice Cooper »

(9) « Dans le jeu, Jean est le troll bleu. »

D'autres énoncés sont mixtes, s'affranchissant de la distinction réalité-fiction tout en conservant différentes valeurs contextuelles :

(10) « Joseph Beuys, c'est l'artiste né en 1930 à Clèves et auteur de l'action "Comment expliquer les tableaux à un lièvre mort"⁹ »

Nous voyons que pour établir la vérité de ces propositions, nous n'avons pas de vérificateur parce qu'*a priori*, nous ne savons pas à quoi réfèrent les noms de personnages fictionnels. Nous allons voir dans le chapitre suivant quelques unes des principales stratégies qui ont été élaborées pour remédier au défaut de référence des noms fictionnels.

9. Joseph Beuys a construit son oeuvre artistique autour et à partir d'une identité fictionnelle. Contrairement à ce qu'il a toujours affirmé, il est né à Krefeld et non à Clèves.

THÉORIES DE LA RÉFÉRENCE EN FICTION

Cet chapitre a pour objet de résumer les diverses stratégies répondant aux problèmes de la référence posés par les noms vides. La première section sera l'occasion de présenter sommairement les thèses descriptivistes du nom propre appliquées à la fiction. La deuxième section résume la théorie de la référence directe et la troisième traite des théories réalistes.

2.1 Théories descriptivistes

2.1.1 La sémantique dualiste de Frege

La sémantique de Frege, distinguant *Sinn* et *Bedeutung*, répond au principe de compositionnalité des dénotations. Il s'agit d'une forme généralisée du principe de substituabilité des identiques *salva veritate*. Il consiste à affirmer que si deux expressions co-dénotent, alors on peut substituer l'une à l'autre dans une proposition sans en changer sa *Bedeutung*. La dénotation de la proposition est donc dépendante de ses constituants. Cela a pour conséquence que des propositions qui contiennent un nom fictionnel n'ont conséquemment pas de signification (*Bedeutung*) même si elles peuvent avoir un sens (*Sinn*). De telles propositions demeurent conséquemment sans valeur de vérité.

La proposition « Ulysse fut déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil » a évidemment un sens, mais il est douteux que le nom d'Ulysse qui y figure ait une dénotation ; à partir de quoi il est douteux que la proposition entière en ait une. Il est certain toutefois que si l'on prend sérieusement cette proposition pour une proposition vraie ou fausse, on attribue, ce faisant, une dénotation au nom d'Ulysse, en plus du sens[29, p. 109].

Ainsi, la sémantique de Frege échoue à conférer de la vérité là où nos pratiques habituelles l'attendent. Des truismes comme « Ulysse n'existe pas » ou « Ulysse est Ulysse » demeurent néanmoins dénués de valeur de vérité et en conséquence, il est refusé aux fictions d'exprimer des connaissances. La fiction n'a pas rapport au vrai, à la dénotation mais au mieux aux effets de style, aux manières d'accéder à la dénotation. L'esthétique est vidée de tout intérêt épistémique.

Si l'on écoute une épopée, outre les belles sonorités de la langue, seuls le sens des propositions et les représentations des sentiments que ce sens éveille tiennent l'attention captive. À vouloir en chercher la vérité, on délaisserait le plaisir artistique pour l'examen scientifique. De là vient qu'il importe peu de savoir si le nom d' « Ulysse », par exemple, a une dénotation, aussi longtemps que nous recevons le poème comme une oeuvre d'art.[29, p. 109].

2.1.2 La sémantique quantificationnelle de Russell

La sémantique quantificationnelle de Russell se propose, entre autres objectifs, de remédier au problème, laissé en suspens par Frege, des propositions existentielles négatives contenant des noms vides. Dans « On Denoting », Russell distingue trois types de propositions. Premièrement, celles qui pourraient dénoter mais qui ne dénotent pas, par exemple « l'actuel roi de France ». Deuxièmement, celles qui dénotent un objet défini comme « l'actuelle reine d'Angleterre ». Troisièmement, celles qui désignent de manière ambiguë, par exemple « un homme ». En outre, Russell établit une distinction entre connaissances par description et connaissances par accointance¹. Sa stratégie consiste à épuisser la classe des noms propres en réservant ce terme uniquement aux objets qui sont connaissables par accointance, autrement dit, les déictiques. Les autres noms propres sont traités comme des descriptions définies : « Ulysse » est par exemple défini comme « le père de Télémaque et l'époux de Pénélope ». Ainsi, là où Frege traite une expression comme « l'actuel roi de France » sous la forme d'un nom complexe, Russell la traite comme une quantification déguisée. En notant Rx pour « x est roi de France » et Cx pour « x est chauve », Russell formalise ainsi :

$$\exists x(Rx \wedge \forall y(Ry \rightarrow y = x) \wedge Cx)$$

Cela permet à Russell de tirer deux conséquences importantes. La première est que tous les énoncés existentiels négatifs contenant des inexistantes sont trivialement vrais puisqu'ils n'affirment rien d'autre que l'inexistence de ce qui n'existe pas. Par contre, ce traitement implique que toutes les propositions contenant des inexistantes sont inévitablement fausses. Ainsi, la proposition contenue dans la phrase « Sherlock Holmes est détective » s'avère fausse même si cela contredit nos usages courants. La deuxième conséquence est que cela permet à Russell de rétablir l'universalité du tiers-exclu. Car « l'actuel roi de France est chauve et n'est pas chauve » qui est sans valeur de vérité dans la sémantique de Frege s'interprète chez Russell soit par la proposition fausse :

$$\exists x(Rx \wedge \forall y(Ry \rightarrow y = x) \wedge (Cx \vee \neg Cx))$$

soit par la proposition vraie :

$$\exists x(Rx \wedge \forall y(Ry \rightarrow y = x) \wedge Cx) \vee \neg \exists x(Rx \wedge \forall y(Ry \rightarrow y = x) \wedge Cx)$$

1. Russell distingue les connaissances par accointance (acquaintance) des connaissances par description. Dans ses *Problèmes de Philosophie*, il caractérise l'expérience par accointance comme connaissance directe issue des sense-data (données immédiates des sens) : « a) Nous dirons que nous avons l'expérience par accointance d'une chose quand elle est directement devant nous, que nous en avons conscience, sans l'intermédiaire d'aucun processus d'inférence ou de quelque connaissance de vérité que ce soit. (...) Il est possible de mettre en doute sans absurdité l'existence de la table, ce qui n'est pas possible des sense-data.(...) La totalité de notre connaissance, aussi bien la connaissance des choses que celle des vérités, repose sur l'expérience par accointance qui en est le fondement. » Bertrand Russell, *Problèmes de philosophie*, traduction de François Rivenc, Payot, pp. 69-70 [95].

2.2 La théorie de la référence directe de Kripke

Néanmoins la théorie descriptiviste de Russell se montre incapable de maintenir la référence à un objet quand l'une de ses qualités est altérée.

Considérez cet exemple-ci : si l'on dit « Moïse n'a pas existé », cela peut signifier différentes choses. Cela peut signifier : les Israélites n'avaient aucun chef lorsqu'ils sortirent d'Égypte - ou bien : leur chef ne s'appelait pas Moïse - ou bien : il n'a pas pu exister d'homme qui ait pu accomplir tout ce que la bible relate de Moïse - ou bien, etc. Selon Russell, nous pouvons dire : le nom de Moïse peut être défini par différentes descriptions. Par exemple en tant que « l'homme qui a conduit les Israélites à travers le désert », « l'homme qui a vécu à cette époque et en ce lieu et qu'on nommait alors « Moïse », « l'homme qui, enfant, fut tiré du Nil par la fille du Pharaon », etc. Et selon que nous adoptons l'une ou l'autre définition, la proposition « Moïse a existé » acquiert un autre sens, et de même toute autre proposition qui traite de Moïse. - Et quand on nous dit : « X n'a pas existé », nous demandons également : « Qu'entendez-vous ? Voulez vous dire que ?, ou que ?, etc. ? Mais si maintenant je fais un énoncé au sujet de Moïse, - suis-je toujours prêt à mettre l'une quelconque de ces descriptions pour « Moïse » ? Je dirai pas exemple : « Par « Moïse » j'entends l'homme qui a accompli ce que la bible relate de Moïse, ou du moins beaucoup de ce qu'elle en dit ». Mais combien de choses ? Me suis-je décidé à reconnaître pour fausses un certain nombre de choses pour que j'abandonne comme fausse ma propre proposition ? Le nom de Moïse est-il alors pour moi d'un usage solide et déterminé sans équivoque dans tous les cas possibles ? - N'est-ce pas comme si je disposais de béquilles et que je fusse prêt à m'appuyer sur l'une quand on voudrait me soustraire l'autre, et inversement ? [111, p. 153].

Contrairement aux théories descriptivistes de Frege et de Russell, Mill affirmait que les noms propres dénotent sans connoter. On peut reconnaître une personne tout en étant incapable d'en donner une description et reconnaître de l'eau sans en connaître les propriétés chimiques. Il semble ainsi que l'identification ne nécessite pas la description. Saul Kripke propose un retour à la conception millienne de la référence directe. Il admet avec Russell que les déictiques réfèrent directement sans passer par la médiation d'un sens. Mais il élargit la classe des référents directs à l'ensemble de la catégorie grammaticale des noms propres. Cela a deux conséquences importantes. La première est que la référence d'un nom propre est issue d'une désignation initiale de type russellienne : la désignation se fait en accointance avec son objet. Cet acte de monstration directe doit donc être spatialement et temporellement localisable. La deuxième conséquence est que la référence des noms propres est invariante selon les mondes possibles et selon la temporalité. Les noms propres désignent directement et rigidement. Ainsi, seules les choses existantes ou ayant existé peuvent avoir une référence. Celles qui n'existent pas encore (le temps qu'il fera demain) ou qui n'existent pas du tout, comme Emma Bovary, la planète Vulcain et le plus grand nombre premier, ne réfèrent pas. Comment expliquer alors que des propositions contenant des noms vides puissent prendre une valeur de vérité ? Kripke a successivement défendu trois positions différentes que nous allons brièvement résumer.

2.2.1 Théorie possibiliste

Dans un premier temps, Kripke soutient une position possibiliste. Cette stratégie consiste à soutenir qu'il y a des choses inactuelles, autrement dit des possibles non-réalisées (mere possibilia), c'est-à-dire des choses qui n'existent pas actuellement mais qui, dans d'autres configurations du monde, *auraient pu exister* [49, p. 65]. Ainsi, les noms des personnages de fiction sont les noms d'individus inactuels,

qui auraient pu exister dans d'autres mondes possibles. Le nom « Sherlock Holmes » ne réfère à rien dans le monde actuel, mais il réfère bien à un individu dans un autre monde possible.

2.2.2 Théorie mixte

Néanmoins, les appendices de Naming and Necessity révèlent qu'en 1972, Kripke a abandonné cette hypothèse :

A supposer que Sherlock Holmes n'existe pas, on ne peut dire d'aucune personne que, si elle avait existé, elle aurait été Sherlock Holmes. Plusieurs personnes différentes, y compris des personnes réelles comme Darwin ou comme Jack l'éventreur, auraient pu accomplir les exploits de Sherlock Holmes, mais nous ne pourrions dire d'aucune d'entre elles qu'elle serait Sherlock Holmes, si elle avait accompli ces exploits. Imaginez le contraire, et dites-moi laquelle ç'aurait été[47, pp. 146-157].

Puisqu'ils ne réfèrent à rien d'existant, les noms propres fictionnels ne se comportent pas comme des désignateurs. Tout ce que nous savons au sujet d'un personnage de fiction, tout ce qui permet de l'identifier réside dans des attributions de propriétés conférées par des mots. Les noms vides semblent donc fonctionner non comme des désignateurs rigides, mais comme des descriptions définies. Si « Sherlock Holmes » ne réfère pas à un existant, il réfère néanmoins aux propriétés attribuées dans les histoires de Doyle. Kripke distingue donc les noms propres véritables qui expriment des pensées singulières et les pseudo-noms qui sont en réalité des descriptions définies. Mais cela revient alors à affirmer que les noms propres fonctionnent différemment selon les contextes. Or une telle distinction va à l'encontre de nos usages d'identification qui ne semblent pas nécessiter de différencier les contextes. La signification de la proposition exprimée par « Clark Kent, c'est Superman » ne devrait pas diverger de celle de la phrase « Richard Bachman, c'est Stephen King ». En particulier, Braun insiste sur l'étrange migration de référence qui se produit quand un objet qu'on croyait fictif s'avère finalement existant[10, pp. 449-469]. Inversement, si l'hypothèse de Le Verrier avait été acceptée, en identifiant Vulcain à « la planète la plus proche du soleil » les astronomes auraient bien référé à quelque chose, mais ce quelque chose aurait été la planète Mercure. Notons qu'il existe des stratégies sémantiques qui tentent de maintenir la référence directe des noms fictionnels en dépit de l'échec de la remontée de la chaîne de communication des usages du nom censée aboutir au l'acte baptistaire. Quand la chaîne de communication des usages du nom n'aboutit pas à une situation d'accointance avec un objet réel, Keith Donnellan affirme qu'une telle chaîne doit déboucher sur ce qu'il nomme un bloc. Cependant, une telle stratégie ne permet pas de distinguer la référence du nom « Ulysse » de celle de « Pénélope », ni même de celle d' « Homère », puisque les chaînes de communication de ces différents noms débouchent toutes sur des blocs.

2.2.3 Théorie actualiste

Kripke a promis d'écrire un livre pour développer le détail de ses idées au sujet des non-existants. Ce livre n'est pas publié à ce jour, néanmoins des indices d'une évolution des idées de Kripke au sujet des noms fictionnels apparaissent dans ses travaux ultérieurs, principalement dans un article dénommé « Vacuous Names and Fictional Entities » puis dans des exposés données à Oxford, en 1973, dans le cadre des conférences « John Locke Lectures ». Dans ces textes, Kripke revient sur la question de la distinction entre noms propres et pseudo-noms propres. Il a recourt à l'acte pragmatique de « pretense », c'est-à-dire au « faire-comme-si » afin d'utiliser des noms fictionnels comme s'ils étaient

d'authentiques noms propres :

To write a work of fiction is to imagine-spin a certain romance, say - that there really is a Sherlock Holmes, that the name 'Sherlock Holmes' as used in this story really refers to some man, Sherlock Holmes, and so on.[50, p. 58].

Ainsi, il y aurait une certaine vérité à affirmer l'existence de Sherlock Holmes, au sens où il est vrai d'après l'histoire que Sherlock Holmes existe. Cette nouvelle façon d'envisager les noms fictionnels rapproche Kripke du réalisme. Il est alors possible de considérer les attitudes concernant des noms fictionnels comme des attitudes *de re*.

A name of fictional character has a referent. One might then suppose that the name definitely has a referent (the fictional characters). It will be a matter of empirical investigation, concerning a given work, whether it is about a fictional character or a real person. [49, p. 65].

Kripke en conclut que les noms propres fictionnels réfèrent soit à de véritables individus, soit à des personnages créés dans des oeuvres de fiction. Seule une enquête empirique permet de découvrir leur référence.

Questions of the existence of fictional characters, and others fictional objects, are empirical questions like any other, and sometimes have affirmative or negative answers. They depend on what fictional works exist. Thus, there certainly was a fictional detective, widely read about at the time he was described to exist, living on Baker Street and so on. We have given examples, however where the existence of various fictional or mythical objects can be dubious or controversial, and have remarked that the term "fictional" can be iterated. We may mistakenly believe in the existence of a fictional character. Perhaps the most striking case (not mentioned above) would be a case where we took something to be a work of fiction when it was actually genuine history, written and so intended.[50, p. 67].

2.3 Théories réalistes

Rappelons la thèse de Kripke : les noms propres sont des désignateurs rigides. Aussi, les descriptions de ces individus peuvent bien changer, nous pouvons apprendre des choses nouvelles ou abandonner certaines croyances à leur sujet. Toutefois, chaque nom qui réfère le fait selon un acte inchoatif de baptême. La mémoire de cet acte est entretenue par la retransmission, le long d'une chaîne de communication, des usages du nom, ce qui assure la rigidité de la référence. Aristote peut bien s'avérer ne pas avoir été élève de Platon, il n'en demeurera pas moins Aristote, car la chaîne de communication de la référence ramènera inévitablement à la même référence intronisée lors du même acte de baptême. Se pose alors la question du fonctionnement des noms propres fictionnels. Nous avons vu que Kripke avait finalement défendu une forme de réalisme. Il y a eu, avant lui, d'autres initiatives du même type.

2.3.1 La Théorie de l'objet de Meinong

Il existe une stratégie qui consiste à considérer que les noms fictionnels réfèrent bien à un objet, même si cet objet n'est pas à chercher dans le domaine de ce qui existe. Il s'agit alors d'abandonner le principe de Parménide : le domaine de ce qu'il y a n'est pas restreint au seul domaine de ce qui existe. Meinong poursuit le même objectif que Russell, à savoir résoudre le problème laissé en suspens par Frege des énoncés contenant des noms vides. La solution avancée par Meinong consiste à stipuler que les noms d'inexistants ont bien une dénotation. Comme le préconise la théorie de l'intentionnalité de Brentano, Meinong constate que toute intention est une pensée au sujet de quelque chose. Sa théorie de l'objet consiste à donner un statut ontologique particulier aux objets inexistantes et aux objets impossibles. Il est possible d'accéder, par la pensée, à la conjonction de propriétés même si aucun objet n'instancie, dans le monde actuel, leur réunion. S'il est possible de former la pensée d'une Montagne d'Or, c'est parce que la réunion de propriétés permet d'individuer un objet abstrait. Bien sûr, Meinong reconnaît l'inexistence de cette chose, mais il lui confère néanmoins une participation dans le domaine de ce qu'il y a. L'existence n'est pas le seul domaine de l'être. Meinong catégorise donc les objets en trois types : les objets qui existent ; les objets qui n'existent pas mais qui subsistent ; et enfin les objets impossibles qui n'existent pas ni ne subsistent. S'il est vrai que Sherlock Holmes n'existe pas, néanmoins Sherlock Holmes subsiste. Aussi, pour Meinong, il n'y a pas de véritable problème de la référence des noms fictionnels. Le principe de compositionnalité de Frege peut être appliqué. L'identité entre deux occurrences d'un inexistant est jugée à l'aune de l'identité des propriétés. Un objet inexistant x est identique à un objet inexistant y si et seulement si x et y ont les exactement les mêmes propriétés individuanes. L'influence de cette stratégie fût notable et apparaît dans les écrits de Russell avant 1905. En 1903, Russell affirme que si l'existence ne se dit que d'une façon, ce n'est pas le cas de l'être :

Being is that which belongs to every conceivable term, to every possible object of thought.... ? A is not ? must always be either false or meaningless. For if A were nothing, it could not be said not to be....Numbers, the Homeric gods, relations, chimeras, and four-dimensional spaces all have being, for if they were not entities of a kind, we could make no propositions about them. Thus being is a general attribute of everything, and to mention anything is to show that it is. Existence, on the contrary, is the prerogative of some only amongst beings.[50, p. 67].

Cependant, après 1905, Russell s'éloignera de la théorie des objets inexistantes. Dans son article « On Denoting », il précise son désaccord avec la théorie de l'objet, qui mène selon lui à des contradictions explosives qu'il faut éviter à tout prix :

Of the possible theories which admits such constituents the simplest is that of Meinong. This theory regards any grammatically correct denoting phrase as standing for an object. Thus « the present king of France », « the round square, » etc. are supposed to be genuine objects. It is admitted that such objects do not subsist, but nevertheless they are supposed to be objects. This is in itself a difficult view ; but the chief objection is that such objects, admittedly, are apt to infringe the law of contradiction. It is contended, for example, that the existent present King of France exists, and also does not exist ; that the round square is round, and also not round ;etc. But this is intolerable ; and if any theory can be found to avoid the result, it is surely to be preferred.[50, p. 67].

L'influence de Meinong revient sur le devant de la scène philosophique avec la remise en question des théories descriptivistes. Kripke a réveillé les monstres ontologiques qui sommeillaient au fond des

sémantiques de Frege et Russell². Thomasson caractérise les différentes obédiences qui s'en inspirent par l'adhésion aux trois principes fondamentaux suivants [106, p. 20] :

- (a) A tout ensemble donné de propriétés correspond au moins un objet (principe de compréhension) ;
- (b) Certains de ces objets n'ont pas d'existence ;
- (c) Bien qu'inexistants, ces objets possèdent tout de même les propriétés qui leur sont attribuées.

Sur d'autres points, les théories meinongiennes peuvent notablement diverger. Si elles acceptent toutes le principe de compréhension, elles ne sont pas d'accord entre elles sur le type des propriétés qui peuvent être attribuées aux objets abstraits. Dans ce qui suit, nous en citons deux versions, celle de Terence Parsons et celle d'Edward Zalta.

2.3.2 La théorie de Terence Parsons

Parsons affirme non seulement que pour chaque ensemble de propriétés, il y a un objet existant ou inexistant qui possède exactement ces propriétés et cet objet est unique :

For any set of nuclear properties, some object has all of the properties in that set and no other [72, p. 99].

Russell avait réfuté la théorie de l'objet en affirmant que définir la montagne d'or en ne recourant qu'aux deux seules propriétés d' « orité » et de « montagnité » conduisait inévitablement à en faire un objet incomplet dont les autres caractéristiques pouvaient être contradictoires. Un tel objet pourrait par exemple posséder à la fois la propriété d'exister et celle de ne pas exister. Cela conduit inévitablement à des paradoxes explosifs que Russell souhaite à tout prix éviter et qui condamnent la théorie de Meinong. Pour répondre à cela, Parsons distingue entre propriétés nucléaires et propriétés extra-nucléaires. Les premières sont des propriétés qualitatives attribuées aux objets inexistantes, comme par exemple être en or, être une montagne. Au contraire, les propriétés extra-nucléaires peuvent être existentielles, modales, etc. L'existence est une propriété extra-nucléaire qui ne peut pas être attribuée à un objet abstrait. Ainsi, la thèse de Parsons permet de concevoir Sherlock Holmes comme l'unique objet abstrait qui détient toutes les propriétés nucléaires qui lui sont attribuées dans les romans de Doyle et qui ne contient que ces propriétés là. C'est donc cet ensemble des propriétés nucléaires qui individue Sherlock Holmes. Ainsi, pour Parsons, on peut attribuer des propriétés aux objets fictionnels de la même façon qu'aux objets existants, mais le type des propriétés qui sont attribuables est néanmoins restreint aux seules propriétés nucléaires.

2.3.3 La théorie de Zalta

En accord avec le principe de compréhension, Zalta affirme lui aussi que pour tout ensemble de propriétés, il y a un unique objet qui y satisfait. Mais contrairement à Parsons, ce n'est pas la nature des propriétés attribuées qui est bridée, mais la manière dont elles sont attribuées. Là où Parsons affirme qu'il y a deux types de propriétés et une seule manière de les attribuer, Zalta affirme inversement

². Au détriment de Ryle dont on connaît le vœu formulé en 1970 au cours des conférences de Graz : « Let us frankly concede from the start that the Gegenstandstheorie itself is dead, buried, and not going to be resurrected ».

qu'il n'y a qu'un type de propriétés mais deux manières de les attribuer. Les objets fictionnels possèdent leurs propriétés d'une manière différente de celle des objets existants. Des propriétés extra-nucléaires peuvent également être attribuées aux objets inexistantes, et on peut dire de Sherlock Holmes qu'il existe. Mais contrairement aux objets existants, les objets abstraits n'exemplifient pas leurs propriétés, ils les encodent :

By relying on the model of Fregean senses as Meinongian objects that I've developed elsewhere, we can say that the sense of the name ? Holmes ? with respect to Doyle at this point in time is also an abstract, Meinongian object which encodes certain properties.¹² This object encodes the properties attributed to Holmes in the "core story" ?[113, p. 252].

Holmes encode l'existence, mais il ne l'exemplifie pas. Par contre, il exemplifie l'inexistence, mais ne l'encode pas.

2.3.4 La théorie artefactuelle de la fiction

Thomasson insiste sur l'origine des objets fictionnels qui dépendent d'actes intentionnels de création et des œuvres qui en garantissent la mémoire. L'un des reproches qu'adresse Thomasson aux théories meinongiennes est qu'elles considèrent les personnages abstraits comme des objets intemporels. Ils subsistent déjà avant d'être instanciés à l'intérieur d'un récit. C'est comme si les écrivains piochaient dans un stock d'objets abstraits pré-subsistants. Les théories meinongiennes sont incapables de mettre en avant le rôle fondamental de l'acte de l'auteur créant un personnage plutôt que ne le choisissant.

Outre cet avantage, la théorie de Thomasson se propose de remédier à la densité ontologique de la jungle meinongienne. La théorie des artefacts abstraits diverge des thèses de Meinong en ce qu'elle fait l'économie du principe de compréhension, jugé ontologiquement coûteux puisque pourvoyant de l'être à une infinité d'ensemble de propriétés, il dote également de l'être à une infinité d'objets inexistantes. Aussi, Thomasson fait reposer l'existence des personnages de fiction non sur des ensembles de propriétés reliées à des objets, mais sur le caractère créé des personnages fictionnels. Les personnages de fiction dépendent, au sens ontologique, des textes :

Même si dans le cas des personnages de fiction un nom ne peut pas être rattaché directement à son référent d'une manière causale, il peut néanmoins être causalement rattaché à l'un des fondements du référent (en l'occurrence le texte) auquel le référent est à son tour lié par la relation de dépendance ontologique.[106].

Les personnages de fiction sont des artefacts abstraits créés à un certain moment, selon certaines intentions, par un certain auteur, dans un certain texte, etc. Ils existent au sens littéral, et Thomasson évite ainsi la distinction ad hoc entre « il y a » et « il existe ». Contrairement au principe de compréhension utilisés par les meinongiens, les artefacts abstraits ne sont pas choisis parmi une foule d'objets qui pré-subsisteraient. Ils ne viennent à l'existence qu'au moment de leur création effective par un auteur à l'intérieur d'un texte. Ils ont la même forme d'existence que celle de lois ou de contrats comme le mariage, car bien qu'ils ne remplissent pas une position dans l'espace, ils s'inscrivent toutefois dans une dimension temporelle. Cette forme d'existence abstraite ne nécessite que la seule condition de satisfaire à certains protocoles validant leur apparition :

Given such a work of literature (one containing purely fictional names), nothing more is required, no extra ingredients are needed, to « get » a fictional character, just as nothing is more required for

there to be a pair of gloves than for there to be a matching left glove and right glove, and nothing is more required for there to be marriages that certain legal principles be accepted and their criteria fulfilled. In each case, the existence of the former entities (according to our ordinary understanding of terms like « pair », « mariage » and « fictional character ») is guaranteed by the existence of the latter entities.[107].

Du fait de l'existence des personnages fictionnels en tant qu'objets abstraits, il est possible de recourir à la thèse de désignation rigide. Ils sont présentés au monde par une forme de baptême représenté par l'acte inchoatif de création d'un auteur. Le nom propre d'un personnage peut être causalement rattaché aux textes qui le mentionne. Il est donc possible de référer à ces entités abstraites via des déterminations spatio-temporelles.

La théorie de Thomasson demeure néanmoins critiquable. Sainsbury la caricature par la croyance au syllogisme suivant : les histoires appartiennent au monde actuel et les personnages de fiction appartiennent aux histoires, donc les personnages de fiction appartiennent au monde actuel[98]. En effet, Thomasson n'est-elle pas en train de présupposer ce qu'elle tente justement de démontrer ? Que signifie pour un personnage de fiction d'être contenu dans une histoire ? N'est-ce pas une utilisation métaphorique de la relation d'inclusion ? Outre ce problème, il appert que déterminer l'origine de l'acte de création d'un personnage fictionnel est parfois problématique. Quelle édition du texte choisir ? Quelle version, dans quelle traduction ? Ne faut-il tenir compte que de la première occurrence du nom dans la version du texte où il apparaît pour la première fois ? Mais là aussi, des problèmes surgissent : cette façon d'envisager l'origine du nom n'est pas compatible avec, par exemple, notre compréhension d'« Ulysse » puisque ce personnage préexiste, comme personnage mythologique, au texte d'Homère et que nous tenterions vainement de déterminer le moment de sa première occurrence.

LA FICTION COMME MONDE POSSIBLE

Chez nous, il n'existe pas d'homme qui soit un double, ni qui soit un multiple de lui-même.

Platon, La république, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, p. 951.

3.1 Des textes aux mondes fictionnels

L'entreprise structuraliste a fondé son analyse de la fiction en faisant prévaloir le niveau du texte. Se souvenant du contexte linguistique dans lequel il a commencé son travail de sémiologue, Umberto Eco commente à ce sujet que :

À l'époque du plein essor de la sémiotique structuraliste, je veux dire au début des années soixante, le dogme courant était qu'un texte devait être étudié dans sa propre structure objective, telle qu'elle apparaissait à sa surface signifiante. L'intervention interprétative du destinataire était laissée dans l'ombre, quand elle n'était pas carrément éliminée, parce que considérée comme une impureté méthodologique[24].

De fait, l'explication structuraliste fait entièrement reposer le caractère fictionnel d'un texte sur des marques propres qui y seraient contenues, des spécificités formelles le distinguant des récits factuels. Nous reconnâtrions spontanément une fiction grâce aux marques structurantes et discursives qu'elle contiendrait, comme ces contes qui commencent par « il était une fois ». Il y aurait donc une syntaxe narrative propre à la fiction. Kate Hamburger[38], Dorrit Cohn[16] et Gérard Genette[34] ont défendu cette thèse. Pour Hamburger l'usage de verbes d'attitudes propositionnelles et l'utilisation du discours indirect libre impliquant l'omniscience du narrateur témoignent qu'une oeuvre appartient au registre de la fiction.

En art l'apparence de la vie n'est pas produite autrement que par le personnage en tant qu'il vit, pense, sent et parle, en tant qu'il est un Je. Les figures des personnages et des romans sont des

personnages fictifs parce qu'ils sont comme des Je, comme des sujets fictifs. De tous les matériaux de l'art, seule la langue est capable de reproduire l'apparence de la vie, c'est-à-dire de personnages qui vivent, sentent, parlent et se taisent.[.]

La fiction implique des représentations de dits, de pensées et de sentiments qui ne sont pas ceux de l'auteur, mais qui proviennent du jeu mimétique auquel il se livre en se faisant passer pour autre qu'il n'est. On retrouve donc ici la caractéristique mimétique critiquée par Platon. L'expérience commune de la lecture de fictions montre cependant que nos interprétations débordent hors du cadre de ce que le seul texte donne à lire. Ainsi, il arrive que nos usages attribuent des valeurs de vérité à des propositions qui n'existent pas dans le texte original de la fiction : nous sommes par exemple enclins à affirmer que la phrase « Emma Bovary méprise son mari » exprime une proposition vraie même si cette phrase n'apparaît jamais explicitement dans le roman de Flaubert. Nous voyons donc que la fiction ne peut se réduire à l'ensemble des propositions exprimées par le texte. En conséquence, il faut nous demander d'où vient que l'on puisse attribuer une valeur de vérité à des propositions extra-textuelles.

3.2 Des mondes fictionnels aux mondes possibles

3.2.1 L'opérateur de fictionnalité

Lewis propose une alternative aux deux tendances représentées respectivement par Russell et Meinong. Contre le premier, il soutient que les énoncés de fiction peuvent dire le vrai. Contre Meinong ou les néo-meinongiens (Parsons), il objecte que les énoncés fictionnels ne sont pas littéralement vrais, puisque certaines vérités fictionnelles sont coupées des conséquences qu'elles devraient normalement impliquer[54]. Lewis constate par exemple que si la proposition exprimée par la phrase « Holmes vit au 221B Baker Street » était littéralement vraie, il faudrait en déduire alors que sa résidence est une banque. Outre cette difficulté, il s'avère aussi que lorsque nous parlons de Sherlock Holmes, nous voulons parler à propos d'un être fait de chair et d'os comme Nixon. Autrement dit, d'un tout autre genre d'individu que Superman ou un Hobbit. Or la théorie des objets inexistantes ne saisit pas véritablement cette distinction.

Par quelles règles restreindre nos domaines de quantification ? Lewis considère que les énoncés de fiction sont des abréviations de phrases plus longues préfixées par un opérateur de fictionnalité comme « dans la fiction ... ». Par exemple, les propositions exprimées par « Dans la fiction de Doyle, Sherlock Holmes vit au 221B Baker Street » et « Sherlock Holmes est un personnage de fiction » sont vraies. Par contre, « Sherlock Holmes habite au 221B Baker Street » et « Dans la fiction de Doyle, Sherlock Holmes habite au 221B Oxford Street » sont fausses. La valeur de vérité est attribuée selon que l'énoncé s'interprète littéralement ou selon qu'il est préfixé d'un opérateur fictionnel. Mais les comparaisons transfictionnelles restent néanmoins problématiques. Une phrase comme « Sherlock Holmes est plus grand qu'Hercule Poirot » ne peut être préfixée d'aucun opérateur de fiction, puisqu'on parle là de fictions différentes. Comment procéder pour entrecroiser les mondes et les individus qui les habitent ?

Après avoir introduit l'opérateur de fictionnalité, Lewis applique la sémantique des mondes possibles aux fictions. Il ne s'agit pas de quantifier uniquement sur notre monde. Lorsque nous disons par exemple qu'il n'y a plus de bière, cela ne signifie pas qu'il n'y a plus de bière nulle part. Peut-être voulons-nous seulement parler du contenu du réfrigérateur. Aussi, l'idée de Lewis consiste à rediriger l'inactualité d'un récit fictionnel vers des mondes dans lesquels cette histoire serait l'expression de faits authentiques.

Il procède à un transfert indexical : si un nom fictionnel ne réfère pas à un existant dans le monde actuel, dans d'autres mondes il est néanmoins possible que ce nom réfère à un individu réel. Car pour Lewis la réalité n'est pas une prérogative de notre monde, mais un terme indexical comme « ici » ou « maintenant ». Ainsi, nos énoncés fictionnels ne parlent pas d'objets inexistant de ce monde, mais d'objets qui existent dans d'autres mondes possibles.

Il appert deux principales difficultés. La première provient de ce que définir la vérité fictionnelle selon ce qui est vrai dans des mondes possibles présuppose de pouvoir comprendre l'intrigue racontée. Or il se peut que la compréhension de cette intrigue fasse elle-même appel, circulairement, à la notion de vérité :

Même les histoires de Holmes, pour ne pas mentionner des fictions écrites dans des styles moins explicites, n'ont pas du tout la forme de franchises chroniques. Un lecteur intelligent et informé peut en effet découvrir l'intrigue et pourrait l'écrire sous la forme d'une chronique parfaitement explicite s'il le désire. Mais cette extraction de l'intrigue hors du texte n'est pas une tâche triviale ou automatique. Peut-être que le lecteur l'accomplit seulement en comprenant ce qui est vrai dans les histoires ? c'est-à-dire, seulement en exerçant sa maîtrise tacite du concept de vérité dans la fiction que nous sommes maintenant en train de chercher[54].

Le lecteur devrait justement mobiliser la notion de vérité fictionnelle afin de comprendre l'intrigue.¹ La deuxième difficulté a été soulevée par Kripke [47, pp. 146-147] [50, p. 59]. Supposons que, dans le monde actuel, un individu dénommé « Sherlock Holmes » coïncide avec le personnage de Doyle. Une telle personne ne pourrait toutefois pas être identique au personnage de Doyle, ce que nous rappelle d'ailleurs le liminaire aux oeuvres de fiction « les personnages de cette oeuvre sont fictifs et toute ressemblance avec une personne vivante ou morte est une pure coïncidence ». Un nom fictionnel ne peut en aucun cas référer à quelque chose qui existe actuellement. Pour éviter ce problème, Lewis introduit dans sa théorie un critère pragmatique inspiré des actes illocutoires de Searle. Les théories des actes de langage préconisent de considérer que dans le cas de fictions, le locuteur feint d'accomplir des actes illocutoires plutôt qu'il ne les réalise réellement. Le discours fictionnel est donc un mode particulier d'acte de langage, une feinte qui se donne en tant que telle c'est-à-dire sans volonté de leurrer son destinataire. Ainsi, la fiction est définie comme un acte particulier visant à raconter une histoire qui n'a pas lieu dans le monde actuel. Finalement, la compréhension d'une fiction nécessite de considérer d'autres mondes où celle-ci est racontée comme le récit de fait connu. En première analyse, Lewis donne le critère suivant :

ANALYSE 0 : « Dans la fiction f , φ » est vraie si et seulement si φ est vraie dans tout monde où f est racontée comme un fait connu plutôt que comme une fiction[54, p. 44].

3.2.2 Incomplétude

Ainsi, plutôt que de traiter d'inexistants du monde actuel, les fictions parlent d'existants dans des mondes possibles. Mais puisque les textes ne peuvent pas tout dire, nos interprétations autorisent certains écarts avec le monde réel. Or les mondes possibles sont complets : toute proposition y est soit vraie soit fausse. On pourrait

1. Classant les fictions selon le degré d'importance qu'elles accordent au monde développé ou à l'intrigue décrite, Marie-Laure Ryan constate que certaines fictions sont sans intrigue, comme par exemple le jeu en ligne *Second Life*. Comment, dès lors, définir ce qui est vrai dans ces mondes fictionnels sans histoire ? Voir Marie-Laure Ryan, « Mondialité, médialité », séminaire NATA, laboratoire CLIMAS de l'Université Bordeaux Montaigne, le 16 juin 2014. <https://www.youtube.com/watch?v=3In0JvPMRMA>. Consulté le 02/02/15[97].

objecter que dans notre propre monde, bien des connaissances nous échappent. Par exemple, je ne sais pas si le nombre de feuilles actuellement présentes sur le houpplier du bouleau qui bruisse devant la fenêtre est pair ou impair. Mais il n'est cependant pas impossible que je puisse y répondre. Je pourrais parvenir à dénombrer les feuilles par l'exercice d'un recensement minutieux. Bien au contraire, les mondes fictionnels ne sont pas complets. Dans une fiction, une infinité de caractéristiques restent inévitablement indéterminées et surtout indéterminables. Don Quichotte a-t-il lu Homère ? Il y a-t-il plus que vingt portes dans la Maison Usher ? Nous n'avons aucun moyen de répondre. Ce déficit de connaissances n'est pas seulement dû à une information qui viendrait à manquer et qui pourrait éventuellement être pourvue ultérieurement. Des auteurs comme Howell, Castañeda et Routley soutiennent d'ailleurs que ce problème est propre aux fictions. Howell caractérise les personnages de fiction comme des choses dont la liste des propriétés contient des « trous » :

We should note that there are at least two important sorts of such incompleteness. On the one hand, had he been writing a fantasy and not realistic fiction, Tolstoy might have specified that Anna, as she exists with the other characters in the fictional situation that he has created, is explicitly to lack both the property of being right-handed and the property of not being right-handed. Such a fantasy Anna would be what we might call a radically incomplete object, a thing with a gap in its list of properties[42].

Quant à Castañeda, il constate que les objets fictionnels ne peuvent avoir d'autres propriétés que celles qui leurs sont attribuées, même s'il est toujours loisible de les modifier à l'intérieur d'une autre fiction. Mais il arrive que la liste des propriétés indéterminées soient complétées par le lecteur. Il est par exemple généralement implicite que les personnages dont on attribue l'humanité sont complètement humains, c'est-à-dire qu'ils possèdent toutes les propriétés actuelles des humains : des poumons pour respirer, une circulation sanguine, etc. même si cela n'est pas mentionné explicitement par l'auteur. Cependant, même si nous complétons mentalement l'anatomie des personnages, certaines propriétés demeureront inconnues. Nous ne pourrons ni connaître le poids exact d'Holmes, ni connaître la longueur de ses intestins. Pour Castañeda, cette indétermination fondamentale sépare définitivement les individus réels des personnages de fiction :

Fictional objects remain wholly unreal, in a segregated realm of their own. The difference between the real and the fictional realms is abysmal[12].

Aucune enquête ne pourra jamais satisfaire à remédier au défaut de connaissance concernant les propriétés qui ne sont pas spécifiées par l'auteur. Comme l'écrit Routley, cette différence sépare définitivement les mondes possibles des mondes fictionnels :

(...) fictional worlds are generally incomplete, seriously incomplete. In the case of Bond's proof details are logically bound to be incomplete or fallacious, assuming that any at all are supplied. The incompleteness of fictional worlds, which more commonly derives from the finitude of books and tapes and the limited details they supply and issues they settle, also separates them from the actual world and the usual possible worlds, which are complete : in this respect fictional worlds resemble the incomplete worlds of relevant logics[94].

Toutefois, la sémantique que Lewis applique aux fictions permet justement de traduire les fictions en mondes possibles complets. Cependant, il s'avère que pour une fiction donnée, il n'y a pas un monde, mais tout un ensemble de mondes possibles différents qui correspondent à cette fiction. Un unique

texte conduit à stipuler une infinité de mondes différents qui, d'une part, satisfont tous aux propriétés attribuées au personnage fictionnel par l'auteur et qui, d'autre part, divergent entre eux en ce qui concerne les propriétés laissées indéterminées par le texte. Par exemple, il y a les mondes possibles dans lesquels Sherlock Holmes possède toutes les propriétés attribuées par Doyle dans les romans dont il est l'auteur plus celle d'avoir un grand-père qui était daltonien. Et il y a également des mondes possibles qui contiennent toutes les propriétés attribuées à Holmes plus celle d'avoir un grand-père qui n'était pas daltonien. De manière moins anecdotique, il se pourrait que les mondes possibles qui interprètent une fiction se distinguent du monde actuel par des caractéristiques trop exotiques. Bien que cela ne soit pas contre-indiqué dans les textes de Doyle, il ne serait toutefois pas pertinent de considérer un monde dans lequel Sherlock Holmes respirerait avec trois narines et poursuivrait des gnomes pourpres. Il faut donc que la communauté des lecteurs s'accorde sur l'arrière plan fictionnel en autorisant ou en interdisant certaines interprétations. Pour introduire cet caractère, Lewis utilise sa propre théorie des contrefactuels afin de contrôler les écarts trop fantaisistes par rapport au monde actuel. Parmi les mondes possibles qui ne contredisent pas la fiction, il faut choisir ceux qui sont les plus aptes à l'interpréter. Nous évaluons la valeur de vérité de nos propositions fictionnelles en les référant au monde qui leur correspond le mieux parmi tout ceux qui sont possibles :

ANALYSE 1 : une phrase de la forme « Dans la fiction f , φ » est vraie si et seulement si un monde où f est racontée comme un fait connu et où φ est vraie, diffère moins de notre monde actuel, toutes choses égales par ailleurs, qu'aucun autre monde où f est racontée comme un fait connu et où φ est fautive[54, p. 47].

D'après Marie-Laure Ryan, l'incomplétude n'exclut pas la possibilité de traiter les mondes fictionnels comme des mondes possibles. Pour choisir entre les nombreux mondes possibles afférents à une même fiction, Ryan élabore le critère d'écart minimal : ce critère consiste à déterminer le monde possible ayant le plus petit écart avec le monde actuel en rapport aux données textuelles et à leurs conséquences directes.

The similarity of the two analyses suggests that both counterfactuals and fiction are subject to what I have called above the principle of minimal departure. This principle states that we reconstrue the world of a fiction and of a counterfactual as being the closest possible to the reality we know. This means that we will project upon the world of the statement everything we know about the real world, and that we will make only those adjustments which we cannot avoid[96, p. 406].

Afin d'évaluer les valeurs de vérité des propositions qui ne sont pas contenues explicitement dans le texte de l'intrigue, le lecteur importe l'ensemble du monde actuel dans la fiction quitte à corriger en ajustant avec les données du texte. Ainsi, ce qui n'est pas dit dans le texte est complété par des propositions, tirées du monde actuel, qui ne sont pas contradictoires avec le texte et qui s'en éloignent le moins possible. Le lecteur projette ainsi l'ensemble du monde actuel en ajustant, au fur et à mesure de sa lecture, quitte à rejeter des propriétés actuelles qui seraient en contradiction avec les indications fournies par le texte. Ryan établit d'ailleurs une typologie de huit genres littéraires en vertu de leurs capacités à filtrer l'importation de la réalité dans la fiction. Cette catégorisation va du genre historique, dont le filtre est largement perméable, à celui de la fiction impossible qui est le genre le plus imperméable. Cependant cette façon d'importer l'ensemble du réel à l'intérieur de la fiction implique

des conséquences inattendues. Parmi elles, Sainsbury relève l'exemple suivant : s'il est vrai que 1756 flèches furent lancées lors de la bataille d'Hasting, cela implique que cette bataille a aussi eu lieu dans les fictions de Sherlock Holmes et que 1756 flèches y furent lancées. Mais on objectera que les histoires d'Holmes n'ont rien à voir avec la bataille d'Hasting. Il semble là que la réalité contamine trop la fiction. Le critère d'écart minimal semble donc offrir à la fiction une béance sur le réel qui s'y immisce de manière illimitée.

3.2.3 Modalité épistémique

L'analyse de Lewis reste toutefois insuffisante dans la mesure où elle ne s'appuie que sur la référence aux faits du monde actuel. Or il est également nécessaire de tenir compte des connaissances de la communauté d'origine de la fiction à propos de ces faits. Aussi, Lewis propose un dernier amendement de son analyse en y introduisant le monde des croyances collectives de la communauté d'origine de la fiction :

ANALYSE 2 : une phrase de la forme « Dans la fiction f , φ » est vraie si et seulement si, si w est un des mondes de la croyance collective de la communauté d'origine de f , alors un monde où f est racontée comme un fait connu et où φ est vraie, diffère moins du monde w , toutes choses égales par ailleurs, que n'importe quel monde où f est racontée comme un fait connu et où φ est fausse[54, p. 47].

Lewis soutient que l'analyse devrait être poussée encore plus loin. Par exemple, il pourrait arriver qu'une fiction mentionne un dragon et il pourrait être attendu du lecteur qu'il sache qu'en général les dragons crachent du feu, sans même que cela ne soit stipulé dans le texte de la fiction. Aussi l'arrière plan fictionnel constitué des faits du monde actuel compatibles avec la fiction et les connaissances de la communauté des lecteurs au sujet de ces faits ne suffisent pas. Il faut aussi mentionner les connaissances importées depuis d'autres fictions.

On voit que l'interprétation sémantique de Lewis encourage de considérer le rôle du lecteur. Cette analyse a eu un fort retentissement parmi les théoriciens de la littérature et de l'esthétique. Parmi eux, Jean-Marie Schaeffer a réactualisé l'analyse anthropologique d'Aristote concernant le processus d'apprentissage mimétique en les étayant par les résultats de la psychologie cognitive. Il qualifie d'immersion fictionnelle le comportement du lecteur dirigeant son attention sur d'autres mondes. Ce comportement est issu d'une éducation passant par le jeu et la rêverie éveillée. Le jeune enfant commence ses premières immersions dans le monde fictionnel en développant cette « modalité de base de l'intentionnalité humaine [102] ».

Pour Kendall Walton, ce qui caractérise cette aptitude, ce sont des jeux de croyance-feinte soutenus par des appuis (prompt). L'enfant sélectionne parmi les éléments du monde réel des supports qui servent à ses jeux. La racine de l'arbre est un appui servant à la simuler la croyance en un monstrueux serpent. De même, l'acte du lecteur consiste à se livrer à un jeu de croyance-feinte soutenu par des appuis fournis par l'intermédiaire du texte. Il s'agit de faire comme si les choses arrivaient réellement. Aussi, la lecture d'une fiction présuppose ce que Coleridge appelle la suspension volontaire de l'incrédulité². Outre les jeux de croyance-feinte, Walton développe également le concept de convenance

2. « (...) In this idea originated the plan of the lyrical ballads; in which it was agreed, that my endeavours should be directed to persons and characters supernatural, or at least romantic, yet so as to transfer from our inward nature a human

(appropriateness) afin d'expliquer pourquoi nous pouvons formuler des vérités littérales à propos d'inexistants. S'il est vrai que « Grégoire Samsa a été transformé en insecte », c'est qu'en parlant ainsi, nous nous engageons dans un jeu de faire-semblant dont les règles officielles autorisent ce « déplacement », à la façon dont est permis le déplacement d'une pièce sur un échiquier. Nous reviendrons plus loin sur la question de la convention qui a elle-même été traitée par Lewis.

Signalons que parallèlement à Lewis, Hintikka a développé une sémantique modale des attitudes propositionnelles basée sur l'hypothèse :

(...) qu'une attribution d'une attitude propositionnelle quelconque à la personne en question implique une partition de tous les mondes possibles en deux classes contenant, l'une, des mondes possibles qui concordent avec l'attitude en question, et l'autre, ceux qui sont incompatibles avec elle[39].

Il utilise la structure de la logique modale afin de modéliser les attitudes de connaissances, de croyances, de craintes, de désirs, etc. Les opérateurs d'attitude partagent avec les opérateurs de modalité le même caractère intensionnel. Considérons par exemple l'énoncé suivant :

(1) Nabokov sait que Kafka a écrit *La Métamorphose*,

Il s'agit bien entendu d'une attitude de *re*, c'est-à-dire une attitude focalisée sur un existant du monde actuel, attitude que nous pouvons interpréter selon la forme :

(1') $\exists x K_N (x \text{ a écrit } La \text{ Métamorphose} \wedge x \text{ est Kafka})$

Ainsi, il existe un individu dans le monde actuel, dont Nabokov sait qu'il est Kafka et qu'il a écrit *La Métamorphose*. En utilisant un schéma de structure de mondes possibles dont l'accessibilité est donnée par la relation des connaissances appartenant à Nabokov, nous aurions ainsi différents mondes possibles pour la connaissance de Nabokov : le monde actuel dans lequel Nabokov sait que Kafka (k) et *La Métamorphose* (m) existent et que Kafka est bien l'auteur de *La Métamorphose* (R(k,m)). Mais d'autres mondes sont possibles, par exemple un monde où k et m existent mais où Kafka n'est pas l'auteur de *La Métamorphose*, des mondes où k ou m n'existent pas et des mondes où Nabokov ne sait pas que Kafka a écrit *La Métamorphose*.

3.2.4 Fictions impossibles

Pour Diane Proodfout, l'utilisation de la sémantique modale de Lewis implique une asymétrie entre les fictions possibles et les fictions impossibles. Seules les premières peuvent être modélisées pour interpréter des mondes possibles.

Since the plot of Alice in Wonderland is impossible and in consequence there is no world in which Alice in Wonderland is told as known fact, there is no world in which « Alice » denotes the inhabitant of that world playing out the role of the small child who fell down the rabbit hole. This account does not accommodate our intuition that in Alice in Wonderland the name « Alice » does refer ; it offers no explication of the sense in which Alice is a « character » in Alice in Wonderland other merely than

interest and a semblance of truth sufficient to procure for these shadows of imagination that « willing suspension of disbelief » for the moment, which constitutes poetic faith. » Voir Coleridge, *Biographia Literaria* (1917), chapitre XIV, projet Gutenberg, <http://www.gutenberg.org/files/6081/6081-h/6081-h.html>, consulté le 15/07/15 [17, chapitre XIV].

that the expression « Alice » occurs in the text of that story. And to say the latter would introduce an asymmetry between possible fiction and impossible fiction ; only in reading the possible fiction, and not the impossible fiction, is the reader reading about anything.[80].

Les fictions impossibles sont nombreuses. Sainsbury donne l'exemple du voyage dans le passé d'une personne qui y tuerait sa propre grand-mère, empêchant ainsi la naissance de sa mère et conséquemment sa propre naissance. Ce type de fictions semble imperméable au modèle de Lewis parce qu'il enfreint le principe de non contradiction. De fait, le problème n'est pas réductible à la fiction car il concerne plus généralement les éventuelles croyances contradictoires d'un agent. Les logiques para-consistantes de Graham Priest[79] et Francesco Berto[7] tentent de relever le défi d'une logique qui soit non explosive à l'égard de certaines contradictions. Leurs travaux respectifs ont permis une extension du domaine des mondes. Ils ont élargi la structure des mondes possibles kripkéens aux mondes impossibles. Toutefois, admettre des mondes impossibles nécessite de renoncer à la règle de nécessité qui peut se formaliser ainsi :

$$\text{Si } \models A \text{ alors } \models \Box A \text{ [r\egle de n\ecessitation]}$$

Pour \eviter cette r\egle, on pose une structure $\langle W, N, R, v \rangle$ o\ug W est ensemble de mondes, N un ensemble de mondes possibles normaux, R une relation d'accessibilit\ed entre mondes et v la relation de valuation classique attribuant la valeur de v\erit\ed des propositions dans les mondes. On note $W-N$ l'ensemble des mondes non-normaux d\efinis comme mondes dans lesquels cette r\egle est rejet\ee³. Dans ces mondes, les conditions de v\erit\ed en usage dans la logique extensionnelle classique pour la n\egation, la conjonction, la r\edunion, etc. sont conserv\ees. De m\eme, les op\erateurs modaux restent les m\emes, mais ne conservent leur signification uniquement dans les mondes possibles normaux. Dans les autres, les conditions de v\erit\ed pour ces op\erateurs sont ainsi d\efinies :

$$v_w(\Box A) = 0$$

$$v_w(\Diamond A) = 1$$

Cette d\efinition montre que les conditions de v\erit\ed des op\erateurs modaux ne sont plus d\ependantes des mondes parcourus par la relation d'accessibilit\ed. Leur valeur est directement assign\ee de la mani\ere suivante : tout ce qui est n\ecessaire dans les mondes non-normaux est faux, et tout ce qui est possible est vrai. Les mondes non-normaux sont des mondes dans lesquels rien n'est n\ecessaire et o\ug tout est possible. Mais c'est la seule diff\erence s\emantique avec les mondes normaux, et en dehors de ce statut particulier, leur comportement est similaire aux mondes possibles. La validit\ed logique et la cons\equences sont alors restreintes aux mondes normaux de la fa\con suivante :

$$\models A \text{ si et seulement si, pour toute structure } \langle W, N, R, v \rangle \text{ et tout monde } w \text{ dans } N, v_w(A) = 1$$

$$S \models A \text{ si et seulement si, pour toute structure } \langle W, N, R, v \rangle \text{ et tout monde } w \text{ dans } N, \text{ si pour toute partie } B \text{ de } S, v_w(B) = 1 \text{ alors } v_w(A) = 1.$$

3. Saul Kripke a introduit la notion de mondes non-normaux pour caract\eriser les mondes dans lesquels la r\egle de n\ecessitation ne fonctionne plus, obligeant par l\ed-m\eme \ed concevoir une structure plus faible que le syst\eme modal K. Voir Saul Kripke, "Semantical Analysis of Modal Logic II : Non-normal Modal Propositional Calculi", in Addison et al. (eds.), 1965, The Theory of Models, Amsterdam : North-Holland : 206-20[48].

Deuxième partie

**PARADOXES DE L'IDENTITÉ DES
OBJETS MATÉRIELS**

QUESTIONS GÉNÉRALES AUTOUR DE L'IDENTITÉ

Alors maintenant considère un peu l'homme :
Tandis que l'un grandit, l'autre perd sa taille,
Et tous sont tout le temps soumis au changement.
Or ce qui par nature éprouve un changement
Et jamais ne demeure identique à soi-même,
Doit être maintenant autre que ce qu'il fût.
Ainsi donc, toi et moi, hier nous étions autres
Et sommes aujourd'hui encore d'autres hommes,
Et demain le serons. Jamais nous ne restons
Nous-mêmes en vertu de la même raison.

Épicharme, fragment cité par Diogenes Laerce,
Vies et Sentences des philosophes illustres.[3, p.
197]

L'objet de ce chapitre est d'évoquer l'articulation problématique de cette relation aux dimensions du temps et de l'espace, aux questions de l'individuation des objets matériels et aux hypothèses contre-factuelles.

4.1 Identité et changement

Analysons ici une première série de paradoxes provenant des relations entre l'identité et les vicissitudes d'un objet matériel soumis au devenir. Comme le remarque Épicharme dans le fragment donné en liminaire de ce chapitre, la « mêmeté » d'une chose semble a priori contradictoire à la possibilité de changements sans que cesse cette identité. Considérons l'exemple célèbre du bateau de Thésée rapporté par Plutarque :

Le Vaisseau sur lequel Thésée alla et retourna était une galiote à trente rames, que les Athéniens gardèrent jusqu'au temps de Démétrius le Phalérien, en ôtant toujours les vieilles pièces de bois, à mesure qu'elles se pourrissaient, en y remettant des neuves en leurs places : tellement que depuis, dans les disputes des philosophes, touchant les choses qui s'augmentent, à savoir si elles demeurent

unes, ou si elles se font autres, cette galiote était toujours alléguée pour l'exemple de doute, parce que les uns maintenant que c'était un même vaisseau, les autres, au contraire, soutenaient que non[77, p. 21].

Le paradoxe présenté ici, lié à l'identité diachronique, peut être résumé ainsi :

(1) Soit un objet change et ne demeure pas le même, soit il reste identique à lui-même et ne change pas.

Deux solutions radicales ont été données à ce paradoxe, la théorie du mobilisme universel et la théorie de l'inaltérabilité essentielle. Elles consistent toutes les deux à choisir une alternative de la proposition exprimée par la phrase (1) et à nier l'autre.

4.1.1 Théorie du mobilisme universel

Tirant les conséquences de la première alternative de l'énoncé (1) en rejetant la deuxième, Héraclite soutient que rien ne demeure mais que tout devient. Aussi, « le soleil est nouveau chaque jour » et « on ne peut entrer deux fois dans le même fleuve [20, fragment 134]. »¹. C'est seulement du Devenir lui-même qu'il est possible de prédiquer l'identité. Quant aux choses, elles s'écoulent et passent dans le flux du temps, ne demeurant jamais identiques à elles-mêmes². Nous n'entrons pas même une seule fois dans le même fleuve[75]. Car il n'y a pas d'autre substance que celle du changement universel, l'identité des choses étant pure illusion. Aussi, les contraires sont possibles, subsumés par le Devenir et dès lors, de nous autres individus, il peut être dit que « nous sommes et nous ne sommes pas³ ».

Cette thèse a connu des prolongements durant la période « classique » de la philosophie. On la retrouve par exemple dans la philosophie rationaliste de Descartes qui souscrit au refus d'attribuer une identité aux choses matérielles. Toutefois, il nuance la théorie du mobilisme universel en ne l'appliquant qu'au seul cas de la substance étendue. Il accorde par contre à la substance pensante, siège de l'âme, la propriété d'individuation. Autrement dit, il augmente le domaine des substances, qui avait été réduit par Héraclite au seul Devenir. Au contraire, l'identité personnelle mobilisée par le cogito cartésien témoigne de l'identité des êtres dotés d'une âme rationnelle. Néanmoins, il n'y a pas, chez Descartes, d'identité pour les êtres dépourvus d'âme. La célèbre analyse de la cire qui est froide, dure, rouge et parfumée puis chaude, molle, blanche et inodore selon le moment de son exposition à la flamme, cette analyse ne démontre pas l'identité d'une substance qui demeurerait la même en dépit d'altérations physiques, mais porte sur le processus d'identification dont la faculté de juger est seule responsable. On retrouve également la trace de la thèse d'Héraclite dans l'empirisme de Hume. Affirmant que « le changement est contraire à l'identité[44] », Hume soutient que l'identité temporelle des choses n'a de réalité que psychologique. Elle est conséquence de notre accoutumance devant la répétitions de faits ressemblants. Aussi, l'identité n'est pas une relation concernant les choses mais une perspective erronée de l'esprit, une croyance reposant sur le mirage d'identifications fautives qui amalgament une pluralité de perceptions similaires, mais portant sur des choses réellement différentes. Le monde

1. Il s'agit moins ici de rapporter une théorie qui serait véritablement celle d'Héraclite que de rappeler l'interprétation donnée traditionnellement aux quelques aphorismes et fragments qui nous sont parvenus. Cette remarque s'applique également en ce qui concerne le cas de Parménide

2. Le modèle du fleuve comme flux charriant d'incessants et instantanés éléments est une figure de style servant d'archétype à la théorie du mobilisme universel. D'autres archétypes existent, comme celui proposé par David Lewis de la route traversant différents états que nous aurons l'occasion de voir plus loin.

3. A ce sujet, voir les arguments de Frederic Nef concernant le tétralemme. Frederic Nef, *Ontologie du Vide*, conférence Savoir ENS, <http://savoirs.ens.fr//expose.php?id=88>. Vidéo visionnée le 07/01/14[69].

physique de Hume ne contient que des nouveautés évanescences, des existences fulgurantes apparaissant et disparaissant instantanément. Les choses ne sont pas des continuants, mais des devenants. L'identification d'une chose n'implique aucunement le fait que cette chose demeure la même.

4.1.2 Inaltérabilité essentielle

La deuxième solution, l'immobilisme universel, consiste au contraire à choisir la deuxième alternative de l'énoncé (1). Rien ne change et que tout reste identique. Les choses sont des continuants purs, non des devenants. L'illusion ne doit pas être attribuée à l'identité mais au changement. Les choses demeurent constamment identiques à elles-mêmes parce que leurs propriétés sont hors d'atteinte du changement. Ainsi, les seules choses qui existent réellement sont les substances inaltérables. Parménide est généralement gratifié d'illustre prédécesseur de cette affirmation. Et son disciple Zénon conçoit des paradoxes tendant à réfuter le mouvement : les choses ne changent pas, pas même de place. La flèche tirée demeure immobile et Achille tentera vainement de rattraper une tortue à jamais inaccessible. Alors que les paradoxes d'Héraclite reposent sur l'incessant changement des choses charriées dans le flux du temps, ceux de Zénon reposent sur la postulation de durées et d'espaces discontinus. Ses démonstrations précèdent par des découpes dichotomiques d'instant et de distances en intervalles de plus en plus petits. Il en déduit la présence sans cesse renouvelée de l'objet dans le lieu qu'il occupe au moment où il y est. Donc, en se déplaçant, la flèche tirée reste immobile. Le mouvement est nié.

Tel Diogène, il sera pourtant loisible de réfuter Zénon par quelques pas silencieux. Car nier la réalité du changement ou nier la persistance des choses contredit nos jugements habituels. Ce n'est pas l'évidence sensible qui doit être tenue pour fautive dans nos jugements erronés concernant l'identité. Identité et changement ne sont pas des relations antithétiques mais des relations de corrélations. Les choses sont à la fois des devenant et à la fois des continuant. C'est donc que nos jugements concernant l'identité sont rapidement happés par des erreurs caractéristiques. Quelles sont-elles ?

4.2 La persistance des choses dans le temps

4.2.1 Deux principes fautifs

L'affirmation de l'incompatibilité entre changement et identité repose sur deux principes fautifs. Le premier consiste à confondre l'identité numérique avec l'identité qualitative. Cela conduit immédiatement à la thèse que le changement détruit ipso facto l'identité du particulier touché. Cependant, nos intuitions témoignent qu'un objet peut présenter des qualités différentes tout en demeurant le même objet. La cire de Descartes demeure numériquement identique en dépit de l'action de la flamme sur sa forme. Inversement, des objets qualitativement identiques, comme deux stylos du même modèle, peuvent néanmoins s'avérer numériquement différents.

Passons au deuxième principe fautif. Il s'agit du principe d'invariance matérielle. Stéphane Ferret le formalise ainsi :

Si un individu x existe à deux moments quelconques t_1 et t_2 , alors tout atome dont x est constitué à t_1 est aussi un atome dont x est constitué à t_2 [27].

Cela consiste à postuler qu'une chose est définie diachroniquement par la réunion de ses parties matérielles. Or, non seulement un même individu peut être composé de constituants complètement

différents, tel Socrate enfant et Socrate adulte, mais encore, deux choses différentes peuvent être composées d'exactly les mêmes parties, comme le vase et l'ensemble de ses débris. L'erreur peut provenir d'une confusion syntaxique. Quand nous disons du vase qu'il est la somme de ses constituants, nous voulons dire qu'il « est fait de ». Autrement dit, lorsque l'auxiliaire « est » peut être remplacé à l'intérieur d'une phrase par l'expression « est fait de », dès lors il ne s'agit plus de l'auxiliaire d'identité, mais de celui de constitution.

Ce qui précède invite à soutenir la possibilité d'une évolution temporelle des propriétés qualitatives portées par des choses qui néanmoins, persistent. Il semble que nous puissions désamorcer le conflit entre identité et changement en distinguant l'identité numérique et l'identité qualitative. Deux choses peuvent être numériquement identiques tout en étant qualitativement différentes. Et inversement, deux choses peuvent être numériquement différentes tout en étant qualitativement identiques. Mais s'il y a effectivement quelque chose qui persiste dans le temps et qui porte des propriétés qui elles, peuvent changer, il reste donc à rendre compte de cette capacité à porter des propriétés.

4.2.2 Endurance et perdurance

En utilisant le vocabulaire introduit par Lewis, on utilisera le terme neutre de persistance pour qualifier la capacité d'une chose à demeurer la même. Autrement dit, une chose persiste dans le temps si et seulement si cette chose existe à différents moments du temps. La perdurance et l'endurance sont ainsi définies par Lewis :

Une chose perdure si et seulement si elle persiste en ayant différentes parties temporelles, ou stades, à différents moments du temps, bien qu'aucune de ses parties ne soit entièrement présente à plus d'un seul moment du temps, tandis qu'elle endure si et seulement si elle persiste en étant entièrement présente à plus d'un moment du temps[53, p. 309].

Lewis propose de renoncer à la façon traditionnelle d'envisager la persistance des choses, c'est-à-dire l'endurance dans le temps, au profit d'une interprétation alternative, la perdurance. Pour cela, il substitue à l'image héraclitéenne des choses prises intégralement dans le mouvement du fleuve Devenir l'image d'une route traversant différents villages. Il s'agit de renoncer à la métaphore temporelle au profit de la métaphore spatiale. La route perdure dans l'espace car chaque morceau de route est bel et bien présent à un endroit donné, mais par contre, la route n'est pas entièrement présente dans un unique endroit :

L'endurance correspond à la manière dont un universel, si une telle chose existe, serait entièrement présent là où et au moment où il est instancié.[53, p. 310].

L'endurance implique le recouvrement : le contenu de deux moments différents du temps contient nécessairement une partie commune qui serait la chose qui persiste. Aussi, ce ne sont pas les propriétés des choses qui doivent être relativisées au temps, mais la présence des parties constitutives de ces choses. Ce qui revient à analyser de manière quadri-dimensionnaliste l'identité. Car il s'avère alors que la temporalité est réellement considérée comme une dimension au même titre que les trois dimensions spatiales : les choses évoluent autant dans l'espace que dans le temps. Un objet quelconque ne

peut être tout entier présent à différents endroits au même moment et il ne peut être qu'en partie présent au même endroit. Selon Lewis, ce point de vue méreologique permet d'échapper aux implications essentialistes qui dérivent des théories de l'endurance.

4.3 Définir l'identité

Peut-on définir la relation d'identité ? Cela ne revient-il pas à vouloir établir ce qu'est une définition, puisque définir consiste justement à expliciter ce en quoi une chose est identique à une autre ? Peut-on éviter la circularité d'une explication auto-référentielle ? On pourrait commencer par caractériser l'identité comme la relation qu'une chose entretient avec elle-même à l'exclusion de toute autre. Manifestement, cette tentative échouerait car l'expression « à l'exclusion de toute autre » peut être paraphrasée par « avec toute chose qui n'est pas identique à elle-même ». Faut-il en déduire, avec Frege, que l'identité est une notion méta-logique, un principe primitif qui n'est pas définissable ? « Puisque toute définition est une identité, l'identité elle-même ne peut être définie. » Wittgenstein affirme que la question de l'identité est un pseudo-problème. L'identité ne pose aucun problème philosophique, puisque :

Dire de deux choses qu'elles seraient identiques est une absurdité, et dire d'une chose qu'elle serait identique à elle-même, c'est ne rien dire du tout.[112, p. 310].

Il y a donc deux écueils qui menacent la réflexion autour de l'identité : l'absurdité et la trivialité, et définir l'identité par le langage ordinaire débouche rapidement sur une circularité vicieuse. À partir de quel appui externe pouvons-nous alors prétendre saisir la relation d'identité ? Tournons-nous vers les langages formels. Une stratégie possible consiste à donner les caractéristiques axiomatiques de ce que nous entendons par identité puis de vérifier qu'une telle relation existe bien⁴.

4.3.1 La réflexivité de l'identité

Premièrement, l'identité est une relation dyadique, généralement notée « = », qui respecte le principe de réflexivité :

$$(a)(\forall x)(x = x)[\text{réflexivité}]$$

Ce principe ne suffisant évidemment pas à caractériser l'identité, il est nécessaire de compléter cette axiomatique.

4.3.2 Le principe d'indiscernabilité des identiques

On introduit alors le principe d'indiscernabilité des identiques. Pour cela, il faut autoriser une quantification sur les propriétés, c'est-à-dire passer à une logique du deuxième ordre :

$$(b)(\forall x)(\forall y)((x = y) \rightarrow (\forall F)(Fx \leftrightarrow Fy))[\text{principe d'indiscernabilité des identiques}]$$

4. Il s'agit ici de la méthode utilisée en mathématiques afin de déterminer, par exemple, les propriétés d'une fonction sans en connaître pour autant la définition explicite. Elle consiste à définir la fonction considérée par ses propriétés caractéristiques. Par exemple, la fonction logarithme népérien (notée f) a pour propriétés d'être une fonction définie sur les réels positifs non nuls, d'être à valeurs réelles et telle que pour tout a et tout b de son ensemble de définition $f(ab)=f(a)+f(b)$. Il s'agit donc de rechercher les fonctions qui satisfont ces conditions.

Ce principe, qui est parfois appelé loi de Leibniz, peut s'interpréter ainsi : si deux objets sont identiques, alors toute propriété prédicable à l'un est également prédicable à l'autre, et réciproquement⁵. L'identité est classiquement définie comme la relation satisfaisant la réflexivité et la loi de Leibniz.

4.3.3 Principe d'identité des indiscernables

La converse de cette propriété, nommée principe d'identité des indiscernables peut se formaliser ainsi :

$$(b')(\forall x)(\forall y)((\forall F)(Fx \rightarrow Fy) \leftrightarrow (x = y))[\text{principe d'identité des indiscernables}]$$

Il peut s'interpréter ainsi : si toute propriété prédicable à un objet est prédicable à un autre et réciproquement, alors ces deux objets sont identiques. Ce principe peut aussi s'exprimer sous sa forme contraposée, appelée principe de dissemblance du divers :

$$(b'')(\forall x)(\forall y)(x \neq y) \rightarrow \exists F((Fx \wedge \neg Fy) \vee (\neg Fx \wedge Fy))[\text{principe de dissemblance du divers}]$$

Autrement dit, si deux objets sont distincts, alors il existe au moins une propriété qu'ils ne partagent pas. Max Black a réfuté ce principe en imaginant un monde constitué de deux sphères[8]. Parfaitement similaires, aucune propriété relationnelle ne permettrait de discriminer les deux objets. Parfaitement symétriques, aucune propriété relationnelle ne permettrait de rendre compte de leur déférence numérique. Bien que numériquement distinctes, il n'existerait conséquemment aucune propriété apte à discerner une sphère de l'autre.

4.3.4 Symétrie et transitivité de l'identité

Notons que deux autres principes dérivent de (a) et (b) :

$$(c)(\forall x)(\forall y)((x = y) \rightarrow (y = x))[\text{symétrie}]$$

$$(d)(\forall x)(\forall y)(\forall z)((x = y) \wedge (y = z) \rightarrow (x = z))[\text{transitivité}]$$

Puisque l'identité satisfait aux axiomes de réflexivité, de symétrie et de transitivité, il s'agit d'une relation d'équivalence. Il reste à savoir si cette relation est unique, autrement dit à savoir si une telle axiomatique ne définit pas tout un ensemble de relations qui ne seraient pas équivalentes d'un point de vue extensionnel. Supposons par exemple que (a) et (b) satisfassent non seulement la relation d'identité classique que nous noterons « = » mais également une autre relation, disons la relation d'« udentité », notée « \succeq ». Supposons x et y tels que $x = y$. Définissons alors, pour tout objet z , la propriété d'être udentique à x , notée Pz . Par le principe d'indiscernabilité des identiques appliqué à la relation d'identité, on a donc :

$$(x = y) \rightarrow (Px \leftrightarrow Py)$$

5. La loi de Leibniz été critiquée par les tenants de l'identité relative qui soutiennent que l'identité désigne une pluralité de concepts dissimulés sous une acception commune. Peter Geach affirme que les propositions mettant en jeu l'identité ne peuvent avoir de sens que si elles sont relativisées à une catégorie sortale. Ainsi, une relation d'identité est toujours tributaire d'une dépendance sortale. Selon Geach, l'identité ne doit pas s'exprimer comme « x est identique à y » mais sous la forme : « x est le même F que y » où F désigne un concept sortal. Une conséquence de cette relativisation de l'identité est qu'il est alors possible que « x soit le même F que y » sans que « x soit le même G que y ». En dépit de la critique de Geach, elle-même réfutée par Wiggins, la loi de Leibniz demeure peu controversée.

autrement dit,

$$(x = y) \rightarrow (x \succeq x \leftrightarrow y \succeq x)$$

Or comme l'identité est réflexive, $x \succeq x$ est toujours vraie, donc :

$$(x = y) \rightarrow (y \succeq x)$$

Or, par symétrie d'identité,

$$(y \succeq x) \rightarrow (x \succeq y)$$

On en conclut finalement que :

$$(x = y) \rightarrow (x \succeq y)$$

Réciproquement, si $x \succeq y$, alors en notant R_x la propriété d'être identique à x , on obtient, par Leibniz,

$$(x \succeq y) \rightarrow (R_x \leftrightarrow R_y)$$

autrement dit,

$$(x \succeq y) \rightarrow (x = x \leftrightarrow y = x)$$

Or comme la relation d'identité est réflexive, $x = x$ est toujours vraie, donc

$$(x \succeq y) \rightarrow (y = x)$$

Or, par symétrie :

$$(y = x) \rightarrow (x = y)$$

On en conclut ainsi que :

$$(x \succeq y) \rightarrow (x = y)$$

Finalement on a bien :

$$(x = y) \leftrightarrow (x \succeq y)$$

La relation d'identité est donc extensionnellement équivalente à celle d'identité.

4.3.5 Nécessité de l'identité

Il reste à dire une dernière caractéristique importante de l'identité. Elle est une relation nécessaire. Autrement dit,

$$(e)[(x = y) \rightarrow \Box(x = y)]$$

[nécessité de l'identité] Ruth Marcus Barcan a démontré ce principe à partir de la nécessité de la réflexivité[6]. On note P_z la propriété, pour un individu quelconque z , d'être nécessairement identique à x . Supposons alors que x est identique à y . D'une part, puisque x est nécessairement identique à lui-même, on a donc P_x . Et d'autre part, selon le principe d'indiscernabilité des identiques, y possède toutes les propriétés de x donc notamment P_x . Autrement dit P_y . Ce qui prouve que x et y sont nécessairement identiques.

4.4 Critères d'identité

4.4.1 Identité temporelle

Il serait donc possible de concilier identité et changement. Mais que l'on défende une conception endurantiste ou perdurantiste, il faut de toute façon se demander quels sont les critères, s'il en existe, qui permettent d'affirmer d'une chose qui persiste dans le temps que c'est la même. Rappelons d'abord l'erreur partagée par les théories du mobilisme et de l'immobilisme universel qui demandent plus que nécessaire au principe d'identité des indiscernables en l'interprétant de façon abusivement diachronique. Stéphane Ferret formule ainsi ce principe erroné :

Si un individu x existe à deux moments quelconques t_1 et t_2 , alors toute propriété que x possède à t_1 est aussi une propriété que x possède à t_2 et réciproquement[27].

L'erreur qui réside dans cette interprétation est révélée par nos expériences habituelles d'identification. Car nous disons bien de la fleur qui hier était fraîchement éclos qu'elle est la même que celle qui est fanée aujourd'hui. Et rien n'autorise à affirmer, en niant le principe d'identité des indiscernables, que ce qui était vrai hier de cette fleur est faux aujourd'hui. Car il est tout aussi vrai de la fleur d'hier et de celle d'aujourd'hui, que hier elle était pleine de fraîcheur et qu'aujourd'hui elle est fanée. Le principe d'indiscernabilité des identiques doit donc être relativisé par rapport au temps. Néanmoins, cela ne nous donne tout de même pas des conditions d'utilisation du principe d'identité quand il est utilisé temporellement. Nous manquons de telles conditions d'utilisation. Comme l'écrit Filipe Drapeau Contim « si on ne quittait pas le ciel paisible de la logique, on aurait bien un objet d'étude, mais pas un problème [19] ». Aussi, ce que nous avons besoin de déterminer, ce sont des critères d'identité tels que pour deux objets x et y , si x existe au moment t et si y existe au moment t' , alors $x = y$ si et seulement si R_{xy} où R est une relation ne faisant pas intervenir l'identité. On peut alors se demander s'il existe une relation R universelle. Il est généralement avancé que la continuité spatio-temporelle et la continuité qualitative fournissent de bons candidats pour cette relation.

4.4.2 Continuité spatio-temporelle

À l'échelle des perceptions humaines, le mode d'existence des objets révèle qu'ils ne font de sauts ni dans l'espace ni dans le temps. Aussi, la continuité semble, à première vue, offrir un critère fiable d'identification sinon d'identité. On pourra dès lors affirmer que deux choses sont identiques si elles occupent synchroniquement le même emplacement spatial ou s'il existe une relation diachronique de continuité spatio-temporelle menant de la position de l'une à la position de l'autre. La voiture que je laisse sur le parking est la même que celle que je retrouve après avoir fait mes courses car toutes deux remplissent le même espace, elles ont la même localisation. Imaginons maintenant qu'étant mal garée, la police municipale vienne enlever cette voiture. Celle qui a été garée est la même voiture que celle récupérée à la fourrière car elle a subi un déplacement continu dans l'espace-temps.

Cependant, sous son aspect intuitif, cette caractérisation pose en fait de réels problèmes notamment liés à notre compréhension de l'espace. Car au fond, il faudrait d'abord savoir ce que signifie occuper un espace donné. L'éponge occupe le même espace que l'eau qui la gorge bien que l'eau ne soit pas identique à l'éponge. Les branches d'un arbre occupent le même espace que l'arbre, mais les branches ne sont pas identiques à l'arbre. La poubelle et le plastique qui la constitue occupent le même espace

alors que la poubelle n'est pas plastique qui la constitue. Et s'il est vrai que « cette poubelle est en plastique » il est par contre faux que « cette poubelle est le plastique. » Enfin, à une échelle atomique, l'interprétation continuiste du mouvement est révoqué par la caractérisation quantique des sauts d'électrons. Pire, nous n'avons en fait aucun moyen de témoigner de la parfaite continuité spatio-temporelle des choses. Comme le souligne Strawson, nous ne pouvons pas jouer le rôle d'un observateur qui témoignerait de l'existence continue des choses :

Nos méthodes ou critères de ré-identification doivent tenir compte de faits tels que ceux-ci : que le champ de notre observation est limité ; que nous dormons ; que nous nous déplaçons. Autrement dit, ils doivent rendre compte des faits suivants : nous ne pouvons à aucun moment observer la totalité du réseau spatial que nous utilisons ; il n'y a aucune partie de ce réseau que nous soyons en mesure d'observer de façon continue ; et nous n'occupons pas nous-même une position fixe à l'intérieur de ce réseau.[105].

Notre seule façon de conclure à la continuité de certains phénomènes consiste en fait à réarranger mentalement des mosaïques de perceptions diverses rencontrées de manières récurrentes.

Il y a un autre critère qui semble a priori fiable : il s'agit du principe de Locke d'après lequel il ne peut y avoir deux objets de la même sorte occupant le même espace au même moment. Le fait qu'une poubelle et le plastique qui la constitue occupent la même place au même moment sans toutefois être identiques n'est pas contradictoire à ce principe, car celui-ci mentionne bien la nécessité d'appartenir à la même sorte de choses. Or la poubelle et le plastique sont deux sortes de choses différentes.

4.4.3 Continuité qualitative

Nous pouvons également tenter d'utiliser la continuité qualitative comme critère d'identité. Cela consisterait alors à soutenir que deux choses sont les mêmes si et seulement si leurs qualités sont identiques ou si elles évoluent de manière continue. Mais cette caractérisation est réfutée par de simples contre-exemples : imaginons un arbre massif que nous élaguerions d'une petite branche. Il ne serait pas raisonnable d'affirmer que l'arbre sans la branche n'est pas identique à celui qu'il était avant notre intervention, même si la transformation présente un caractère non-continu. La continuité qualitative n'est donc pas un critère nécessaire à l'identité et elle n'est pas non plus un critère suffisant. Si nous pouvons douter de trouver dans la continuité un critère ontologique fiable d'identité, nous pouvons néanmoins utiliser celle-ci comme symptôme d'identification. Dans bien des cas, la continuité spatiale, temporelle ou qualitative permet de nous fournir un indice empirique d'identification. Elle nous permet par exemple de discriminer assez facilement entre candidats :

L'identité continue d'une personne à travers le temps lui est attribuée non pas en fonction de la conservation de sa substance, mais sur la base du renouvellement continu de celle-ci et des modifications continues qui affectent la forme, la masse, et les habitudes de cette personne.[81, p. 111].

Si les choses peuvent changer tout en restant les mêmes, il faut cependant restreindre les altérations subies à des limites qui, si elles sont franchies, conduisent à une rupture de la persistance de la chose affectée par le changement. La cire informe n'est pas la bougie. Le vase qui trônait sur la table n'est pas identique au tas de débris jonchant le sol après sa chute. Un élève ennuyé par le cours de

mathématiques pourrait transformer son stylo en sarbacane. Ayant perdu, avec sa mine et sa réserve d'encre, sa fonction d'écriture, l'objet ne serait plus le même stylo car il ne serait plus un stylo. Ces exemples montrent que la persistance de la constitution matérielle d'une chose - même cire, même grès, même plastique, ne fournit pas un critère d'identité. Stéphane Ferret classe les changements selon deux types. Le premier concerne les changements qui ne nuisent pas à la persistance temporelle d'un objet. Le deuxième type concerne les altérations « létales » qui rompent la persistance temporelle de l'objet qui en est victime⁶.

4.4.4 Continuité mnésique

Il revient à Locke d'avoir, le premier, insisté sur la question des critères de l'identité personnelle. La continuité mnésique et psychologique, autrement dit le sentiment de continuité temporelle du sujet connaissant est ce qui garantit son identité personnelle. Autrement dit, une personne x existant à t_1 demeure la même qu'une personne y existant à t_2 si et seulement si y se souvient en première personne des actions et des expériences vécues par x , c'est-à-dire si sa mémoire entretient une relation de continuité entre les deux instances x et y . Autrement dit, un être dispose d'une identité personnelle si et seulement si il existe en lui une capacité de se considérer comme un continuant :

Cela posé, pour trouver en quoi consiste l'identité personnelle, il faut voir ce qu'emporte le mot de personne. C'est, à ce que je crois, un Être pensant et intelligent, capable de raison et réflexion et qui peut se consulter soi-même comme le même, comme une même chose qui pense en différents temps et en différents lieux. (...) C'est aussi en cela seul que consiste l'identité personnelle, ou ce qui fait qu'un Être raisonnable est toujours le même. Et aussi loin que cette conscience peut s'étendre sur les actions ou les pensées déjà passées, aussi loin s'étend l'identité de cette personne : le soi est présentement le même qu'il était alors ; et cette action passée a été faite par le même soi qui celui qui se la remet à présent à l'esprit[57, p. 111].

Soulignons que le problème de Locke n'est pas de déterminer un critère épistémique permettant de reconnaître qu'une chose demeure la même. Il ne s'agit pas de reconnaître une personne par ses qualités caractéristiques. Il s'agit plutôt de rechercher un critère métaphysique soutenant l'identité en dépit des changements qui peuvent affecter l'individu considéré. Or Locke soutient que ce n'est pas parce qu'une personne est identique à elle-même qu'elle a des souvenirs, mais au contraire parce que cette personne possède des souvenirs d'elle-même qu'elle demeure la même. La continuité mnésique est donc un critère de l'identité personnelle. De célèbres objections ont été adressées à Locke. Thomas Reid avança le paradoxe suivant : supposons qu'un officier (noté o) ait été puni d'un vol durant son enfance (notons e) puis qu'il fasse preuve, à l'âge adulte, de bravoure lors d'un certain événement. Supposons de plus que sur son vieil âge, cet individu soit devenu général (notons g). Admettons en outre que le jeune officier se souvienne bien d'avoir, enfant, été battu mais que le vieux général ne se le remémore pas. Si la continuité mnésique était une condition nécessaire et suffisante de l'identité personnelle, on aurait alors que $e = o$ et $o = g$ sans que $o = g$, ce qui est contradictoire à la transitivité de l'identité.

6. Dans bien des cas, la limite séparant un changement de type 1 de celui d'un type 2 est difficile à distinguer.

4.4.5 Dépendance sortale

Pour Locke, nous ne pouvons savoir ce que c'est que d'être la même personne qu'à condition de savoir ce que c'est qu'être une personne. L'identité est tributaire de la sorte de chose qu'elle recouvre. Pour être cet individu, il faut au moins être un individu de cette sorte là. Comme l'écrit Aristote, « ce qui est un par le nombre est aussi un par l'espèce [4] ». L'appartenance sortale est donc une condition nécessaire de l'identité. Les conditions de persistance (identité temporelle) et d'existence (individuation) d'une chose dépendent de la sorte de chose qu'elle est. La bougie fondue n'est plus une bougie, non-obstant que la cire demeure bien la même. Aussi, la question de savoir si oui ou non x est le même que y dépend étroitement de l'existence d'un sortal S qui permet de dire si oui ou non x est le même S que y . C'est ce que Wiggins nomme le principe de dépendance sortale de l'identité. Lowe écrit à ce sujet que :

One must first have a clear conception of what kind of objects one is dealing with in order to extract a criterion of identity for them from that conception. So, rather than "abstract" a kind of objects from a criterion of identity, one must in general « extract » a criterion of identity from a metaphysically defensible conception of a given kind of objects[58].

4.4.6 Relativiser l'identité ?

Faut-il alors relativiser l'identité ? Pour Geach, la mêmeté ne peut se dire que sortalement :

I maintain that it makes no sense to judge whether things are "the same", or a thing remains "the same" unless we add ou understand some general term - "the same F". That in accordance with which we judge whether identity holds I call a criterion of identity ; this agrees with the etymology of "criterion".[32]

On dira donc qu'un objet x est le même F qu'un objet y . Or les sortaux (substantial) contiennent des objets comptables, autrement dit des objets, mettons des stylos, dont il y a un sens à poser la question « combien de stylos ? ». Ces sortaux possèdent donc des critères d'individuation, puisque pour parvenir à les compter, il faut que je sois par avance assuré de ne pas recompter les mêmes, autrement dit de les distinguer. Mais les sortaux contiennent également des termes de masse (plastique), de couleur (rouge), etc. puisque l'on peut parler du même plastique ou du même rouge. Ce qui est très controversé chez Geach, c'est que selon lui, il se peut qu'un objet x soit le même sortal F qu'un objet y sans toutefois que cet objet x soit le même sortal G que y . Wiggins a porté une critique vraisemblablement définitive contre la relativisation de l'identité[110]. Nos hésitations proviennent du vague qui nimbe la sorte de chose dont nous postulons l'identité et non de l'identité elle-même. Aussi, nous ne poursuivrons pas plus avant cette thèse.

PARADOXES DE L'IDENTITÉ

Nos intuitions paraissent parfois mal s'accommoder de l'axiomatique de l'identité exposée précédemment. Dans ce chapitre, nous passons en revue les paradoxes qui en ressortent, classés selon l'axiome qu'ils semblent mettre en défaut.

5.1 Indiscernabilité des identiques et identité transmondaine

Nous pourrions affirmer que Bertrand Russell aurait pu être dramaturge. Ce raisonnement contre-factuel conduit à stipuler l'existence d'un même individu dans deux mondes différents. Il y aurait le monde actuel, disons @, dans lequel Russell a exercé la profession de philosophe et il y aurait un monde M_1 dans lequel il aurait exercé la profession de dramaturge. Ainsi, on aurait une propriété appartenant à Russell-dans-@ que ne posséderait cependant pas Russell-dans- M_1 . Si tel est le cas, faut-il alors déduire, par le principe d'indiscernabilité des identiques, que Russell-dans-@ et Russell-dans- M_1 sont numériquement différents ? Mais cela contredit notre intention de départ.

Pis encore, imaginons au contraire que ces deux individus aient exactement les mêmes qualités. Imaginons un Russell existant dans un autre monde avec toutes les qualités de celui du monde actuel. Dans ce nouveau monde M_2 , Russell serait aussi un philosophe et posséderait plus généralement toutes les qualités de Russell-dans-@. Néanmoins, si les mondes @ et M_2 sont des mondes différents, c'est qu'il existe quelque part une propriété n'appartenant pas aux deux mondes à la fois. Admettons que cette propriété soit par exemple la couleur des cygnes, noirs ou blancs dans @ et tous verts dans M_2 . Il vient alors que Russell-dans-@ a la propriété d'habiter un monde dans lequel les cygnes sont noirs ou blancs, alors que Russell-dans- M_2 a la propriété d'habiter un monde dans lequel tous les cygnes sont verts. Il s'avère donc que Russell-dans-@ et Russell-dans- M_2 ont au moins une propriété différente, celle-ci n'étant pas inhérente, mais relationnelle. À nouveau, faut-il conclure du principe d'indiscernabilité des identiques que Russell-dans-@ et Russell-dans- M_2 sont numériquement différents ?

Comment sortir du paradoxe ? On voit que sa structure révèle une analogie avec le problème de l'identité temporelle déjà exposé ci-dessus. Nous avons refusé qu'une altération insignifiante comme celle de perdre un cheveux puisse rompre l'identité d'une personne. Pour cela, nous avons temporairement restreint le principe de Leibniz. Pour que x soit identique à y , il n'est pas nécessaire que x et y aient diachroniquement les mêmes propriétés. Il est possible de remédier ici d'une façon similaire.

La loi de Leibniz doit être relativisée aux mondes. L'identité de Russell-dans-@ et de Russell-dans- M_1 ne nécessite pas qu'ils partagent exactement les mêmes propriétés. Il est ainsi possible de formuler, relativisé par rapport au temps et aux mondes, le principe d'indiscernabilité des identiques :

Pour tout individu x et pour tout individu y , si x est identique à y alors pour toute propriété P , pour tout monde M et pour tout moment t , x a la propriété P dans le monde M au moment t si et seulement si y a la propriété P dans le monde M au moment t ¹.

Il est donc nécessaire de relativiser l'identité transmondaine aux mondes et au temps. Cependant ce n'est pas le seul problème. Car nous ne savons pas toujours reconnaître des individus transmondains :

If some of the things that are true of Dr. Jekyll in this world (supposing for the moment that the story is true) are not true of Mr. Hyde in certain other possible worlds, and if we take this to mean, simpliciter, that there are things true of Dr. Jekyll that are not true of Mr. Hyde, then we presuppose that (in some very difficult sense) Dr. Jekyll in this world is identical with Dr. Jekyll in other possible worlds, and that Mr. Hyde in this world is identical with Mr. Hyde in other possible worlds. But what does it mean to say of something in one possible world that it is identical with something in another possible world? Or, if we do know what it means, how are we to decide whether an individual in one possible world is identical with an individual in another [14, p. 793] ?

Comme l'écrivent Mark Jago et Penelope Mackie la notion de critère d'identité transmondaine est ambiguë, mêlant point de vue épistémique et métaphysique[60]. D'après ces auteurs, un tel critère doit répondre de trois clauses. La première clause est épistémique. Nous devons posséder un critère afin de reconnaître un même individu habitant plusieurs mondes en vertu des propriétés que nous lui connaissons. La deuxième clause concerne la « sécurité de la référence ». Nous devons posséder un critère d'être certain que lorsque nous affirmons qu'il y a un monde possible dans lequel Russell aurait pu être dramaturge, que c'est bien de Russell dont nous parlons et non un autre individu. Enfin, la troisième clause, appelée clause « d'intelligibilité » sollicite un critère d'identité transmondaine afin de comprendre la stipulation qu'il y a un monde possible dans lequel Russell est dramaturge.

Comment reconnaître deux individus identiques dans deux mondes possibles différents ? Comment savoir que Russell-dans-@ est bien le même que Russell-dans- M_1 ? Les propriétés de ces deux Russell pourraient différer en de nombreuses façons. Et il se pourrait même que rien dans le monde M_1 ne ressemble à Russell-dans-@, c'est-à-dire que les deux occurrences de Russell pourraient être tellement discernables que leur identification en devienne problématique. Mais il pourrait se produire également le cas inverse, c'est-à-dire que trop de candidats soient en compétition dans le monde M_1 pour le rôle de Russell. Alvin Plantinga soutient que contrairement à l'identité temporelle pour laquelle on peut faire reposer nos critères d'identification sur la continuité spatio-temporelle d'une substance, les choses sont bien plus compliquées dans le cas de l'identité transmondaine. Dans les contextes modaux, nous manquons de critères empiriques permettant de déterminer l'identité

1. R.M. Adams a affiné ce critère en donnant une condition suffisante d'identité à travers les mondes possibles, condition basée sur la divergence entre mondes à partir d'un moment t : Si un individu a existe dans un monde possible M au moment t et si un individu a' existe dans un monde M' au moment t' et si l'histoire complète du monde M' jusqu'à t' inclus et pour aucun autre moment dans M' est exactement la même que l'histoire complète du monde M jusqu'à t inclus et pour aucun autre moment dans M , et si l'histoire complète et l'état présent de a' jusqu'à t' et aucun autre individu dans M' est exactement qualitativement la même que l'histoire de a jusqu'à t et aucun autre individu dans M , alors a est numériquement identique à a' . Comme le fait remarquer Adams, une telle condition d'identité permet de rendre compte de certaines de nos intuitions, par exemple le fait que rien de ce qui aurait pu arriver après la naissance d'un particulier n'eusse empêché l'existence individuelle de ce particulier.

des individus. Il nous manque une propriété empirique manifeste autorisant l'identification transmondaine :

We must have a criterion or principle of identity that enables us to identify Socrates from world to world. This criterion must include some property that Socrates has in each world in which he exists - and if it is sufficient to enable us to pick him out in a given world, distinguish him from other things, it must be a property he alone has in these worlds. Further, if the property (or properties) in question is to enable us to pick him out, he must in some broad sense be « empirically manifest » - it must resemble such properties as having such-a-such a name, address, Social Security number, height, weight, and general appearance in that we can tell by broadly empirical means whether a given object has or lacks it. How, otherwise, could we use it to pick out or identify him [74] ?

Selon Plantinga, puisqu'il nous manque une telle propriété permettant de reconnaître Socrate, il vient que la notion d'identité transmondaine est véritablement suspecte. Mais pour Lewis, il n'y a pas véritablement de paradoxe d'identité transmondaine, car il n'y a pas de chevauchement entre des mondes dont l'intersection contiendrait des individus communs. La théorie des contre-parties de Lewis remplace la notion d'identité transmondaine. Elle soutient que tout individu est enraciné dans son propre monde et uniquement dans ce monde-là. Les individus n'existent que dans un monde à la fois et les mondes sont complètement isolés les uns des autres. Ils entretiennent entre eux la même absence de relation que les monades de Leibniz. Sans portes ni fenêtres, il ne leur est pas possible de communiquer via des particuliers récurrents. Bien des individus existent, dans bien d'autres mondes. L'actualité n'est pas une prérogative ontologique de notre monde réel, mais un terme indexical comme « ici » et « maintenant » permettant une localisation. Tout ce qui existe existe dans un monde, mais les individus n'ont pas d'existence en dehors du monde qui leur est actuel : « Nothing is in anything except a world. Nothing is in two world ». On dira tout au plus d'un individu x dans un monde M_1 qu'il est la contre-partie d'un individu y dans un monde M_2 , si et seulement si x joue dans M_1 un rôle qui ressemble plus au rôle de y dans M_2 que tout autre individu du monde M_1 . En conséquence, il est absolument incorrect de prétendre « voyager » entre mondes différents. Il n'y a pas de compagnie « Transworld Airline », il n'y a pas de « ligne d'identité » (Hintikka) traversant les mondes possible.

Cependant, Kripke objecte que lorsque nous produisons un raisonnement contrefactuel, nous visons toujours l'identité d'un certain sujet auquel on applique la modalité. Lorsque Humphrey se dit qu'il aurait pu gagner les élections, c'est de lui et de personne d'autre qu'il s'enquiert. Que lui importerait-il de formuler des regrets concernant un autre ? Certes, comme Lewis, Kripke est d'accord avec l'idée qu'il n'y a pas vraiment de problème d'identité transmondaine. Mais contrairement à Lewis affirmant que les individus existent réellement dans des mondes possibles les raisons données par Kripke sont actualistes : les individus n'existent réellement que dans ce monde-ci, et nos raisonnements contre-factuels consistent à les modifier en pensée. En effet, lorsque nous raisonnons de façon contrefactuelle, nous visons un sujet déjà choisi et nous lui appliquons ensuite certaines altérations. Autrement dit, l'identité est déjà postulée lorsque nous construisons des mondes possibles par contrefaçons d'objets réels. Kripke insiste sur le fait que les mondes possibles ne sont pas donnés par avance, qu'ils ne se découvrent pas au moyen de puissants télescopes. Ils sont stipulés à partir d'un sujet déjà discriminé.

On pourrait aussi s'intéresser à la question de la limite des changements qui peuvent affecter un objet d'un monde à l'autre. Comme le remarque Lewis il se pourrait que, dans un monde, Russell soit un grille-pain[53]. L'identité transmondaine doit-elle être relativisée de façon sortale afin d'empêcher certaines métamorphoses ? Nous aurons l'occasion de rentrer plus en détail dans ces problèmes à la fin de ce chapitre.

5.2 Les problèmes engendrés par les attitudes propositionnelles

5.2.1 Les contextes référentiellement opaques

Le principe de substituabilité des identiques *salva veritate* affirme que si deux termes singuliers désignent la même chose, nous pouvons alors substituer toute occurrence de l'un par une occurrence de l'autre sans modifier la valeur de vérité de la proposition où l'on effectue la substitution. Contrairement au principe de l'indiscernabilité des identiques qui porte sur les choses elles-mêmes, le principe de substituabilité porte sur les signes. C'est un principe qui est donc sensible au contexte linguistique. Frege a montré qu'il peut s'avérer inapplicable dans des contextes qualifiés de référentiellement opaques. Considérons les exemples de Quine[82]. À partir des propositions exprimées par les énoncés :

- (1) « Cicéron » est un nom de sept lettres
(2) Cicéron est Tully

Nous ne pouvons cependant pas déduire que :

- (3) « Tully » est un nom de sept lettres

La solution à ce paradoxe apparaît clairement dans le fait que la prédication exprimée par la phrase (1) ne porte pas sur Cicéron lui-même mais sur le nom « Cicéron ». Et le nom « Cicéron » est différent du nom « Tully ». Ce n'est pas le principe qui est mis en défaut, mais son application frauduleuse. Considérons maintenant :

- (i) Giorgione est la même personne que Barbarelli.
(ii) Giorgione fut nommé ainsi en raison de sa taille.

Les propositions exprimées par ces deux phrases sont vraies, mais la proposition exprimée par la phrase (ii) devient cependant fausse quand on substitue le nom « Barbarelli » au nom de « Giorgione » :

- (iii) Barbarelli fut nommé ainsi en raison de sa taille

Pour sortir du paradoxe, il suffit de paraphraser (ii) ainsi :

- (ii') Le nom « Giorgione » fut donné à Giorgione en raison de sa taille.

Il appert cette fois, de (i) et (ii') l'on puisse dériver :

- (iii') Le nom de « Giorgione » fut donné à Barbarelli en raison de sa taille.

Le paradoxe provient là encore d'une confusion entre signe et objet².

2. Lewis Carroll a donné un exemple amusant de paradoxe provenant de la capacité auto-référentielle du langage. Alice s'ingénie vainement à saisir le nom de la ballade que promet de lui chanter le Cavalier. Mais ce dernier ne lui délivre d'abord que le nom du nom de la chanson. « Le nom de cette chanson est appelé : « Yeux de Haddock ». - Ah, c'est ça le nom de la chanson ? fit Alice en tâchant de paraître intéressée. Le cavalier parut un peu agacé. - Non, tu ne comprends pas. C'est ainsi qu'on appelle son nom. En réalité, le nom de la chanson est : « Le Vieux Vieillard ». - Alors j'aurais dû dire : « C'est comme ça qu'on appelle la chanson ? » se corrigea Alice. - Non, pas du tout, ça n'a rien à voir. On appelle cette chanson : « La fin et les moyens ». Mais c'est seulement comme ça qu'on l'appelle, vois-tu ! - Alors qu'elle est cette chanson ? demanda Alice, complètement perdue. - J'y venais. En réalité, cette chanson est « Assis sur la Barrière » ; et c'est moi qui ai inventé la musique. » Lewis Carroll, *La traversée du miroir et ce qu'Alice trouva de l'autre côté*, trad. L. Bury, Calmann-Lévy[11].

5.2.2 Opacité référentielle des attitudes

Il s'avère que les assertions modales, doxastiques et épistémiques sont toutes référentiellement opaques. Par exemple, à partir des propositions exprimées par les énoncés :

- (i) « 8 est nécessairement plus petit que 13. »
- (ii) « 8 est identique au nombre de planètes du système solaire. »

il ne peut pourtant pas être dérivé que :

- (iii) « le nombre de planètes du système solaire est nécessairement plus petit que 13 »

De même, de

- (iv) « Ralph sait que 8 est plus petit que 13 »

et de (ii) on ne peut dériver que

- (v) « Ralph sait que le nombre de planètes du système solaire est plus petit que 13. »

Ainsi, les contextes intensionnels invalident l'utilisation du principe de la substitution des identiques.

5.3 Paradoxes de la nécessité de l'identité

Le principe de nécessité de l'identité soutient que si deux choses sont identiques, alors ces deux choses sont nécessairement identiques. Si un individu x est le même individu que y , alors il l'est nécessairement. Autrement dit, si x est identique à y , alors ils ont identiques dans tous les mondes possibles où x existe. Considérons par exemple les phrases suivantes :

- (i) Clément Rosset est l'auteur de l'essai intitulé le Réel et son Double.
- (ii) L'auteur des *Matinées Structuralistes* est le même que celui du Réel et son Double³.
- (iii) Clément Rosset, c'est Roger Crémant.

Les vérités exprimées par de telles phrases peuvent pourtant nous paraître contingentes. On pourrait rétorquer qu'il pourrait y avoir un monde dans lequel les *Matinées Structuralistes* et le Réel et son Double auraient été écrits par des auteurs différents. Tout comme il aurait pu ne pas être le cas que Clément Rosset écrive *Le Réel et son Double*. Et il aurait pu être le cas que Clément Rosset ne prenne pas le pseudonyme de Roger Crémant. Aussi, les énoncés exprimés ici ne semblent pas, de prime abord, réellement nécessaires.

Ce paradoxe peut être levé en constatant que si les deux premières phrases expriment des vérités contingentes, par contre, elles ne sont pas d'authentiques jugements d'identité. Le mot « est » qui apparaît dans les deux premières phrases exprime non une identité mais la prédication d'une propriété. Les véritables formes des propositions exprimées par les phrases (i) et (ii) sont respectivement

$$(i') \exists x [Px \wedge \forall y (Py \rightarrow y = x) \wedge (x = a)]$$

et

$$(ii') \exists x [Px \wedge \forall y (Py \rightarrow y = x)] \wedge \exists z [Rz \wedge \forall y (Ry \rightarrow y = z)] \wedge (x = y)$$

On voit donc que ce qui pouvait faussement apparaître comme un jugement d'identité est en réalité un jugement d'attribution. Il confère à Clément Rosset la propriété d'être l'auteur du Réel et son Double et à l'auteur

3. Clément Rosset a publié sous le pseudonyme de Roger Crémant une satire philosophique intitulée *Les matinées structuralistes*[90].

des Matinée Structuralistes d'être également l'auteur du Réel et son Double. Il va de soi que de tels jugements d'attribution sont contingents, car toute propriété prédiquée à un sujet pourrait aussi ne pas l'être. Par conséquent, les énoncés (i) et (ii) ne contredisent pas le principe de nécessité de l'identité.

En ce qui concerne la phrase (iii), si elle exprime véritablement une relation d'identité, par contre, sa contingence n'est en réalité qu'apparente. Nous avons vu dans la première partie que Kripke avait révélé la nécessité de cette forme de propriété : (iii) a la forme de l'identité $x = y$, les termes x et y étant ici des noms propres distincts. Or, les noms propres ne jouent pas le rôle de descriptions définies modifiables, ce sont au contraire des référents rigides désignant directement leur porteur sans connoter. « Clément Rosset » réfère directement à un individu, le même que désigne rigidement « Crémant Roger ». Autrement dit, affirmer que Clément Rosset aurait pu ne pas être Crémant Roger ne consiste pas à dire que Clément Rosset aurait pu être différent de ce qu'il est actuellement - par exemple qu'il aurait pu être un auteur qui n'aurait jamais utilisé de pseudonyme - mais à affirmer que Clément Rosset aurait pu être différent de Clément Rosset, ce qui est tout à fait absurde. Par conséquent, là encore, on voit que la proposition exprimée par l'énoncé (iii) ne réfute pas le principe de nécessité de l'identité.

Comme l'a montré Kripke, la responsabilité de ces confusions doit être attribuée à l'équivalence, kantienne et fautive, entre vérité a priori et vérité nécessité. Contrairement à ce que postulait Kant, une vérité nécessaire n'est pas nécessairement une vérité a priori. Et de fait, de nombreuses vérités sont nécessaires sans être a priori. Par exemple, nous ne savons pas a priori que Clément Rosset est Roger Crémant, nous le découvrons a posteriori.

5.4 Paradoxes provoqués par le principe de réflexivité

Dans L'Objet Singulier, Clément Rosset constate que :

Un insurmontable paradoxe est en effet attaché à la notion d'identité, pour désigner à la fois deux qualités dont l'une est contradictoire à l'autre. (...) L'identité est un concept ambigu, parce qu'il suggère toujours deux espèces hétérogènes d'identité, deux façons différentes et contradictoires d'être identique. L'identique désigne d'abord l'identifié, la reconnaissance de celui-ci en tant que celui-ci, *idem*, selon l'origine latine, soit celui-ci même. Mais l'identique en vient aussitôt à désigner du même coup - et ce apparemment dans toutes les langues du monde, de ce qui incite à présumer la complicité des deux sens - l'équivalence d'un terme à un autre, la reconnaissance de celui-là en tant que celui-ci, *idem* en latin soit le même que celui-ci : sens exactement contraire à celui dont il prend ainsi le relai, puisque substituant l'idée d'égalité à celle de spécificité inégalable, l'idée de reproduction à celle de singularité[91].

Frege avait déjà constaté, dans *Sens et Dénotation*[29], cet aspect paradoxal des énoncés d'identité. Si le principe de réflexivité de la relation d'identité semble a priori limiter l'identité à n'être que la relation triviale qu'une chose entretient avec elle même, Frege constate que nous nous n'avons toutefois pas le même contenu de connaissance lorsque nous disons :

(3) « Phosphorus est identique à Phosphorus »

et lorsque nous affirmons :

(4) « Phosphorus est identique à Hesperus »

Alors que la première phrase n'exprime rien d'autre qu'une trivialité, la deuxième phrase révèle un intérêt épistémologique notable. En termes kantien, la relation d'identité exprimée par l'énoncé (1), qui est de la forme

$x = x$, est une proposition analytique a priori alors que celle exprimée par l'énoncé (2), de la forme $x = y$, est synthétique a posteriori. De fait, il n'est pas du tout trivial d'apprendre que Phosphorus est la même planète que Hesperus. Ce savoir est tributaire de la progression des connaissances scientifiques. Frege considère que l'identité est une relation entre les signes et les choses dénotées. Si cette relation était restreinte à la désignation, nous ne pourrions distinguer les valeurs de connaissance de $x = x$ et de $x = y$, à supposer que celle-ci soit vraie.

5.5 Paradoxes provoqués par le principe de symétrie de l'identité

L'auto-identification d'un sujet est constitutive de son identité personnelle. En effet, s'identifier personnellement en tant qu'une-et-même personne est une condition nécessaire de l'identité personnelle. S'il n'y a pas auto-identification subjective, alors il n'y a pas identité personnelle. Bien sûr, cette condition n'est pas suffisante, puisque le fait de m'auto-identifier subjectivement à Napoléon ne fait pas véritablement de moi Napoléon⁴.

Considérons maintenant le cas d'un individu x , souffrant probablement de troubles de personnalité multiple, qui s'identifierait à un individu y sans que y s'identifie à x , voire ignore qu'il est cet individu x . On peut imaginer par exemple qu'une personne serait prise régulièrement de crises délirantes durant lesquelles elle se prendrait pour quelqu'un d'autre, sans que cette autre personnalité sache qu'elle est identique à x . Autrement dit, on aurait la forme suivante :

x sait qu'il est y

y croit qu'il n'est pas x

$x = y$ (par le principe de connaissance vraie)

$y \neq x$ (puisque l'auto-identification est nécessaire à l'identité personnelle)

Par ailleurs, le paradoxe de l'identité personnelle diachronique nécessite une relativisation temporelle. Reprenons la caractérisation lockienne de l'identité personnelle par continuité de conscience de soi ainsi que le paradoxe formulé par Reid. Si l'officier sait qu'il est identique à l'enfant, il est toutefois absurde de dire que l'enfant sait qu'il est identique à l'adulte. Le critère d'identité personnelle, à partir du moment où il réside dans le sentiment de-soi-à-soi, c'est-à-dire à partir du moment où il est formalisé avec un opérateur d'attitude, de croyance ou de connaissance, implique inévitablement une asymétrie de l'identification.

5.6 Paradoxes provoqués par le principe de transitivité de l'identité

La transitivité de l'identité est une source importante de paradoxes. Nous les classons selon la typologie suivantes : paradoxes de fusion, paradoxe de fission, paradoxes liés au principe de tolérance de l'identité. Nous donnons dans ce qui suit des exemples de ces paradoxes.

5.6.1 Paradoxes sorites

Le principe de tolérance constitutive peut s'énoncer ainsi : pour tout objet il existe un seuil en deçà duquel les changements matériels dont il est sujet ne rompent pas son identité. Par exemple, un homme peut perdre un cheveu tout en continuant à rester le même. Inversement, on peut parler d'un critère de restriction constitutive : il existe un degré au dessus duquel on ne peut modifier un objet sans en altérer l'identité. Un objet doit conserver plus qu'une certaine proportion de ses parties constitutives d'origine pour persister dans le temps.

Mais ces deux principes, ajoutés à la transitivité de l'identité, conduisent à des paradoxes, notamment ceux connus depuis l'antiquité sous le nom de paradoxes sorites. Considérons d'abord le paradoxe du tas de sable

4. Je tiens cet exemple de Manuel Rebuschi.

qu'Eubulide formula, au IV^e siècle : considérons un grand tas de sable et ôtons lui un grain. Le nouveau tas de sable est manifestement le même que le précédent. Mais on voit que si on applique continuellement ce procédé, de tas à tas, nous obtiendrons finalement un tas constitué d'un unique grain de sable. Le principe de transitivité de l'identité nous conduit alors à affirmer qu'un grand tas de sable est identique à un grain de sable.

La réponse donnée à ce paradoxe consiste à critiquer notre langage contenant des termes sémantiquement flous comme « tas ». Car ce terme ne semble pas être quantitatif, puisque la question « combien d'objets forment un tas ? » ne reçoit pas de réponse claire. Mais une expression telle que « combien de grains possèdent ce tas » ne peut pas non plus désigner une notion qualitative. Le flou n'est pas ici au niveau de l'identité, mais au niveau de nos usages linguistiques du terme « tas ».

5.6.2 Paradoxe des quatre mondes

Le paradoxe des quatre mondes repose sur l'articulation de l'axiome de transitivité de l'identité et de changements successifs obéissant aux principes de tolérance et de restriction constitutive à travers des mondes possibles. Il ressemble aux paradoxes sorites, avec pour résultat supplémentaire deux objets parfaitement similaires et distincts. Il a été proposé par David Chalmers, mais nous l'exposons ici dans la version simplifiée présentée par Penelope Mackie. Admettons que la constitution d'une bicyclette soit la réunion de trois parties $A_1 \cup B_1 \cup C_1$. Admettons également le principe de tolérance constitutive suivant : on peut échanger l'une des parties sans altérer l'identité de la bicyclette. Admettons inversement le principe de restriction constitutive suivant : si au moins deux éléments sont changés, alors l'objet ne persiste pas. Il pourrait alors exister, dans un monde M_4 , une certaine bicyclette constituée de la réunion $A_2 \cup B_2 \cup C_1$. Elle serait par principe de restriction, différente de la bicyclette de M_1 . Par contre, il pourrait exister dans un monde M_3 , une bicyclette constituée de la réunion $A_2 \cup B_1 \cup C_1$. Celle-ci serait identique, par principe de tolérance, à celle de M_4 . De même, il pourrait exister dans un monde M_2 , une bicyclette constituée de la réunion $A_2 \cup B_1 \cup C_1$, et par principe de tolérance, celle-ci serait identique à la bicyclette de M_1 . Cependant, nous aboutissons alors au paradoxe suivant : on se retrouve avec des mondes M_2 et M_3 contenant des bicyclettes absolument indiscernables puisque constituées des mêmes parties sans qu'il soit néanmoins possible d'affirmer qu'elles sont identiques, puisque cela entraînerait, par transitivité de l'identité, que les bicyclettes contenues dans les mondes M_1 et de M_4 seraient également identiques, ce qui est contraire à notre hypothèse de départ.

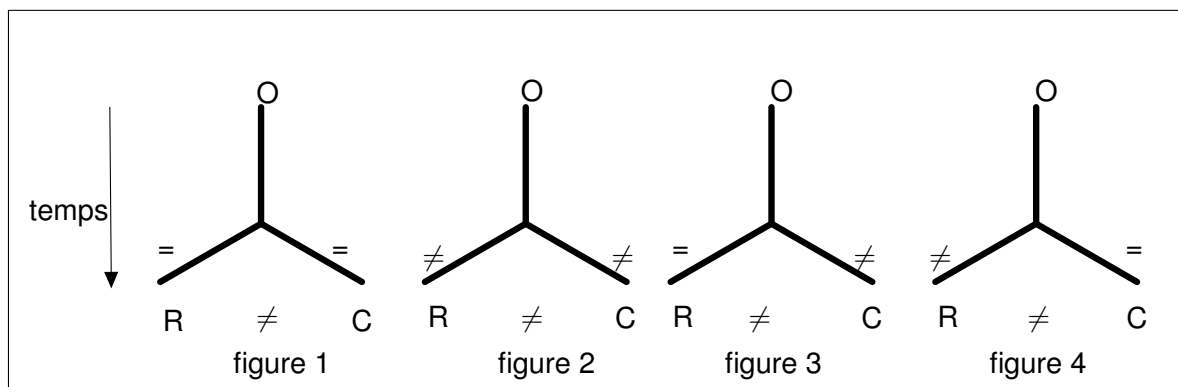
5.6.3 Paradoxe de la fission artificielle

Revenons au paradoxe du bateau de Thésée. Hobbes en donne une variante qui illustre les paradoxes liés au critère d'identité par continuité matérielle.

Considérons par exemple, la différence - sur laquelle les sophistes d'Athènes avaient coutume de débattre - produite par les réparations incessantes effectuées sur le bateau de Thésée, réparations qui consistaient à enlever de vieilles planches et à en mettre de nouvelles. Si le bateau obtenu, une fois toutes les planches remplacées, était numériquement le même bateau que celui du début, et si un homme avait gardé les vieilles planches à mesure qu'elles étaient enlevées et les avait ensuite assemblées dans le même ordre pour en faire un bateau, celui-ci, sans doute, aurait été lui aussi numériquement le même que celui de départ. De sorte qu'il y aurait eu deux bateaux numériquement le même, ce qui est absurde[28].

Cette complexification du paradoxe rapporté par Plutarque illustre bien le type des paradoxes dits « de fission » : un objet quelconque connaît à un moment de sa carrière une dichotomie ontologique en prolongeant son existence selon deux objets distincts. Nous pourrions illustrer ce paradoxe par différentes figures. À partir d'un bateau d'origine O sont construits un bateau R dont les matériaux sont

rénovés et un bateau C dont les parties sont constituées des partie originales de O. Nous donnons ci-après quatre illustrations afin de faciliter la compréhension du problème.



D'abord, les bateaux obtenus ne peuvent être tous les deux identiques au bateau d'origine car cela conduirait, par transitivité de l'identité, à déduire l'identité numérique de ces bateaux, ce qui est absurde (figure 1). De même, on ne peut pas non plus affirmer qu'aucun des deux bateaux n'est identique au bateau original (figure 2), car cela contredit notre intuition qu'un bateau puisse survivre en le démontant-remontant ou lorsque qu'on remplace graduellement ses parties constitutives. Faut-il en déduire qu'un seul bateau est l'original ? Mais alors lequel ? Si nous choisissons celui dont les pièces ont été changées (figure 3), il faut toutefois reconnaître que si l'on n'avait pas remplacé les planches de ce bateau c'est alors l'autre, celui qui est bâti à partir des matériaux d'origine, qui aurait été le bateau identique à l'original. Et si nous choisissons plutôt le bateau C nous contredisons à nouveau notre intuition qu'un bateau puisse survivre au remplacement graduel de ses parties.

Pour résoudre ce paradoxe, commençons par constater que le paradoxe perd de sa force si le bateau est entièrement démonté en une seule fois. En effet, si l'on démontait toutes les parties du bateau original et que l'on bâtissait à sa place un bateau à partir de nouveaux matériaux, nous n'hésiterions pas à dire qu'il s'agirait là d'un nouveau bateau. Et si, à côté, on réutilisait les parties démontées afin de bâtir un bateau, nous dirions simplement que le bateau original a été démonté à un emplacement puis a été remonté à un autre. D'autre part, si au lieu de fabriquer un bateau, on avait plutôt ré-assemblé les planches originales, au fur et à mesure de leur détachement, afin de bâtir une cabane, nous n'hésiterions pas à nous ramener au schéma de la figure 3 en disant que c'est le bateau rénové qui demeure identique.

Ces observations permettent de dégager deux critères différents : le critère de constitution matérielle de l'objet, à savoir être composé des mêmes planches et le critère d'usage, autrement dit avoir la même utilisation. La cabane et le bateau initial sont matériellement identiques puisque constitués des mêmes planches, mais par contre, ils n'ont pas le même usage. Nous voyons nos pratiques d'identification changer en fonction du contexte : le vague n'est pas propre à l'identité, mais à l'utilisation que nous faisons des objets auxquels on réfère. Ce qui importe, c'est notre décision. La cabane n'est pas le bateau original car nous ne ferions pas la même utilisation de cet artefact. Nous pourrions alors proposer, pour ce type de paradoxes, une théorie du meilleur candidat, c'est-à-dire que nous choisirions, en fonction du contexte et de l'usage, le candidat le plus apte à remplir la condition d'identité avec le bateau initial. Si nous pouvons ici avancer un tel critère, c'est parce que nous y considérons des objets utilisés selon nos volontés d'usage.

5.6.4 Paradoxe de fission de l'identité personnelle

Néanmoins, des paradoxes de fission ont également été proposés à partir de contextes qui ne dépendent pas de nos décisions. Si l'on coupe une amibe en deux parties, dans des conditions favorables, chacune des parties, régénérant une partie similaire à celle qui lui manque, donne naissance à deux amibes A_1 et A_2 . Quelle est alors l'amibe originale ? A_1 ou A_2 ? Les deux ? Nous voyons que le problème dépasse le simple contexte des artefacts. Il peut même être étendu à l'identité personnelle. Le paradoxe de l'esprit du Prince dans le corps du savetier est résolu par la distinction qu'élabore Locke entre individu et personne : le Prince dans le corps du Prince et le Prince dans le corps du savetier sont certes deux individus différents, mais néanmoins la même personne.

Cependant, nous pouvons rendre caduque cette solution consistant à distinguer l'identité personnelle de l'identité matérielle. Par exemple, nous pourrions imaginer la transplantation de chacun des deux hémisphères cérébraux d'un dénommé Smith à l'intérieur des corps respectifs de deux individus $Jones_1$ et $Jones_2$ ⁵. Si on accepte le critère d'identité personnelle de Locke et si on considère que les souvenirs de Smith sont stockés dans chacun des hémisphères de son cerveau, il devrait résulter de la transplantation deux individus ayant les mêmes souvenirs, autrement dit la même identité personnelle. Les corps étant distincts, il s'agiraient bien d'individus différents, mais d'une seule et même personne.

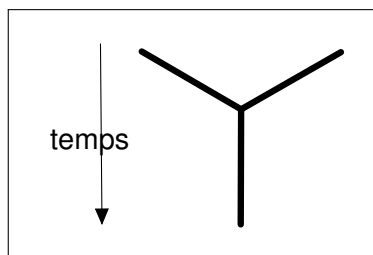
Mais l'identité personnelle de Smith subsiste-t-elle véritablement dans les deux Jones ? Et sinon, dans un seul ? Mais lequel ? $Jones_1$ ou $Jones_2$? Différentes tentatives de remédiation ont été apportées à ce paradoxe :

- On affirme que l'existence de Smith persiste à travers l'un des deux Jones. Pour déterminer lequel, on peut maintenir la théorie du meilleur candidat telle qu'elle est utilisée dans le cas des artefacts, autrement dit on discrimine entre les individus, de manière contextuelle, celui qui est le plus apte à persister dans le temps.
- On affirme que l'identité personnelle de Smith est effectivement maintenue dans l'un des deux individus. Mais par contre, il faut renoncer à savoir lequel.
- On soutient la théorie de la perdurance de Lewis. Smith représente deux personnes différentes partageant la même partie temporelle.
- On soutient qu'il y a continuellement trois personnes différentes. Smith ayant cessé d'exister, son identité personnelle ne survit ni dans l'un ni dans l'autre des Jones. Il faut donc renoncer au concept d'identité et lui préférer celui de survivance.

5.6.5 Paradoxe de fusion

Ces paradoxes sont similaires aux précédents à la différence que le schéma est renversé, deux objets différents fusionnent en un unique objet. On peut illustrer par le schéma suivant :

5. L'élaboration de ce paradoxe provient de Wiggins[109, p. 50]. Il a été commenté et agrémenté du paradoxe de la téléportation par Derek Parfit[70, p. 200]



5.6.6 Paradoxe des 1001 chats

Le paradoxe des 1001 chats a été proposé par Peter Geach[32]. À un moment t_0 un chat dénommé Tibbles repose avec ses 1000 poils sur un tapis. Considérons la partie de tissu félin notée T_1 composée de Tibbles moins un certain poil p_1 . À un moment t_1 , on coupe le poil p_1 de Tibbles. Il advient alors que sur le tapis, il y a un chat, Tibbles, et aussi un tissu félin T_1 dont les constitutions matérielles ne diffèrent pas l'une de l'autre. Doit-on en conclure que Tibbles et T_1 sont identiques ? Cela n'est pas possible puisqu'ils ne possèdent pas la même carrière historique. En effet, Tibbles disposait au moment t_0 de 1000 poils alors que cela n'est pas vrai de T_1 . Ainsi, Tibbles et T_1 ont des propriétés différentes. Donc, par le principe d'indiscernabilité des identiques, ils sont numériquement différents. On aboutit alors à un premier paradoxe : nous avons ici affaire à deux choses qui ne diffèrent ni spatialement ni matériellement et qui pourtant ne sont pas identiques. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Au moment T_1 , T_1 dispose de toutes les qualités de Tibbles, notamment celle d'être un chat. Aussi Tibbles et T_1 sont des objets de la même sorte, ce qui constitue une sérieuse entorse au principe d'exclusion sortale (Locke) affirmant que deux choses de la même sorte ne peuvent être au même endroit au même moment. Pire encore, il faut bien admettre que si T_1 est un chat au moment t_1 , il l'était également au moment t_0 . En réalité, on avait donc, au moment t_0 , non pas un mais deux chats sur le tapis. En répétant ce raisonnement pour chacun des 1000 poils de Tibbles, il vient que nous avons même 1001 chats différents sur le tapis ! La solution à ce paradoxe est donnée par la théorie de la perdurance de Lewis. Elle consiste à postuler différentes phases temporelles de Tibbles qui coexistent.

5.6.7 Paradoxe de Chisholm

La construction du paradoxe de Chisholm repose sur l'idée qu'une succession de petits changements peut mener à de grandes transformations. Le paradoxe est exposé par Chisholm dans une première version dans l'article « The Logic of Knowing » :

Consider that possible world which differs from this one only in the fact that in that one General De Gaulle has the same weight that I have in this one and in that one I have the same weight that General De Gaulle has in this one ; then consider a world in which we similarly exchange other properties ; then worlds in which we change more and more properties ; then the world in which I have all the properties that General De Gaulle has in this one except that of weight, and in which he has all the properties that I have in this world except that of weight ; and finally that possible world (if there is one) in which I have all the properties that General De Gaulle has in this world and in which he has all the properties that I have in this one. Am I identical with General De Gaulle in some of these possible worlds and not in others ? If so, in which ones ? And how are we to decide [14, p. 174] ?

Chisholm reprend ce paradoxe dans l'article « Identity Through Possible Worlds : Some Questions ». En gros, le mécanisme du paradoxe consiste à construire une série de mondes différents dans lesquels deux individus permutent leurs caractéristiques.

We may consider some one of the entities of this world, alter its description slightly adjust the descriptions of the other entities in the world to fit this alteration, and then ask ourselves whether the entity in the possible world that we thus arrive at is identical with the entity we started with in this world[13].

Rappelons que l'identité transmondaine repose sur le principe qu'un certain x existe à la fois dans un monde M_1 mais aussi dans un monde M_2 . Considérons par exemple que deux individus différents, mettons Platon et Socrate, coexistent tous les deux dans le monde M_1 . Supposons en outre qu'ils diffèrent l'un de l'autre par un très grand nombre de petites différences individuelles. Considérons ensuite un monde M_2 dans lequel Socrate et Platon échangent l'une de leurs propriétés respectives, mettons leur taille. De fait, Socrate aurait pu avoir eu, dans un monde possible, la taille de Platon, et Platon aurait pu avoir eu, dans ce même monde, la taille de Socrate. Mais pouvons-nous affirmer d'un tel Socrate-dans- M_2 qu'il est encore identique à Socrate-dans- M_1 ? Est-ce que cela ne contredit pas le principe d'indiscernabilité des identiques ? Non, car comme nous l'avons déjà vu plus haut, ce principe doit être relativisé aux mondes. Nous pouvons donc affirmer de Socrate-dans- M_1 qu'il est bien le même individu que Socrate-dans- M_2 . Considérons alors une suite de mondes M_3, \dots, M_n dans lesquels Platon et Socrate continuent à échanger, une à une et de monde en monde, chacune de leurs propriétés respectives. Il adviendra finalement, au bout d'une n -ième étape, que Socrate et Platon auront échangé toutes leurs propriétés respectives. Socrate-dans- M_1 sera devenu indiscernable de Platon-dans- M_n . Mais d'autre part, pour tout monde d'indice i compris entre 1 et $n - 1$ inclus, Socrate-dans- M_i est identique à Socrate-dans- M_{i+1} . En appliquant la transitivité de l'identité de monde en monde il vient que Socrate-dans- M_n est identique à Socrate-dans- M_1 . En résumé, nous voilà avec deux individus qui sont en tout point indiscernables mais qui ne sont pas identiques.

Il existe d'autres versions du paradoxe, par exemple celles proposées par Penelope Mackie[59] et Robert Merrihew Adams[1], qui conduisent aux mêmes conclusions que le paradoxe de Chisholm sans toutefois faire intervenir la composante sorite du paradoxe, à savoir l'effet cumulatif des petits changements successifs. Ces versions du paradoxe se proposent de montrer par l'absurde que les particuliers possèdent des propriétés essentielles. Il prend appui sur la prémisse consistant à postuler que des particuliers ne diffèrent que par leurs propriétés accidentelles. On peut alors affirmer que toutes les manières dont Socrate aurait pu être, dans un monde possible, sont aussi des manières dont Platon aurait pu être dans un monde possible. Et vice versa. Or l'une des façons dont Socrate aurait pu être est justement la façon dont Platon est actuellement. Et de manière analogue, l'une des façons dont Platon aurait pu être est justement la façon dont Socrate est actuellement. Il y a donc un monde possible dans lequel Socrate joue le rôle de Platon et un monde possible dans lequel Platon joue le rôle de Socrate. Mais il n'y pas de raison pour que ces deux mondes diffèrent par ailleurs. Dès lors, nous obtenons donc un monde possible dans lequel Socrate joue le rôle de Platon et un monde possible, en tout point identique au précédent mis à part le fait que Platon y joue le rôle de Socrate. Nous nous retrouvons avec les mêmes conclusions que le paradoxe de Chisholm.

5.6.8 Solutions

Comment échapper à de tels paradoxes ? Pour Chisholm, il n'y a que deux alternatives. Soit postuler une haecceité des individus transmondains, soit rejeter l'identité transmondaine :

The alternatives, it seems to me, are either to say that each thing has its own haecceity, which guarantees its uniqueness in every possible world, or to say that nothing in any possible world is identical with anything in any other possible world. The latter alternative is incompatible with the doctrine of "referential multiplicity," and the former goes considerably beyond it, entangling us not only in questions of metaphysics, but also in questions of epistemology : How is it possible for a to know that he knows the haecceity of De Gaulle or Coriscus ?[14].

5.6.9 Haecceitisme

La première des deux alternatives proposées consiste à postuler une haecceité ou propriété non-qualitative nécessaire et suffisante à l'objet pour être l'individu qu'il est. Mais comment peut-on attribuer à un objet un telle essence individuelle ? Pour Plantinga, l'haecceité se définit ainsi :

The idea is that among the properties of an object, there is the property of being that very object. (...) An haecceity is on kind of individual essence : a property that is essential to its owner, and essentially unique to its owner, in the sense that it is impossible that there be something else that has it.[74].

Les particuliers sont soutenus par des substances individuelles qui sont des porteurs nus de propriétés qui ne possèdent pas, par eux-mêmes, de propriétés qualitatives. On aura loisir de changer toutes les propriétés d'un individu, on ne modifiera cependant pas le porteur nu de ces propriétés.

Aussi, l'haecceitisme permet-il de bloquer le paradoxe. Cela conduit à affirmer que nous avons dès lors des individus qui sont indiscernables tout en étant différents. La mêmeté relève seulement du principe d'identité numérique, non des différences de qualités. Les choses ne diffèrent pas par leurs propriétés qualitatives, elles sont seulement dissemblables. Néanmoins, Frédéric Nef a critiqué cette idée :

Individuer les particuliers par des substrats particuliers dénués de propriétés et donc de structure est une tentative désespérée et vouée à l'échec. Tout ce que nous savons de l'individuation des contenus dans la science, la perception ou le langage va contre l'idée d'une individuation par un substrat nu. Cependant si nous admettons que les objets sont des réunions éphémères, contingentes et irrégulières de propriétés particulières existant indépendamment, nous nous exposons à une difficulté aussi insurmontable que la précédente. Le prix d'une telle doctrine est extraordinairement élevé. Comment distinguer les réunions consistantes des inconsistantes ? Les complètement impossibles des relativement impossibles[67] ?

5.6.10 Essentialisme des propriétés qualitatives

La deuxième alternative consiste à soutenir qu'un même individu ne peut être présent dans différents mondes à la fois. On sera éventuellement quitte de choisir, en remplacement d'une identité

transmondaine, les contreparties de la théorie de Lewis : les individus entre mondes sont similaires mais pas identiques, les individus sont ancrés dans leur monde (Worldbound). Il n'y a pas de recouvrement entre les différents mondes possibles. Un individu n'existe jamais que dans un seul monde. Une façon similaire de renoncer à l'identité transmondaine consiste à considérer que toutes les propriétés qualitatives d'un individu lui sont nécessaires. Modifier l'une de ses qualités implique inévitablement une rupture de son identité. Cette hypothèse conduit aussitôt à la radicalité de l'essentialisme tel qu'il est soutenu par exemple par Leibniz. Toutes les propriétés qualitatives d'un particulier lui sont nécessaires. Les êtres ne peuvent être autrement qu'ils ne sont. C'est ce que Leibniz appelle le meilleur des mondes possibles⁶.

6. On trouve différentes variantes plus ou moins argumentées de ce principe, par exemple dans la philosophie d'Ernst Mach (le monde n'admet pas de contrepartie en miroir) ou dans l'idiotie du Réel de Clément Rosset.

Troisième partie

**PARADOXES DE L'IDENTITÉ DES
OBJETS FICTIONNELS**

CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DE LA FICTION

Lui, ce n'était pas Raoul.
Elle, ce n'était pas Marguerite.

Alphonse Allais, *Un drame bien parisien*[2].

L'objectif de cette troisième partie est d'analyser la manière dont l'identité réagit en milieu fictionnel. Il s'agira de déterminer si les paradoxes de l'identité exposés dans la partie précédente sont également présents dans le contexte de la fiction. Le cas échéant, il s'agira aussi de déterminer si les solutions proposées demeurent applicables. Car il est possible que le cadre de la fiction complique la résolution des paradoxes de l'identité. Enfin, on cherchera à savoir si certains paradoxes émergent en fiction sans avoir de contrepartie factuelle. Évidemment, les difficultés qui surgiront seront également tributaires des partis-pris. On veillera donc à bien différencier la nature des problèmes posés en fonction de la stratégie suivie, réaliste ou anti-réaliste.

Ce chapitre s'organise autour de trois questions. La première demande ce que seraient des objets fictionnels si de tels objets existaient. La deuxième concerne la continuité spatio-temporelle des personnages en tant que contenus ou objets de pensée. La troisième section analyse la modalité quand elle est appliquée aux fictions.

6.1 Personnages comme objets abstraits

Nous avons vu que l'identité temporelle butait contre le fait que les choses sont à la fois des continnants et à la fois des devenants. Nous avons dits les paradoxes qui naissent de cette confrontation et comment nous pouvions accommoder nos principes d'identité et d'indiscernabilité pour en sortir. Dans le cas de contenus fictionnels de pensée, on peut se poser la question de savoir s'il y a quelque chose qui demeure, qui persiste dans le temps, dans l'espace, voire ailleurs. L'anti-réaliste répond qu'il y a des contenus de pensée sans objet. Le réaliste affirme au contraire que les contenus fictionnels sont supportés par des objets de pensée. Ce qui complique évidemment les choses ici, c'est l'absence d'un support matériel apte à signaler une présence et à s'adapter aux affections. S'il y a quelque chose, quelque entité qui persiste, de quoi s'agit-il ? Et où la trouver ? Dans un arrière-monde platonicien ? Dans ce qui suit, nous allons tenter de déterminer ce que seraient des entités fictionnelles s'il y en avait.

Pour cela, il devient nécessaire de clarifier la notion d'objet abstrait. Le fil de notre analyse utilisera en guise d'exemple la définition fournie par l'article « Sherlock Holmes » de l'encyclopédie Wikipedia :

Sherlock Holmes est un personnage de fiction créé par Sir Arthur Conan Doyle dans le roman policier *Une étude en rouge* en 1887. Détective privé et consultant doté d'une mémoire remarquable pour tout ce qui peut l'aider à résoudre des crimes en général, il y a très peu de savoirs dans les domaines de la connaissance qu'il estime inutiles à son travail. Lors de ses enquêtes, relatées dans les 4 romans et les 56 nouvelles qui forment ce qu'on appelle le canon, il est fréquemment accompagné du docteur Watson[18].

L'intérêt de cette définition réside en ce qu'elle est le fruit d'une élaboration collective. Elle résulte d'un accommodement de choix parfois contradictoires et d'amendements successifs provenant de multiples personnes. Autrement dit, elle indique de manière consensuelle des indices permettant l'identification de Sherlock Holmes.

6.1.1 Les personnages sont des objets

Les théories de l'intentionnalité issues de Brentano et Husserl, développées par Meinong et Mally présupposent qu'une intention est toujours intention au sujet d'un objet, quitte à ce que cet objet soit inexistant. Quand je pense que Holmes est perspicace, je vise un certain objet. Les réalistes affirment que quand nous exprimons une telle attitude propositionnelle, nous procédons par visée intentionnelle focalisant sur un objet.

Un objet peut être défini de deux manières différentes. La première, sémantique, consiste à le caractériser comme référence possible d'un terme linguistique singulier (Frege) ou comme valeur possible d'une variable quantifiée (Quine). Dans le premier cas, il s'agit d'identifier Sherlock Holmes par l'objet singulier qui est la dénotation du nom « Sherlock Holmes ». Dans le deuxième cas, il s'agit d'une approche quantificationnelle considérant que Sherlock Holmes est l'unique objet qui Sherlock-Holmises. La deuxième définition est métaphysique. Elle affirme qu'être un objet, c'est posséder des conditions déterminables d'identité. Il se peut alors que le domaine des objets ne recouvre pas complètement le domaine de ce qu'il y a. Car certaines entités, comme les vagues, ne semblent pas posséder de conditions d'identité, ce qui est une réfutation du fameux slogan de Quine « no entity without identity »[83]. En tout cas, si on accepte à la façon réaliste que les contenus fictionnels de pensées visent des objets, il reste à savoir quelles sont les caractéristiques de ces objets.

6.1.2 Les personnages sont des objets abstraits

Si on suppose que les personnages sont des objets, de quel type d'objets s'agit-il ? Il est généralement prétendu qu'il s'agit d'objets abstraits. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce qu'un objet abstrait ? Nous suivrons ici les trois distinctions établies par Lowe[58] et montrerons que ces sens déparent les différentes versions du réalisme fictionnel. Au premier sens, abstrait signifie ne pas avoir d'existence spatio-temporelle. C'est le sens qui est retenu par la théorie de l'objet. L'existence est utilisée par Meinong comme une prédication. Puisque Sherlock Holmes n'existe ni de façon spatiale ni de façon temporelle, certains objets possèdent la propriété de ne pas exister. Meinong en déduit qu'il y a des choses qui n'existent pas, autrement dit, que le domaine de ce qu'il y a est plus grand que le domaine de ce qui existe. Cela constitue évidemment une contradiction de principe avec l'axiome

de Parménide. Néanmoins, les meinongiens affirment que les personnages fictionnels sont des objets abstraits, fondés sur des collections de propriétés sélectionnées par les auteurs dans des récits qui les mentionnent. Parsons donne les conditions d'identité suivantes : un personnage de fiction est l'ensemble de toutes les propriétés nucléaires qui lui sont attribuées dans les textes qui le mentionne et uniquement de ces propriétés là. Si deux personnages x et y possèdent exactement les mêmes propriétés nucléaires, alors $x = y$.

Cependant, cette discrimination entre être et exister paraît trop fantaisiste pour convaincre l'intégralité des réalistes. En outre, les objets inexistantes peuvent néanmoins posséder des propriétés spatio-temporelles. Par exemple, on pourrait dire de Sherlock Holmes qu'il possède la propriété d'avoir été pensé par Conan Doyle à Londres en 1887. La distinction entre exemplification et existence des propriétés est utilisée par Zalta qui distingue entre propriétés exemplifiées (Sherlock Holmes n'existe pas) et propriétés encodées (Sherlock Holmes est un détective). Zalta donne la condition d'identité fictionnelle suivante : si deux personnages x et y encodent exactement les mêmes propriétés, alors $x = y$.

Le qualificatif d'« abstrait » a donc également être attribué aux objets dans un sens moins contraignant que le précédent. Au deuxième sens, un objet abstrait est un objet qui n'existe pas en dehors de ses exemplifications. C'est un objet ontologiquement dépendant d'une entité existante. Une intrigue de Conan Doyle n'existe que parce qu'elle est instanciée par un texte, par exemple l'un des exemplaires matériels de l'édition publiée. Selon Thomasson, un personnage de fiction a le même type d'existence qu'un contrat de mariage. Il dépend ontologiquement d'éléments localisables dans l'espace et le temps.

En résumé, nous avons différentes versions du réalisme selon qu'on considère que les objets abstraits fictionnels sont des objets inexistantes ou selon qu'on considère les objets abstraits comme des objets qui n'existent pas en dehors de leur exemplification par des objets existants.

6.1.3 Les personnages sont-ils des objets abstraits particuliers ou universaux ?

Il reste à savoir si les personnages fictionnels sont des objets abstraits particuliers ou universaux. Nos pensées intentionnelles à leur sujet semblent opter pour la première de ces caractérisations : quand nous pensons que Sherlock Holmes est perspicace, nos pensées visent un objet bien particulier. Il appert que nous avons ici une pensée singulière, car lorsque nous pensons à Sherlock Holmes, nous ne pensons ni à Sancho Penza ni à Pécuchet. Mais est-il raisonnable d'affirmer qu'un objet abstrait puisse être le sujet d'une pensée singulière ? Est-il possible qu'un objet abstrait soit un particulier ? Les particuliers et les universaux peuvent-ils être des objets ? Comme l'écrit Frédéric Nef :

En un premier sens on peut se demander si les objets abstraits (s'ils existent, et il semble que oui) peuvent être considérés comme des collections de particuliers abstraits. En un second sens on peut se demander (et cette interrogation est plus riche de conséquence que la précédente) si les particuliers abstraits eux-mêmes peuvent être considérés comme des objets (des objets abstraits, donc), ce qui pose le problème de la quantification sur les propriétés abstraites[68].

Commençons par définir nos termes en suivant, à nouveau, les distinctions établies par Lowe. Celui-ci distingue les objets particuliers par l'instanciation : un particulier est quelque chose qui instancie mais qui n'est pas lui-même instancié par autre chose. À l'inverse, les universaux sont instanciés, sinon actuellement, du moins possiblement. Or un réaliste pourrait dire de Sherlock Holmes qu'il instancie la perspicacité. Il semble donc que les objets fictionnels puissent être des particuliers au sens de Lowe.

6.1.4 Comment les propriétés sont-elles attribuées aux objets abstraits ?

Revenons à la définition de Wikipedia présentée plus haut. On remarque d'emblée qu'elle fait reposer l'identification sur des ressources différentes. La première étant évidemment le nom du personnage. Le nom propre « Sherlock Holmes » incite à penser qu'il y a quelque chose qui le porte. Et comme nous l'avons vu, cela donne des raisons au réaliste de croire qu'il y a des objets inexistantes ou abstraits. La deuxième ressource la définition de Wikipedia est d'établir un relevé d'identité du personnage. Autrement dit, de lister certaines des propriétés qui lui sont attribuées et qui sont déterminantes pour le reconnaître. Or il y a deux catégories de propriétés. La première catégorie concerne celles qui sont internes, autrement dit les qualités qui sont attribuées au personnage à l'intérieur des fictions, comme par exemple être un détective, avoir une mémoire remarquable, etc. Parmi ces propriétés, les unes sont indépendantes des autres objets fictionnels, elles sont alors dites intrinsèques ou inhérentes. Par exemple, nous savons d'Holmes qu'il est « détective privé » et « consultant doté d'une mémoire remarquable pour tout ce qui peut l'aider à résoudre des crimes en général ». D'autres propriétés dépendent de l'environnement fictionnel du personnage, elles sont dites extrinsèques. Par exemple, la définition de Wikipedia stipule qu'Holmes est « fréquemment accompagné du docteur Watson ». La deuxième catégorie de propriétés concerne celles qui sont « externes ». Ce sont les propriétés qui sont attribuées au personnage extérieurement aux fictions, comme par exemple la propriété d'être un personnage de fiction, d'avoir été créé par Doyle, d'apparaître pour la première fois dans *Une étude en rouge*, etc.

En raison de ces deux catégories, les réalistes usent de stratégies différentes afin d'individuer les objets fictionnels¹. Pour Meinong, nous avons vu que les propriétés étaient prédiquées à l'objet. En un sens, l'objet meinongien transcende la liste complète de ses propriétés. En tant que so-sein, il est substance qui porte ses propriétés, et qui ne s'y réduit pas. Les néo-meinongiens semblent par contre préférer réduire l'objet fictionnel à la liste de ses propriétés. L'objet fictionnel prend alors la forme d'un faisceau de propriété, il est entièrement individué par la liste complète des propriétés qui lui sont attribuées. Or, comme nous venons de le voir, les propriétés attribuées peuvent être prédiquées de manière interne. Le faisceau est alors constitué par l'ensemble total des propriétés attribuées au personnage par l'auteur à l'intérieur de son récit. Ces propriétés sont conséquemment universelles et éternelles, puisqu'elles préexistent à leur exemplification dans le faisceau. Par exemple, Holmes est individué par l'ensemble des propriétés que lui attribue Doyle dans ses récits. Les propriétés abstraites qui sont retenues par un auteur peuvent être des qualités mais aussi des stéréotypes de personnalités (Wolterstorff), de rôles (Currie) ou de caractères (Lamarque - Zalta). D'après le principe de compréhension, si chaque personnage correspond à un ensemble de propriétés, réciproquement à chaque ensemble de propriétés correspond un unique objet fictionnel. Autrement dit, l'auteur agit par un acte de sélection et non par un acte de création.

La deuxième stratégie, celle du réalisme externe, définit les objets abstraits par des propriétés extérieures à la fiction, des déterminations historiques comme par exemple les actes de création, le fait d'apparaître pour la première fois dans tel texte à telle page, etc. Par exemple, Sherlock Holmes est défini par le fait d'être le personnage de fiction qui apparaît pour la première fois dans le roman *Une étude en rouge* dont la première édition fut publiée en 1887, etc. Ce réalisme semble bien moins couteux car il n'impose pas le foisonnement ontologique du précédent. En outre, il a l'avantage de rendre compte de ce que les personnages de fiction naissent d'actes créatifs. Comme le constate Stacie Friend[30, pp. 147-149.], ces deux avantages sont les principales raisons de l'estime dont bénéficie actuellement le réalisme externe.

6.1.5 Les personnages comme objets abstraits contradictoires

Si on définit, à la manière interne, les objets fictionnels par la liste des propriétés qui sont attribuées aux personnages dans les textes, il peut alors arriver qu'un personnage soit à la fois humain et insecte. Cela devient problématique en ce sens que, puisque le personnage possède des propriétés contradictoires, l'objet fictionnel devient lui-même un objet contradictoire. Par contre, le réalisme externe échappe au problème. Qu'il soit attribué à Grégoire Samsa des propriétés contradictoires n'occasionne pas pour autant qu'il soit un objet contradictoire.

1. Voir [30]

Je peux écrire P et $\neg P$ sur cette feuille de papier, cela ne fera pas d'elle un objet contradictoire. De fait, Samsa encode les propriétés d'être humain et d'être insecte, mais par contre, il ne les exemplifie pas.

6.1.6 Les personnages comme objets abstraits incomplets

Une autre caractéristique importante des personnages de fiction est qu'ils sont incomplets. Dans le cadre de la sémantique des fictions de Lewis, on a vu précédemment qu'à une unique fiction correspondait une infinité de mondes possibles. Nous nous étions interrogés pour savoir comment procéder afin d'identifier un individu parmi ces multiplicités. Il y a-t-il une pluralité de Sherlock Holmes dispersés dans des mondes différents ? Lequel des innombrables individus est celui que nous identifions quand nous parlons de Sherlock Holmes ? Il apparaissait que la question du choix parmi les personnages qui feraient l'affaire nous embarrassait. À moins de se prononcer en faveur de la théorie des contreparties. De même, dans le cadre des personnages vus comme objets fictionnels constitués de faisceaux de propriétés internes, certaines propriétés P attribuées aux personnages de fiction sont telles que ce n'est pas le cas que $((P \vee \neg P) \wedge \neg(P \wedge \neg P))$, autrement dit, les faisceaux ne respectent pas le principe du tiers exclu. Pourtant, si nous ne voulons pas exposer nos raisonnements à la menace d'une contradiction explosive, il nous faut postuler qu'il est vrai de Holmes que son groupe sanguin est A ou que son groupe sanguin n'est pas A . Cependant, Doyle ne précise nulle part le groupe sanguin de son personnage. Ainsi, il n'est pas vrai de Holmes que son groupe sanguin est A et il n'est pas vrai non plus que son groupe sanguin n'est pas A . Nous voyons que l'incomplétude n'est pas un problème de clôture logique, car pour toute propriété P attribuée à un personnage, propriété qui n'est ni mentionnée ni dérivable des propositions exprimées dans le texte, il peut être prédiqué à ce personnage que $(\neg P \vee P)$ mais ni que P ni que \neg .

On peut se demander si ce problème n'est pas finalement purement artificiel. Une telle préoccupation ne relève-t-elle pas au mieux de problématiques philosophiques détachées de nos pratiques usuelles de lecture ? De fait, nous nous fichons complètement de connaître le groupe sanguin d'Holmes et, lisant *Une étude en rouge*, la question ne nous vient pas à l'esprit ou si c'est la cas, elle n'a néanmoins ni de répercussion sur notre compréhension ni de répercussion sur notre appréciation de l'oeuvre. Cependant, il y a des cas plus significatifs pour lesquels la part d'incomplétude de l'oeuvre fait partie intégrante de sa richesse, autorisant des interprétations différentes. Le lecteur remplit les « trous » de l'oeuvre en formulant pour lui-même des hypothèses y suppléant. C'est ce qui explique que nous puissions relire une fiction en l'interprétant différemment. Selon l'âge du lecteur, *La ferme des animaux* pourrait être lue comme un conte pour enfant ou comme une satire politique. Mais de fait, elle est les deux à la fois, sans être ni l'une ni l'autre en particulier.

Ainsi, nous n'avons que des représentations fragmentaires des personnages. Les raisons à ce phénomène peuvent être multiples. Il ressort que la plus évidente provient de ce que l'auteur d'un texte ne peut pas tout dire de son personnage. L'étendue limitée du texte et du temps pour l'écrire imposent inévitablement des non-dits. Une autre raison de l'incomplétude est que les textes nous parviennent parfois endommagés, comme par exemple celui du Docteur Faustus de Marlowe. Mais l'incomplétude d'un personnage peut aussi être la conséquence de l'intention ou du caprice de son auteur.

Les marges de l'incomplétude peuvent être plus ou moins grandes. Allant de celle de l'« homme au coin de la rue » qui apparaît dans certains textes, personnage anonyme dépourvu de toute autre propriété, jusqu'au personnage extrêmement typé d'Emma Bovary.

Si donc Holmes est quelque chose comme un objet auquel sont attribuées des propriétés internes, il s'en suit que cet objet est incomplet. Il faut noter ici la différence avec la sémantique de la fiction de Lewis pour qui, rappelons-le, les habitants d'un des mondes possibles et ces mêmes mondes sont des objets complets. En concevant le monde fictionnel comme l'ensemble des mondes possibles (donc complets) qui interprètent adéquatement la fiction donnée, il vient alors qu'il est lui aussi complet. Pour Lewis, puisque les histoires de Doyle ne précisent pas le groupe sanguin d'Holmes, la proposition exprimée par la phrase « Holmes est du groupe A » est possiblement vraie et possiblement fausse.

Le problème des objets incomplets ne se présente pas dans le cas du réalisme externe. Pour s'en convaincre, il suffit de mobiliser des arguments similaires à ceux qui viennent d'être explicités dans la section précédente

concernant les objets contradictoires. L'incomplétude des personnages de fiction est donc propre à la thèse du réalisme interne.

6.2 Persistance et continuité des personnages dans le temps et l'espace

Il est coutume de dire que le réaliste aura plus de facilités pour répondre à la question de l'identification étant donné qu'il affirme qu'il y a quelque chose, un objet, qui subsiste. L'Odysseus d'Homère est le même personnage que l'Ulysse de Virgile car la carrière de l'objet fictionnel référé par ces noms persiste entre les différentes fictions où il apparaît, en dépit du fait que de telles fictions sont rédigées et lues à des moments séparés. Le réaliste pourra penser que les objets fictionnels mènent ainsi une carrière continue. S'ils n'ont pas de localisation spatio-temporelle, les objets fictionnels subsistent néanmoins continûment en tant qu'objets abstraits. Pour le réaliste affirmant l'existence d'objets abstraits, cette continuité est conditionnée par la continuité de l'objet matériel, de l'artefact, en l'occurrence les textes, dont dépendent ontologiquement les personnages de fiction.

Par contre, dans le cas anti-réaliste, il s'agit de rejeter toute forme de subsistance, donc de continuité temporelle, et d'existence d'objets abstraits. Les personnages de fiction ne sont que des contenus d'attitudes mentales. Proche de cette idée, la théorie sartrienne soutient que les objets d'imagination sont créés intentionnellement. Ils apparaissent à la conscience, puis se néantisent. Leur existence mène conséquemment une carrière discontinue. En outre, cette persistance ne suit pas plus une continuité spatiale que temporelle puisque de tels objets peuvent être localisés dans différentes consciences à différents moments, voire même de manière synchronique. Sartre écrit à propos des personnages de fiction que :

La faible vie que nous leur insufflons vient de nous, de notre spontanéité. Si nous nous détournons d'eux, ils s'anéantissent[101].

Est-ce ici une difficulté particulière à laquelle l'anti-réaliste devrait répondre ? Mais au fond, cette existence discontinue est-elle propre à la fiction ? Il est vrai que chaque entité physique semble à première approximation répondre d'une trace, d'une empreinte s'étendant continûment dans l'espace et dans le temps. Cela nous incite à conclure, peut être trop rapidement, que l'existence requiert la continuité spatio-temporelle, au moins à l'échelle des perceptions humaines. Néanmoins, il est par exemple possible de démonter puis de remonter une clarinette ou un vélo. Leur existence peut donc également s'avérer spatio-temporellement discontinue. Aussi, les objets matériels, en particulier les artefacts, ne sont pas nécessairement soumis à la continuité spatio-temporelle. La continuité d'existence n'est donc pas un critère d'identité ni même un symptôme fiable.

6.3 Raisonnements contrefactuels et contrefictionnels

Nos raisonnements contrefactuels réarrangent par esprit les faits dont l'ensemble total est nommé « Monde ». Par exemple lorsque nous pensons : « si je n'avais pas raté mon train, je serais arrivé à l'heure au rendez-vous » ou bien lorsque nous jugeons que « ce refrain aurait pu être mieux enregistré ». Ce mode de raisonnement attribue une forme de plasticité au monde en affirmant qu'il aurait pu être autre qu'il n'est actuellement. De tels réflexions peuvent même parfois prendre une tournure heurtant nos connaissances : « les tigres auraient pu être amphibiens » et « les poules avoir des dents ». Néanmoins nous entendons par là qu'il n'y aurait pas d'incohérence logique à ce que le monde eut été différent. Or il s'avère que nous pouvons également appliquer ce type de pensées hypothétiques à des

situations fictionnelles, comme par exemple en demandant : « Et si Emma n'avait pas épousé Charles Bovary ? » ou encore en imaginant que « Sherlock Holmes aurait pu être un inspecteur afro-américain enquêtant à Chicago ». Nous pourrions émettre différentes hypothèses au sujet de ces personnages d'une façon analogue à nos manières de fantasmer des contrefaits.

On peut alors se demander si le contexte fictionnel introduit ou non une différence dans nos conceptions modales. Dire au sujet de fictions que les choses auraient pu être autres, qu'est ce que cela signifie ? Considérons les exemples suivants :

(1) Ralph suppose à propos de Sherlock Holmes qu'il aurait pu être belge.

autrement dit :

$\exists x$ Ralph suppose (x est Sherlock Holmes \wedge x aurait pu être belge)

Cette première forme présuppose qu'il y a quelque chose comme Sherlock Holmes. On est donc dans un contexte réaliste. Elle désigne une modalité *de re*. Elle exprime l'idée qu'il est possible d'attribuer au personnage de Sherlock Holmes des propriétés différentes voire contradictoires. C'est-à-dire qu'on focalise sur un inexistant et on en modifie les attributions par la pensée.

Il nous faut nous demander si doter les personnages d'une telle plasticité répondant aux raisonnements contrefactuels ne consiste pas à souscrire systématiquement à une forme ou à une autre de réalisme. Comme l'écrit Richard Saint-Gelais, le risque étant que :

Ce qui nous ramène au paradoxe fondateur de la transfictionnalité qui, sage ou turbulente, sérieuse ou ludique, provoque à la fois une hypostase et une crise du personnage. Une hypostase, en ce que le personnage transfictionnel semble s'émanciper des frontières du texte qui l'a vu « naître » et où, jusque là, il était confiné : comme vous et moi, Berthe, Charles, Mme Homais, pouvant désormais faire l'objet de plusieurs écrits, paraissent ne devoir leur existence à aucun. Mais une crise, aussi, en ce que cette autonomie brutalement conférée aux personnages transfictionnels peut difficilement manquer d'apparaître comme excessive. Vous et moi pouvons être mentionnés dans différents documents parce que nous existons indépendamment d'eux ; la transfictionnalité consiste à feindre qu'il en va de même pour les personnages, tout en ne dissimulant guère, la fiction exorbitante que cela implique[100].

Toutefois, nous pensons qu'il est possible de parler d'identification modale sans adhérer nécessairement au réalisme. Affirmer que tout raisonnement modal concernant les personnages de fiction est nécessairement d'obédience réaliste, cela nous paraît trop dire, et conduit même à des paradoxes que nous aurons l'occasion de mentionner plus loin.

Les raisonnements contrefictionnels peuvent être l'occasion de simples réflexions sans conséquence. Mais parfois, il appert que la modalité fait partie intégrante de la constitution de l'oeuvre et de sa compréhension, comme lorsqu'on affirme par exemple de Meursault qu'il aurait pu ne pas tuer l'arabe. En effet, le récit de Camus prend son assise autour de l'idée que Meursault aurait pu ne pas commettre ce crime, que rien ne l'y poussait réellement, qu'il est un acte purement gratuit, purement contingent et absurde. Et puis, Ralph pourrait aussi se découvrir une carrière d'écrivain. Son hypothèse pourrait alors donner naissance à un nouvel acte de création littéraire dont l'oeuvre résultante tisserait alors des liens transfictionnels avec la fiction de Doyle. Dans ce cas, on aurait alors un personnage récurrent apparaissant dans des oeuvres différentes et on parlerait alors d'identité transfictionnelle. Re-

venons sur la phrase (1), nous aurions pu aussi la formuler ainsi :

(2) Ralph suppose que Sherlock Holmes aurait pu être belge.

Cette deuxième forme est plus ambiguë, elle pourrait être interprétée selon la circonlocution suivante :

(3) Ralph suppose que Doyle aurait pu écrire une autre histoire où Sherlock Holmes aurait été belge.

Ici, l'attitude de Ralph ne vise pas l'inexistant Sherlock Holmes, mais la fiction bien existante écrite par Doyle. Il s'agit là d'une interprétation de re portant sur l'oeuvre et non sur le personnage. Elle consiste à considérer que le monde actuel aurait pu être autre et que Doyle aurait pu écrire une toute autre histoire dans laquelle Sherlock Holmes aurait été belge. Nous pourrions dire par exemple que le monde actuel aurait pu contenir un manuscrit, un tapuscrit, etc. dont la suite ordonnée de symboles aurait pu être autre. Dans ce cas, on raisonne de façon contrefactuelle sur les productions littéraires du monde actuel, et non de façon contrefictionnelle à propos de personnages actuels qui seraient l'objet de nos visées intentionnelles. Ce genre de modalité pourra donc se ramener à la forme contrefactuelle déjà analysée dans la partie précédente.

Nous voyons les différences entre ces types d'attitudes modales. Dans un cas, nous focalisons sur un personnage supportant des qualités attribuées par un auteur et il s'agit ensuite de faire varier ces propriétés. La question de la persistance de son identité est alors corrélée avec la compatibilité du personnage avec ces altérations. Cela arrive notamment quand un auteur, donnant suite à une série, modifie considérablement les caractéristiques attribuées au personnage original. C'est là qu'apparaît une différence majeure avec la contrefactualité. Dans le monde actuel, nous pouvons toujours nous entêter à croire que les choses auraient pu être autres. En butte aux événements défavorables à sa fortune, Géronte psalmodie incessamment « Mais que diable allait-il faire à cette galère ? ». Mais comme le lui rappelle la demande pressante de Scapin, rabâcher cette antienne ne contrevient toutefois pas aux faits produits[65]. Au contraire, il est bien évident que les personnages de fiction échappent à certaines contraintes spatio-temporelles. Il demeure toujours loisible de modifier la description du destin d'un personnage de fiction à l'intérieur même du monde actuel, sans devoir s'exiler dans un autre monde possible. Autrement dit, *la fiction permet de réaliser des possibles dans son propre domaine d'actualité*². Aussi, supposer comme le réaliste que les personnages de fiction sont des objets inexistantes ou des objets abstraits contraint à faire tenir leurs différents avatars dans un unique et même monde, puisque les personnages obtenus par hypothèses contrefictionnelles cohabitent avec les personnages originaux dont ils s'inspirent. Le Sherlock Holmes de Conan Doyle cohabite avec l'Herlock Sholmès de Leblanc. Et cela ne va pas sans difficultés. C'est là d'ailleurs tout le problème de la transfictionnalité que nous aborderons dans le chapitre suivant.

Terminons en récapitulant les différents types impliqués par nos raisonnements modaux en fiction. De fait, en introduisant l'opérateur de fictionnalité de Lewis, nous pouvons quantifier de différentes manières

2. Par exemple, dans le roman *Contre-enquête sur la mort d'Emma Bovary*, P. Doumec fait l'hypothèse que Flaubert a menti au sujet de la mort d'Emma qui ne s'est pas suicidée mais a été assassinée. Philippe Doumenc, *Contre-enquête sur la mort d'Emma Bovary*, Actes Sud, Paris, 2007.[21]

(4) Il y a une oeuvre dans laquelle un personnage du nom de Samsa pourrait avoir été transformé en théière.

(4') Il y a une oeuvre dans laquelle un personnage du nom de Samsa pourrait avoir été transformé en scarabée.

(4'') Il y a une oeuvre dans laquelle un personnage du nom de Samsa pourrait être du groupe sanguin A.

Passons en revue ces énoncés : la proposition exprimée par la phrase (4) nous paraît fautive, car nous ne connaissons pas une telle histoire. (4') apparaît vraie car c'est bien ce que Nabokov prétend au sujet du récit de Kafka. (4'') est vraie car il y a une interprétation qui considère que Samsa est resté humain et que sa transformation n'est que métaphorique. Il apparaît donc que ces modalités semblent capter les interprétations possibles de l'oeuvre, interprétations régulées par ce qui est dit dans les textes. Il s'agit de stipuler qu'existe une certaine fiction, et que depuis cette fiction, on peut accéder ou non à différentes interprétations possibles en faisant varier hypothétiquement les attributions du personnage. Si cette variation touche des éléments déterminés par le texte, cela change alors inévitablement l'histoire et contredit alors notre principe de départ. Aussi, il s'agit ici d'une forme reposant sur l'accessibilité à différents mondes possibles à partir des interprétations autorisées par le texte, autrement dit par son incomplétude.

Cela dit, dans chacun de ces trois énoncés, on aurait également pu placer l'opérateur de modalité un cran plus haut :

(5) Il y a une oeuvre telle qu'il est possible que dans celle-ci, un personnage du nom de Samsa soit transformé en théière.

(5') Il y a une oeuvre telle qu'il est possible que dans celle-ci, un personnage du nom de Samsa soit transformé en scarabée.

(5'') Il y a une oeuvre telle qu'il est possible que dans celle-ci, un personnage du nom de Samsa soit du groupe sanguin A.

Ce groupe d'énoncés nécessite apparemment une analyse plus complexe. Les trois propositions exprimées ici semblent porter sur les conditions d'identité des fictions. (5') paraît vraie (exemplifiée par *La Métamorphose*), (5'') aussi, mais contrairement à (4) nous hésitons à affirmer la fausseté de (5). Il y a donc une différence qui ne porte pas sur l'interprétation, mais sur l'identification d'un ensemble de récits qui pourraient être rattachés ou non à une et même oeuvre existante. Car ici, on part d'une oeuvre, et on accède à différents mondes possibles dont l'accès se fait par modification des attributions du texte. Il reste à savoir si l'on parle alors encore de la même oeuvre, et on voit que la question devient celle de l'identité des oeuvres.

Enfin, on pourrait aussi situer l'opérateur modal en début de phrase :

(6) Il est possible qu'il y ait une oeuvre dans laquelle un personnage du nom de Samsa est transformé en théière.

(6') Il est possible qu'il y ait une oeuvre dans laquelle un personnage du nom de Samsa est transformé en scarabée.

(6'') Il est possible qu'il y ait une oeuvre dans laquelle un personnage du nom de Samsa est

du groupe sanguin A.

Ce groupe d'énoncés semble signifier que d'autres histoires auraient pu être écrites voire pourraient être écrites, en entretenant ou pas des liens de transfictionnalité. Kafka aurait pu écrire une toute autre histoire. Et quelqu'un pourrait écrire une suite ou une réquellle du texte de Kafka. Il s'agit donc soit de modalités contrefactuelles portant sur les actes créatifs des auteurs, soit de modalités contrefictionnelles impliquant des actes de créations de récits transfictionnels.

En résumé, nous avons distingué trois formes de modalités liées à la fiction :

1. une modalité tributaire de l'incomplétude des fictions qui autorise le lecteur à différentes interprétations non contradictoires avec les propriétés attribuées dans le texte.
2. une modalité contrefictionnelle, qui contredit ou non ce qui est dit dans la fiction et qui peut donner naissance à de nouvelles fictions.
3. une modalité contrefactuelle qui affirme qu'il aurait pu y avoir un monde différent dans lequel Doyle aurait écrit des choses différentes à propos de son personnage.

Le dernier type peut-être ravalé au contexte factuel, donc il n'interviendra pas dans la suite de notre recherche qui ne s'occupera que des deux premières catégories.

PARADOXES DE L'IDENTITÉ ET MODALITÉ

(...) il devient vite évident que la récurrence des personnages (ou plus généralement des mondes fictifs) peut amener des ambivalences, des paradoxes ou des fractures qui ne laissent pas indemne cette identité postulée au départ. L'identité est contaminée par une part d'altérité qui échappe jamais tout à fait au lecteur (...)

Richard Saint-Gelais, *Fiction transfuges*[99].

Nous avons précisé que nos intentions modales au sujet des personnages de fiction pouvaient prendre des formes différentes et nous avons particulièrement distingué la contrefictionnalité de la contrefactualité. Leur différence, comme nous l'avons vu, provient de ce que la contrefictionnalité réalise parfois ses hypothèses par des créations littéraires venant compléter le monde actuel de personnages concurrents qui doublent les personnages originaux.

Les deux derniers chapitres de ce travail sont consacrés aux paradoxes de l'identité en fiction. Il s'agit de reprendre la structure du cinquième chapitre, section par section. Ce chapitre s'occupe uniquement des problèmes de l'identité engendrés par les contextes modaux. Cela sera l'occasion de critiquer la position du réalisme interne des objets fictionnels. Pour cela, nous nous appuierons principalement sur l'ouvrage de Thomasson, *Fiction et Métaphysique*. L'analyse des autres paradoxes sera réservée au chapitre suivant.

7.1 Introduction au problème

Afin de prendre en considération la problématique de la transfictionnalité telle qu'elle se pose dans un contexte de critique littéraire, nous proposons de considérer ici l'exemple d'un article rédigé par le journaliste culturel Jérôme Dupuis. Celui-ci commente la parution de *Meurtres en majuscules*, un roman de Sophie Hannah narrant une nouvelle aventure d'Hercule Poirot :

Est-ce un vrai Hercule Poirot ? Oui, sans jamais verser dans le pastiche pour autant. Pas un poil de moustache ne manque au petit détective belge, serait-on même tenté de dire. On a droit aux célèbres

"petites cellules grises" dès la page 25, à la maniaquerie et à l'autosatisfaction légendaires de Poirot, à la longue scène finale avec tous les protagonistes réunis par le détective et son coup de théâtre habituel, sans oublier les non moins traditionnelles interjections du style : "Comme vous êtes perspicace, M.Poirot !" Ajoutons à cela les ingrédients qui font le sel de tout Agatha Christie : cyanure dans le thé, piliers de pub bavards, cimetières campagnards, pasteurs volages, alibis qui s'effondrent, sans oublier les éternelles variations très britanniques sur les masters and servants. Bref, le cahier des charges est fidèlement respecté, un peu à la manière dont les successeurs d'Edgar P. Jacobs ont su reprendre le trait, les codes et les attitudes si caractéristiques de Blake et Mortimer[23].

On voit que cette chronique soulève un certain nombre de problèmes. Premièrement, le journaliste pose la question de l'identification d'un personnage entre différentes fictions. Quels sont les critères permettant d'identifier le personnage de Sophie Hannah avec celui d'Agatha Christie ? S'agit-il du même Hercule Poirot ? Qu'est-ce que cela signifie alors, d'être « le même » quand aucune matérialité ne vient témoigner d'une présence persistant dans le temps et l'espace ?

Deuxièmement, cette chronique soulève également la question de la nature des propriétés qui sont attribuées aux personnages fictionnels. Car il semble que le nom d'« Hercule Poirot » n'identifie pas seulement un personnage aux propriétés qualitatives intrinsèques comme la maniaquerie et l'autosatisfaction. Ce nom évoque également tout un monde fictionnel auquel il est relié par un ensemble de propriétés relationnelles. Hercule Poirot est un personnage dont l'identification est tributaire de la cohabitation avec des personnages connexes tels ces « piliers de pub bavards » et ces « pasteurs volages ». En outre, cette identification dépend aussi de lieux récurrents, comme ces « cimetières campagnards » et d'événements comme le « cyanure dans le thé », les « alibis qui s'effondrent » et ces « éternelles variations très britanniques sur les masters and servants ». Peut-on isoler un personnage hors de son monde ? Son identité est-elle capable de résister à l'isolement ?

Enfin, troisièmement, il s'avère que faire précéder le nom propre « Hercule Poirot » par l'article indéfini « un » consiste à l'évoquer non pas comme une singularité mais plutôt comme une classe de particuliers à l'égal d'un concept. Il appert ici une ambiguïté entre le nom Sherlock Holmes en ce qu'il réfère à un personnage fictionnel et ce même nom en tant qu'il dénote une classe ouverte de personnages présentant des ressemblances, voire à une classe ouverte de fictions exemplifiant des similarités ou à une substance universelle (la poirotude d'Hercule) instanciée dans chacune des oeuvres qui l'incluent.

Cela montre que la recherche des critères d'identité des personnages fictionnels doit se faire sur deux niveaux. Nous nous inspirons en grande partie du travail élaboré par Thomasson dans le cinquième chapitre de Fiction et Métaphysique. Dans la première section de ce chapitre, nous fournissons des conditions d'identification d'un personnage à l'intérieur d'une oeuvre. Dans la deuxième section, nous considérons les conditions d'identité au niveau des oeuvres. Dans la troisième section, nous analysons les conditions d'identification transfictionnelle de personnages récurrents qui apparaissent dans des oeuvres différentes.

7.2 Identité intrafictionnelle des personnages

7.2.1 Identité par le nom

Comment pouvons-nous déterminer des critères permettant d'affirmer qu'à l'intérieur d'une fiction donnée un personnage a est le même qu'un personnage b ? Un premier critère consisterait à affirmer

que les différentes occurrences d'un personnage sont repérables parce qu'un nom propre leur est attribué et joue un rôle anaphorique. Cela expose un certain nombre de problèmes. Il appert par exemple que la gouvernante du Tour d'écrou, l'homme au coin de la rue ou les membres anonymes de la foule des passants sont des personnages qui ne possèdent tout simplement pas de nom propre. Inversement, il arrive qu'un nom apparaissant dans une oeuvre n'appartienne à aucun personnage. C'est par exemple le cas du nom « Vautrin » qui ne réfère pas véritablement à un personnage du Père Goriot. « Vautrin » est le pseudonyme camouflant la véritable identité du personnage nommé Collin. Le personnage de Vautrin est donc une fiction dans la fiction (on pourrait dire 2-fictionnel) puisqu'il désigne le nom d'un personnage inventé par un personnage.

Faut-il que des personnages différents aient nécessairement des dissemblances de noms comme Dupont et Dupond ? Néanmoins certaines fictions présentent des personnages différents dont les noms sont strictement semblables, comme dans William Wilson de Poe. Certes, dans le monde réel, l'homonymie est un phénomène qui n'a rien d'extraordinaire et encore moins de contradictoire, ce que rappelle d'ailleurs la locution populaire, « plus d'un âne s'appelle Martin ». La référence d'un nom propre étant attachée de manière baptistaire à un existant, différentes chaînes de communication peuvent être attribuées au même nom propre. La différence numérique de l'origine baptistaire assure la révélation des différences entre les individus qui réfèrent au même nom propre. Francis Bacon diffère de Francis Bacon parce qu'on peut remonter (au moins) deux chaînes de communication distinctes, l'une débouchera sur un philosophe du xvie siècle et l'autre sur un peintre du xxe siècle. Mais il est bien évident qu'en ce qui concerne le nom d'un personnage de fiction, nous n'aboutirons jamais à une situation d'accointance avec quelque chose qui serait sa référence.

Inversement, à l'intérieur d'une fiction, un même personnage peut avoir différents noms. Vincent Descombes rappelle d'ailleurs les embarras que posent l'édification du registre de personnages fictionnels. Ceux-ci peuvent être catalogués avec des indexes qui recensent l'apparition des occurrences du nom dans les textes. Mais ils peuvent également être recensés par des dictionnaires, autrement dit par des notices mentionnant les propriétés qualitatives et relationnelles qui leurs sont attribuées. Ces classifications sont perturbées par les cas de pseudonymes. Par exemple, un dictionnaire des personnages de Balzac doit faire figurer différentes entrées : « Collin » qui réfère à un personnage, « Trompe-la-mort » qui renvoie au personnage précédent, « Herrera » qui réfère un personnage différent de Collin. On constate la disparition de l'entrée « Vautrin » puisqu'il ne correspond à aucun personnage. Au contraire, dans un index, il y aurait bien une entrée « Vautrin » désignant le personnage de Collin.

7.2.2 Indiscernabilité des identiques

Si l'identification intrafictionnelle ne peut pas reposer complètement sur l'identité des noms, on peut alors tenter de la faire reposer sur l'ensemble des qualités attribuées au personnage par l'auteur du récit dans lequel il apparaît. Considérons ce qu'il découle alors des principes de Leibniz. L'indiscernabilité des identiques peut-elle s'appliquer aux personnages fictionnels ? On doit en tout cas se garder de retomber dans l'erreur déjà décrite dans le cas factuel, erreur qui consisterait à affirmer que le principe d'indiscernabilité devrait s'énoncer sous une forme comme :

(1) « Si un personnage x est identique à un personnage y alors toute propriété que x possède est aussi une propriété que possède y . »

Ce principe est immédiatement récusé par le fait qu'un personnage peut avoir des propriétés différentes, voire contradictoires, dans des fictions différentes. Même si nous ne voulons pas nous occuper pour l'instant de l'identité transfictionnelle, il faut pourtant veiller à ce que nos critères ne contredisent pas celle-ci. Pour éviter cet obstacle, nous pouvons relativiser intra-fictionnellement ce principe, à l'instar de ce que nous avons fait précédemment pour l'identité temporelle et pour l'identité transmondaine. Nous pourrions ainsi restreindre notre principe de départ selon l'amendement suivant :

(2) « Si, dans la fiction F , le personnage x est identique au personnage y , alors toute propriété que x possède dans F est aussi une propriété que y possède dans F . »

On pourrait objecter néanmoins qu'il arrive qu'un personnage ait des qualités différentes à l'intérieur d'une même fiction. Par exemple, les qualités attribuées à Mr Hyde semblent différentes des qualités attribuées au Dr Jeekyll. Cela pourrait être un argument pouvant servir à réfuter l'indiscernabilité des identiques. Cela n'est cependant pas le cas, car il faut se souvenir que l'identité exprimée par l'entremise des noms propres ne doit pas porter sur les propriétés attribuées aux personnages mais sur la référence commune désignée par leurs noms. On sortira donc de cette impasse en affirmant, conformément à la théorie de la référence directe de Kripke, que les qualités attribuées à Mr Hyde sont exactement les mêmes que celles attribuées au Dr Jeekyll car Hyde et Jeekyll sont des noms propres qui réfèrent à un personnage unique (Hyde-Jekyll) parfois désigné du nom de Hyde, parfois désigné du nom de Jeekyll. Autrement dit, Mr. Hyde et Dr. Jeekyll n'est qu'un seul et unique personnage auquel est attribué toutes les propriétés de Hyde et toutes les propriétés de Jeekyll. À la différence de Vautrin et de Collin, tout ce qui est dit de Hyde est également dit de Jeekyll. Le principe énoncé par (2) reste donc valable. Aussi, Thomasson propose la condition suivante [106, p. 91] :

Pour que deux personnages x et y soient identiques, il suffit de remplir les deux conditions suivantes :

- a) x et y apparaissent dans la même oeuvre littéraire ;
- b) dans l'oeuvre littéraire on attribue à x et y exactement les mêmes propriétés.

Mais il reste un autre problème, plus complexe. Nous avons prétendu restreindre l'identité aux fictions : dans ce cas, il faudrait savoir précisément ce que signifie apparaître dans une même oeuvre littéraire, autrement dit, nous devons avoir des critères d'identité ou d'identification des oeuvres. Qu'est-ce qui permet de démarquer les limites d'une fiction donnée ? S'agit-il de sa forme matérielle ? Mais il y a de nombreux contre-exemples, tels ces romans publiés en feuilletons. Par exemple, *Crime et Châtiment* a d'abord paru dans le mensuel *Le Messager russe* et sa structure littéraire est d'ailleurs conditionnée par cette forme d'édition. Il n'a été publié que postérieurement sous la forme d'un livre présentant l'intégralité des chapitres. En outre, il n'est pas logiquement impossible de découper une intrigue en paragraphes, voire en phrases. Inversement, il n'est pas impossible de considérer que la série totale des Sherlock Holmes relève d'une seule et unique fiction. Il faut donc déterminer des conditions d'identité des fictions afin de répondre aux conditions d'identité des personnages. Si nous voulons savoir, à la façon réaliste, où « habitent » les personnages, il faut d'abord délimiter la géographie des frontières fictionnelles. Cela implique que nous nous demandions ce que signifie « appartenir à une même fiction » afin de distinguer l'identité quand elle est dite au niveau des personnages (« Sherlock Holmes »)

ou au niveau des oeuvres dans lesquelles ils apparaissent (« un roman de Sherlock Holmes »). Il faut donc mettre de l'ordre dans nos concepts.

Si on veut donc établir les conditions d'identité des personnages, il faut d'abord reculer d'un cran et examiner les conditions d'identité des oeuvres littéraires[106].

7.3 Conditions d'identité des oeuvres de fiction

7.3.1 Typologie des termes utilisés

Qu'est-ce qui fait d'une fiction un vrai « Hercule Poirot » ? Nous voyons que l'une des raisons de notre embarras est que nous interrogeons l'identité sur deux niveaux différents. Nous devons distinguer l'identité au niveau des oeuvres, par exemple la série des romans Hercule Poirot de l'identité au niveau des personnages (Hercule Poirot). Aussi, il ressort ici que tenter de clarifier l'identité en fiction impose de considérer la question de l'identité des fictions. Or le terme de « fiction » est ambigu car il sert tout autant à désigner un texte, un récit, une composition, une oeuvre, ou l'ensemble des oeuvres d'une série. Pour remédier à ceci, nous suivons ici en grande partie les distinctions établies par Thomasson[106, p. 92]. Aussi, nous utiliserons le terme de « texte » pour désigner la suite ordonnée de symboles de la fiction (niveau syntaxique). Le terme d' « énoncé » sera réservé à l'ensemble des propositions exprimées par le texte, regroupant éventuellement des interprétations multiples (niveau sémantique). Nous utiliserons également le terme de « composition de la fiction » pour désigner les énoncés sous l'aspect de leur dépendance au contexte historique de leur création (niveau pragmatique). Nous utiliserons le terme « d'oeuvre fictionnelle » pour parler de l'objet esthétique médiatisé par une composition et se prêtant à une réception (niveau esthétique). Enfin, nous ajouterons le terme de « médium » pour désigner le support de la fiction (niveau médiatique) et le terme de série pour désigner la classe regroupant des fictions ayant une relation transfictionnelle forte (comme par exemple la série des Hercule Poirot). L'identité d'une fiction devrait alors être étudiée en fonction de ces niveaux d'analyse. Voyons si nous disposons de conditions d'identité de ces différentes instances.

7.3.2 Identité de l'oeuvre par identité des textes

Il paraît tentant de caractériser l'identité des fictions « par le bas », en affirmant que deux oeuvres sont identiques si et seulement si elles sont supportées par les mêmes textes. Mais cela implique d'abord de définir ce qu'on entend par la mêmeté au niveau des textes. Que signifie « identique » au niveau des textes ? Deux textes identiques sont-ils nécessairement indiscernables ? D'abord, des textes pourraient être dissemblables du fait de différences d'impression (défaut d'encre, incorrections typographiques, etc.) tout en exemplifiant cependant le même énoncé. Aussi, Thomasson propose, à un niveau infra-sémantique, de distinguer le texte littéraire sous la bivalence type/token où le texte-token est un exemplaire matérialisé exemplifiant le texte-type abstrait. Deux textes-token exemplifient le même texte-type si et seulement s'ils sont composés de la même suite ordonnées de symboles-type.

Revenons maintenant aux conditions d'identité des oeuvres. On voulait faire reposer l'identité des oeuvres sur l'identité des textes-types. Or on constate immédiatement qu'une telle condition n'est ni suffisante, ni même nécessaire. Premièrement, l'identité des textes n'est pas une condition suffisante à l'identité des compositions parce qu'un même texte-type peut produire des oeuvres différentes. Même

s'ils sont mot à mot identiques, le Don Quichotte de Cervantes et le Don Quichotte de Pierre Ménard imaginé par Borgès ne relèvent pas de la même oeuvre.

Différents sont les actes de raconter une histoire, différentes sont les fictions. Quand Pierre Ménard réécrit Don Quichotte, ce n'est pas la même fiction que le Quichotte de Cervantes ? même s'ils sont écrits dans la même langue et se correspondent mot à mot[54].

On peut aussi citer ici le cas de différentes mises en scène d'une même pièce de théâtre. Il pourrait se produire que tout en respectant scrupuleusement le texte et les didascalies, des mises en scène présentent les personnages de façons radicalement dissemblables, comme c'est par exemple la cas des Fourberies de Scapin selon qu'on compare la mise en scène de Pierre Fox à celle de la Comédie française.

Deuxièmement, ce critère n'est pas non plus une condition nécessaire, car deux textes différents peuvent néanmoins signifier le même énoncé, comme c'est le cas des oeuvres traduites¹. Si l'identité des textes implique l'identité des énoncés, la réciproque n'est pas vraie : l'identité des textes n'est pas une condition nécessaire à l'identité des énoncés, puisque des énoncés identiques peuvent être portés par des textes différents. Une même oeuvre peut être traduite dans des langues différentes².

En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en une ignoble vermine[46].

Als Gregor Samsa eines Morgens aus unruhigen Träumen erwachte, fand er sich in seinem Bett zu einem ungeheuren Ungeziefer verwandelt.[45].

Aussi, un même énoncé peut-il être représenté par différents textes-type. C'est d'ailleurs afin d'expliquer cette identité de sens que Stevenson ajoute aux types et tokens élaborés par Pierce la figure du mégatype qu'il définit ainsi :

To explain what I mean, let me supplement "token" and "type" by a further term, namely, « megatype ». Two tokens will belong to the same megatype if and only if they have approximately the same meaning ; so it is not necessary that the tokens belong to the same language or that they have that similarity in shape or sound that makes them belong to the same type. Thus any token of "table" and any token of "mensa," though not of the same type, will nevertheless be of the same megatype. [104].

On voit que pour Stevenson, la similarité des propriétés exprimées par des textes différents suffit à l'identité des énoncés.

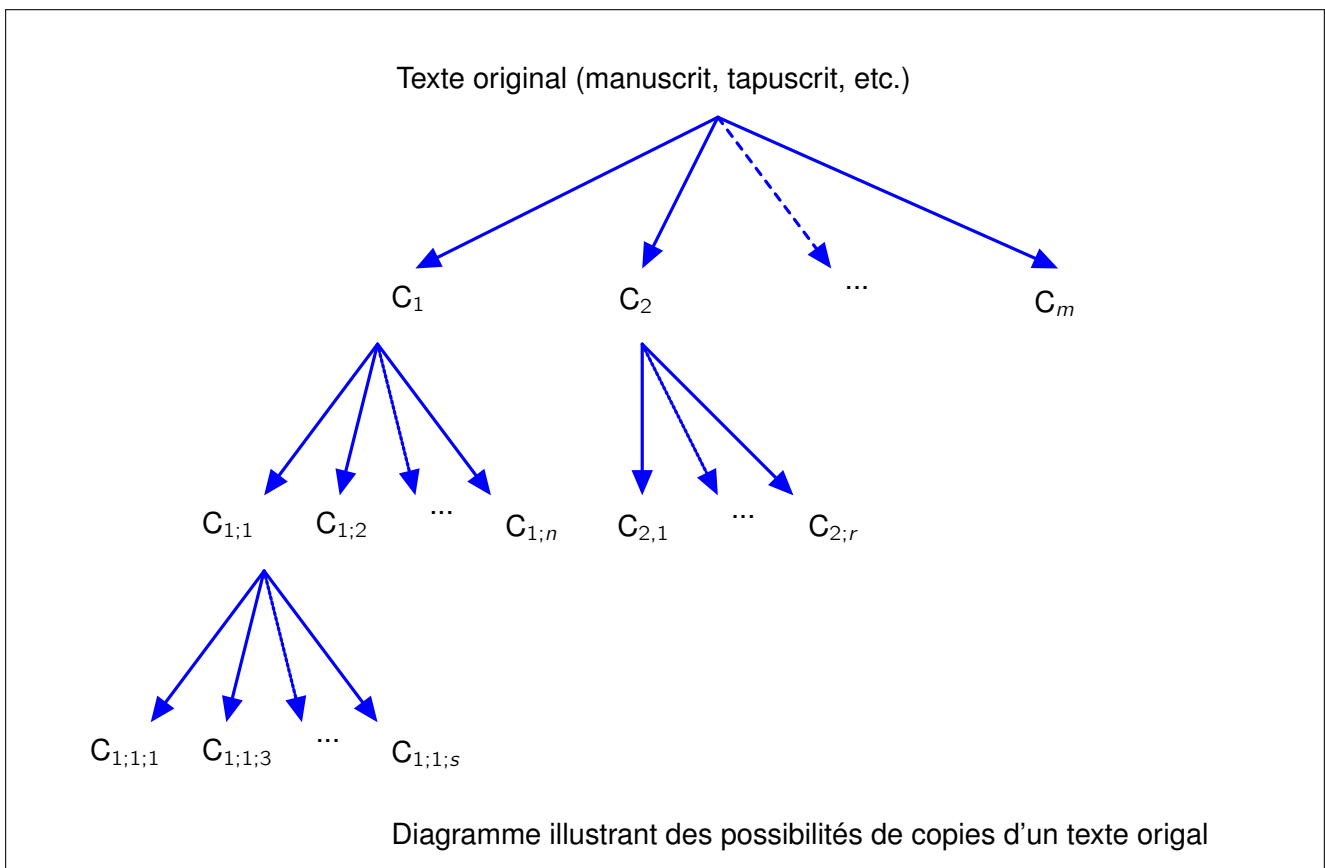
En résumé, il nous faut donc rejeter l'identification des oeuvres par l'identification des textes. La détermination de conditions suffisantes d'identité des oeuvres doit s'élaborer au moins au niveau de l'acte intentionnel de création provenant de l'auteur, autrement dit, au niveau de la composition.

1. A moins, bien sûr, de contester que les traductions d'une oeuvre puissent être identiques à leur modèle. Il arrive qu'une traduction diffère de son original, quitte à l'appauvrir ou au contraire à l'enrichir. On admettra qu'il existe des degrés de réussite d'une traduction. Il faudrait savoir évidemment ce qui fait d'une traduction une réussite, s'il est jamais possible de donner une forme sémantiquement équivalente entre des énoncés provenant de langues différentes. Quels sont les conditions d'identité entre une oeuvre et sa traduction ? Cependant nous éluderons ce problème qui nous entraînerait trop loin.

2. Ici afflue toute une série de questions complexes liées à la traduction. Néanmoins, nous ne rentrerons pas dans les détails de ces problèmes.

7.3.3 Conditions d'identité d'une composition

L'identité de composition nécessite que les textes-token soient des instances du même texte-type et que ces instancesinstancient le même texte original. En effet, si la composition est définie par la détermination historique d'un acte de création d'un auteur, il n'en demeure pas moins que la composition se diffuse à partir de textes-token. Puisque les instances d'une composition sont communiquées à travers les médiums des copies matérielles des textes, l'identité d'une composition dépend de sa dérivation depuis le texte original par le moyen de ces copies³. Il faut alors garantir une source commune par une chaîne de copies remontant au même texte-source. Autrement dit, il faut avoir des critères d'identité des textes-token obtenus par copies consécutives d'un même texte original. Bien sûr, la diffusion d'une oeuvre peut se produire non seulement à partir d'une première génération de copies du textes, mais également à partir de générations successives de copies de ces copies. Cela implique deux problèmes que nous avons illustrés par le diagramme ci-dessous. Le premier problème provient de ce qu'il faut veiller à ce que des copies identiques puissent provenir de générations différentes de copies. L'identification des textes par leurs copies doit conséquemment reposer sur un principe de récurrence, puisqu'on doit pouvoir, comme on le voit sur le diagramme proposé, identifier le texte-type de la copie $C_{1;1;1}$ au texte-type de la copie C_1 . Aussi, on a la condition suivante :



3. L'identification du texte original peut poser des problèmes complexes relevant de nos décisions. Dans les cas les plus simples, ce texte pourrait être désigné comme le manuscrit final destiné à la première publication de l'oeuvre. Mais il arrive que ce texte n'existe pas. Par exemple, *Le Roi Lear* a été publié en deux versions (1608 et 1623) qui sont des retranscriptions de la pièce jouée en 1806. Parfois, il arrive aussi que le texte publié ne corresponde pas au manuscrit original (censure, erreurs d'impressions, etc.). Notons que Thomasson passe sur cette difficulté. Le cas de la traduction n'intervient chez elle que pour montrer que l'identité de composition n'est pas suffisante à l'identité de l'oeuvre, comme nous le verrons plus loin.

(1) Un texte-token x est une copie d'un texte-token y si x est une copie directe de y ou s'il existe un texte-token z tel que x est une copie de z et z est une copie de y .

Le deuxième problème provient de ce que des copies identiques peuvent provenir de chaînes de copies différentes. Cependant le texte-type issu de la copie $C_{1;1}$ doit être identifié au texte-type provenant de la copie $C_{2;1}$ nonobstant que ces copies sont elles-mêmes issues de copies différentes (sur le diagramme, C_1 et C_2). Aussi, Thomasson [106, p. 92] propose finalement le critère suivant d'identité de composition (je reformule) :

(2) Deux textes-token x et y sont la même instance d'une composition si et seulement si x est y ou x est une copie de y ou y est une copie de x ou si étant donné un texte z , x est une copie de z et y est une copie de z .

Notons que cela n'explique pas comment procéder avec des traductions de textes qui viennent, comme on l'a déjà noté, perturber considérablement le critère d'identification lié aux copies.

7.3.4 Conditions d'identité d'une oeuvre

Avec la composition, nous arrivons au niveau de l'intention de l'auteur. Nous définirions alors l'identité des oeuvres par l'identité de composition, autrement dit, par les textes auxquels s'ajouterait l'acte de création historiquement déterminé de l'oeuvre. Il faut alors nous demander s'il y a quelque chose comme une réception objective de l'oeuvre, une identité de réception assurée par l'identité de composition, ou au contraire si une même composition peut impliquer des réceptions différentes. La réponse est immédiate, car l'oeuvre est bien évidemment tributaire d'une série infinie d'interprétations multiples et proliférantes qui dépendent en partie du lecteur. Certes nous pensons que si, effectivement, la réception de la fiction en tant qu'oeuvre est toujours « ouverte », pour reprendre le titre d'un livre d'Umberto Eco[25], il n'en demeure pas moins qu'une oeuvre ne doit pas être interprétée n'importe comment. La Métamorphose de Kafka ne saurait être interprétée comme une métaphore de la guerre civile espagnole. On constate qu'il est néanmoins possible qu'une composition ne soit pas reçue de la même manière selon le lecteur visé. Un grec antique n'aurait pas interprété le texte de l'Iliade de la même manière qu'un lecteur contemporain. Leurs conceptions pourraient même différer quant à la nature du texte : le grec antique pourrait éventuellement concevoir que des énoncés au sujet d'Athéna puissent être factuels, là où le lecteur contemporain ne saurait y voir qu'une fiction. Dans le même ordre d'idées, Thomasson imagine un texte composé de symboles identiques mais rédigé dans deux langues différentes, l'Anglais et le Twanglais. Là non plus, il n'y aurait pas identité sémantique. L'identité de composition n'est donc pas une condition suffisante à l'identité de l'oeuvre. Par contre, elle est une condition nécessaire : des oeuvres qui ne seraient pas les instances d'une même composition ne seraient pas identiques.

(3) Si x et y sont des instances de la même composition et exigent les mêmes connaissances d'arrière-fond ainsi que les même compétences linguistiques de la part des lecteurs, alors x et y sont des instances de la même oeuvre littéraire[106, p. 94].

7.3.5 Conditions d'identité d'une série

Les bornes matérielles d'une composition sont parfois clairement délimitées quand la composition est soutenue par un support prenant la forme d'un livre publié à une certaine date, dans une certaine langue, dans un certain état (nombre de pages, type de caractères, illustrations, etc.)⁴. Mais d'autres fois, il n'en est pas ainsi. La composition peut être éditée sous la forme de publications éparses comme des feuillets. Elle peut être l'objet d'une publication électronique contenant des hyperliens, etc. Il arrive aussi qu'elle ne puisse être circonscrite par des objets matériels parce qu'elle recouvre un ensemble de textes différents regroupés en série ouverte, comme par exemple la série « Hercule Poirot » à laquelle peut toujours être rajouté un élément supplémentaire. Mais qu'est-ce qui définit de telles séries ? Comment regrouper les fictions en différentes classes, comme par exemple la classe des Sherlock Holmes qui contiendrait au moins les 4 romans et 56 nouvelles écrites par Doyle ? Quelles sont les conditions d'identité qui nous permettent d'affirmer que des oeuvres appartiennent à la même classe ? Peut-on parler d'une classe qui serait la classe Bovary et dont l'extension au 30 avril 2015 est chronologiquement ordonnée dans la note de bas de page⁵ ? Selon Quine, il n'y a rien de plus évident que ce qui caractérise l'identité d'une classe : une classe A est la même qu'une classe B si et seulement si A et B contiennent exactement les mêmes éléments. Or de telles classes de fictions sont ouvertes : si S désigne la série des textes d'Agatha Christie actuellement publiés et si S' désigne la série des textes d'Agatha Christie contenant tous les éléments de S sauf le dernier opus publié, alors il vient que S' n'est pas identique à S puisque les deux séries n'ont pas la même extension. Il faut donc relativiser temporellement cette caractérisation. Aussi, on dira que S et S' sont identiques si et seulement si elles ont la même extension à un quelconque moment *t*.

Il reste cependant à déterminer ce que doivent contenir de telles classes. De fait, nous pouvons créer des classes à notre gré, en y incluant ou en y excluant des éléments quelconques selon notre

4. Notons qu'avec les versions numériques, les démarcations entre les textes posent de nouveaux problèmes, par exemple parce que des liens hypertextes peuvent les relier, ce qui tend à casser les frontières textuelles.

5. Pour le seul roman de Flaubert, on pourra citer les publications suivantes classées dans l'ordre chronologique croissant : Hélène du Taillis, *La Nouvelle Bovary*, Flammarion, 1927 ; *Les Incarnations de Madame Bovary*, recueil édité par Roger Dacosta pour le laboratoire de l'Hépatrol en 1933 contenant Odette Pannetier, « Un Drame de la vie provinciale », Francis Carco : « Une arrière-petite-cousine de Madame Bovary », G. de la Fouchardière : « Madame Bovary ou le sex-appeal en province », J. de Lacretelle : « Emmeline ou l'autre Bovary » et J. Sennep : « Miss Normandie » ; Léo Larguier, *Visite à Madame Bovary*, Nouvelles littéraires, 29 juillet 1933 ; Léo Larguier, *La Chère Emma*, Aubanel, 1941 ; Paul Giannoli, *Monsieur Bovary*, Fayard, 1974 ; Woody Allen, *Madame Bovary, c'est l'autre*, *Destins tordus*, trad. française Robert Laffont, 1974 ; Mariette Condroyer, *Emma Bovary est dans votre jardin*, Robert Laffont, 1984 ; Sylvère Monod, *Madame Homais*, Pierre Belfond 1988 ; Roger Grenier, « Normandie », *La Mare d'Auteuil*, Gallimard, 1988 ; Maxime Benoît-Jeannin, *Mademoiselle Bovary*, Belfond, 1991 ; Raymond Jean, *Mademoiselle Bovary*, Actes Sud, 1991 ; Patrick Meney, *Madame Bovary sort ses griffes*, La Table Ronde, 1991 ; Jean Améry, *Charles Bovary, médecin de campagne, Portrait d'un homme simple*, roman-essai traduit de l'allemand, Actes Sud, 1991 ; Laura Grimaldi, *Monsieur Bovary*, Ed. Métailié, 1991 ; Jacques Cellard, *Emma, Oh ! Emma ! Balland*, 1992 ; Proulx Monique, *Madame Bovary*, Les Aurores Montréalaises, éditions Boréales, 1996 ; Lionel Acher, *Cette diablesse de Madame Bovary*, 2001 ; Claude-Henri Buffart, *La Fille d'Emma*, Grasset, 2001 ; Paul Bouissac, *Strip-tease de Madame Bovary*, roman, Les Editions L'Interligne, Ottawa, Canada, 2006 ; Bernard Marcoux, *L'arrière-petite fille de Madame Bovary*, Montréal, Editions Hurtubise HMH ltée, 2006 ; Antoine Billot, *Monsieur Bovary*, Gallimard, collection « L'un et l'autre », 2006 ; Philippe Doumenc, *Contre-enquête sur la mort d'Emma Bovary*, Actes Sud, 2007 ; Claro, *Madman Bovary*, Gallimard, collection Verticales, 2008 ; Alain Ferry, *Mémoire d'un fou d'Emma*, Seuil, collection « Fiction et Cie », 2009 ; Linda Urbach, *Madame Bovary's Daughter*, Bantma Books Trade Paperbacks, New York, 2011 ; Georges Lewi, *Bovary21*, François Bourin, Paris, 2013 ; Lucie Clarence, *Emma B. Libertine*, Ma éditions, Paris, France, 2013. Source de la bibliographie : Centre Flaubert, Université de Rouen, http://flaubert.univ-rouen.fr/derives/mb_reecri.php.

On pourra également citer les adaptations cinématographiques : *Indécent* (Unholy love) (1932) d'Albert John Ray, *Madame Bovary* de Jean Renoir (1933), *Madame Bovary* de Gerhardt Lamprecht (1937), *Madame Bovary* de Carlos Schlieper (1947), *Madame Bovary* de Vincente Minnelli (1949), *La Garce* (*Beyond the forest*) (1949), *La Bovary nue* (Die Nackte Bovary) de Hans Schott-Schöbinger (1969), *Les Folles nuits de la Bovary* de King Vidor (1969), *La Fille de Ryan* de David Lean (1970), *Madame Bovary* de Pierre Cardinal (1974), *Pani Bovary* de Zbigniew Kaminski (1976), *Sauve et protège* d'Alexandre Sokourov (1989), *Madame Bovary* de Claude Chabrol, (1990), *Maya Memsaab* de Ketan Mehta (1992), *Val Abraham* de Manoel de Oliveira (1993), *Madame Bovary* de Tim Fywell (2000), *Gregoire Moulin contre l'Humanité* de Artus de Penguern (2003), *Gemma Bovary* de Anne Fontaine (2014) et *Madame Bovary* de Sophie Barthes (2014).

fantaisie. Mais comment choisir les classes réellement pertinentes à l'identification de séries fictionnelles ? Quels sont les éléments qui doivent y figurer et quels sont ceux qui doivent en être rejetés ? Sur quels critères peut-on s'appuyer pour insérer ou non un roman dans une série donnée ? Qu'est-ce qui fait du personnage de Sophie Hannah un élément de la série des Hercule Poirot ? Il semble que décider de ranger une oeuvre dans une série dépend d'un consensus critique de sa réception esthétique. Nous voyons ici que le critère d'intentionnalité attaché de manière prévalent à l'auteur chez Thomasson doit être complété par les attitudes des lecteurs. La participation du lecteur ne se borne pas à mobiliser des compétences linguistiques et épistémiques comme semble le prescrire Thomasson. C'est par un effet de son jugement esthétique, mobilisé par des discussions visant à un consensus, qu'une oeuvre gagne ou non son statut d'élément d'une série.

Constatons toutefois que si l'on choisit de résoudre l'identité des fictions par la récurrence d'un personnage, cela nous renvoie circulairement aux conditions de l'identité transfictionnelle. Il faut alors différer notre recherche et déterminer d'abord les conditions d'identité transfictionnelle.

7.4 L'identité transfictionnelle

7.4.1 Aspects de la transfictionnalité

Richard Saint-Gelais a introduit le terme de « transfictionnalité » afin de désigner la propriété qu'ont certains textes de tisser des liens entre des oeuvres différentes. En particulier, l'identité transfictionnelle caractérise l'identification de personnages récurrents entre fictions différentes⁶. Par exemple, le personnage de Mademoiselle Bovary, cité dans le texte de Maxime Benoît-Jeannin est identifié à celui de Berthe, fille d'Emma et de Charles Bovary dans le roman de Flaubert⁷. Précisons que la notion de transfictionnalité se distingue de celle d'hypertextualité élaborée par Genette⁸. Les deux notions ne recourent pas exactement les mêmes domaines d'étude. La première approche a pour enjeu de cerner les « modalités, les conditions de possibilité et les conséquences de l'essaimage d'une fiction au-delà des frontières du texte [99, p. 8] », d'observer les « rapports avec le statut et l'autorité de l'auteur [99, p. 8] », d'examiner « l'articulation entre récit et fiction dans une relation transfictionnelle [99, p. 8] » et finalement de se poser la question de la légitimité de l'identité au sujet de personnages figurant dans des oeuvres diverses et parfois contradictoires. La deuxième approche, celle de Genette, est plus générale.

Il appert que les relations transfictionnelles peuvent prendre plus ou moins de place dans une fiction. Par exemple, dans *La Peste*, Camus mentionne le crime de Meursault sans modifier ce qu'il a écrit dans *L'Étranger*. Dans d'autres cas, l'auteur modifie la biographie du personnage récurrent. Cette modification peut avoir pour fin de compléter sa biographie. On parlera alors de séquelle ou de préquelle selon qu'elle intervient après ou avant la chronologie du roman dont elle s'inspire. Par exemple, dans *l'Énéide*, Virgile fait participer Ulysse à la prise d'Ilium alors que la fin de *l'Iliade* le laissait devant les remparts de la ville. À l'inverse, Rabelais a écrit *Gargantua* afin de donner un père à Pantagruel. Mais il peut aussi advenir que les propriétés attribuées au personnage récurrent contredisent celles

6. Il est parfois affirmé que la transfictionnalité peut aussi reposer sur le partage d'un univers commun sans nécessairement contenir de personnages récurrents. On étaye généralement cette proposition par des exemples de récits de science-fiction ou de récits fantastiques comme par exemple le monde du mythe de Cthulhu ou les différentes générations de *Star Wars* qui renouvellent les personnages. Cependant, de telles fictions comportent des personnages récurrents, à condition d'élargir la notion de personnage fictionnel aux dieux (Cthulhu), aux lieux (planètes communes), aux objets (sabres laser), aux événements, etc ?

7. On peut douter de l'adéquation du terme de « transfictionnalité » puisqu'il semble que les identifications se font à travers la même classe fictionnelle.

8. On pourra consulter à cet égard les ouvrages de Gérard Genette, *Figure III*[33] et *Palimpseste* [36], Seuil.

du personnage dont il s'inspire. C'est notamment le cas des fictions de type « réquelle ». On peut citer ici le roman de Philippe Doumec [21] qui modifie les causes de la mort d'Emma Bovary, transformant son suicide en assassinat. La contrainte exercée par la transfictionnalité sur une oeuvre peut donc s'échelonner diversement, les changements imposés être plus ou moins conséquents. Les liens de transfictionnalité peuvent reposer sur une coercition rigide qui va jusqu'à structurer l'oeuvre. Auquel cas elle peut être rangée dans une classe de fiction regroupées sous la forme d'une série (Hercule Poirot, Sherlock Holmes, Star Wars, etc.). Elle peut prendre l'aspect d'une parodie comme c'est par exemple le cas de la Shaméla de Fielding qui ridiculise la Paméla de Richardson.

Force est de constater que croire qu'un personnage puisse « revenir » dans différentes fictions porte à conséquences. Saint-Gelais insiste sur « l'exacerbation de l'illusion référentielle [100] » produite par la transfictionnalité qui semble insuffler une vie autonome au personnage transitant de fiction à fiction. Et de fait, il arrive que des auteurs prétendent que leurs oeuvres leur « échappent ». Saint-Gelais voit dans l'autonomie conférée ainsi aux personnages la source d'une défiance à l'égard de l'identité transfictionnelle. Parfois, elle se manifeste dans son utilisation parodique, notamment dans la littérature postmoderne. Et parfois, les usages de la transfictionnalité font l'objet d'un rappel à l'ordre comme celui de Todorov :

Une lecture naïve des livres de fiction confond personnages et personnes vivantes. On a même pu écrire des « biographies » de personnages explorant jusqu'aux parties de leur vie absentes du livre (« Que faisait Hamlet pendant ses années d'études ? »). On oublie alors que le problème du personnage est avant tout linguistique, qu'il n'existe pas en dehors des mots, qu'il est un "être de papier"[22, p. 286].

La menace est ici d'hypostasier les personnages, de les réifier en objets. C'est-à-dire de souscrire à une forme ou à une autre de réalisme fictionnel. Mais généralement, nous passons outre ces contre-indications censées réguler nos usages fictionnels. Et il se peut même que nous puissions déroger aux mises en garde de Todorov tout en suivant un point de vue anti-réaliste. Quoi qu'il en soit, il nous faut interroger les conditions qui autorisent l'identification transfictionnelle :

Suppose, then, that we are given two such complete novels, both in accordance with the full extent of a's knowledge. In one of them we find a man described, in another we also find a man described. How can we try to find out whether they are the same man or different men?[40].

7.4.2 Identité des indiscernables

Qu'en est-il de l'identité des indiscernables dans un contexte de transfictionnalité quand oil est appliqué au niveau des propriétés attribuées de manière interne aux personnages ? Admettons que deux personnages soient absolument indiscernables au niveau des propriétés internes. Seraient-ils alors identiques ? Nous pouvons à nouveau mobiliser ici l'exemple des personnages du Don Quichotte de Cervantès et de celui de Pierre Menard pour infirmer ce principe.

7.4.3 Indiscernabilité des identiques

On pourrait commencer par observer comment s'appliquent les principes de Leibniz à l'identité transfictionnelle. Or il appert immédiatement que les propriétés d'un personnage récurrent différent se-

lon la fiction où il apparaît. Le Sherlock Holmes d'Une Étude en Rouge est différent de celui de La vallée de la peur. Ainsi, il semble que l'identité n'implique pas l'indiscernabilité. Il serait alors tentant de restreindre le principe de Leibniz, comme nous l'avons fait dans le cas de l'identité interfictionnelle. Mais cela n'est plus possible puisque nous avons ici deux fictions différentes. On pourrait alors regrouper ces deux oeuvres comme appartenant à la même série et restreindre ensuite notre critère à la série :

(2) « Si, dans la série de fictions S, le personnage x est identique au personnage y , alors toute propriété que x possède dans S est aussi une propriété que y possède dans S. »

Mais cela nous ramène au problème exposé précédemment. Pour regrouper des fictions en série il nous faut posséder des conditions d'identité pour les séries. Or ici, nous définissons circulairement l'identité des séries par la récurrence des personnages. Outre cette difficulté, cette stratégie est de toute façon embarrassante dans le cas d'oeuvres qui se regroupent difficilement en une classe. Pré-tendre regrouper L'Illiade, L'Énéide et La Divine Comédie en une série n'est probablement justifié que par la récurrence du personnage d'Ulysse et donc là aussi, nous avons un problème de circularité. On voit que la restriction du principe d'indiscernabilité des identiques est problématique. C'est ici une différence importante, car comme on l'a vu précédemment, le principe d'indiscernabilité des identiques reste compatible avec l'identité temporelle, personnelle et les mondes possibles. Il est applicable au sujet des choses existantes, des individus, des substances, des artefacts, des objets abstraits, des concepts. Par contre, quand il s'agit de l'identité transfictionnelle, nous voyons que nous butons sur la manière de restreindre son action. Des personnages identiques peuvent être dissemblables, voire très dissemblables.

Que faut-il faire ? Abandonner l'identité transfictionnelle ? Faut-il au contraire admettre qu'elle se fasse au prix de la révocation du principe d'indiscernabilité des identiques ? Comment échapper à ce paradoxe ? Il s'avère toutefois que la compréhension de la fiction de Fielding nécessite l'identification entre sa Shaméla et la Pamela de Richardson. Il pourrait être tentant de considérer que les deux Pamela sont un même et unique personnage possédant toutes les propriétés de la Pamela-de-Fielding et toutes les propriétés de la Pamela-de-Richardson. En ce cas, un personnage pourrait être défini à la manière d'Hintikka par des « lignes » affranchissant l'identité par delà les mondes. Ce qui confère une forme de vie transfictionnelle évoluant par delà les textes des auteurs et les attitudes des lecteurs, hypostase que déplore avec une certaine justesse Todorov.

7.4.4 La ressemblance des personnages

Admettons cependant le point de vue réaliste interne et voyons si les conséquences d'une telle solution n'impliquent pas plus de problèmes qu'elles n'en résolvent. L'identité transfictionnelle serait établie par la comparaison des propriétés attribuées à des objets abstraits ou inexistantes. La question de l'identité deviendrait alors celle de la ressemblance. Il s'agirait de savoir comment identifier des personnages à partir de similarités qualitatives. Autrement dit, d'appuyer nos conditions d'identité sur des ressemblances entre des objets :

Supposons qu'un étudiant tombe sur deux personnages littéraires extrêmement ressemblants : l'un comme l'autre sont des femmes de chambres, elles refusent toute tentative de séduction, et ainsi de suite. À quelles conditions dirions-nous que nous sommes en présence de deux ouvrages qui

portent sur un seul et même personnage de fiction [106] ?

Cela nous ramène aux critères de Parsons et de Zalta :

Un personnage x est le même qu'un personnage y si et seulement si x et y possèdent strictement les mêmes qualités nucléaires (Parsons) .

Un personnage x est le même qu'un personnage y si et seulement si x et y encodent strictement les mêmes qualités (Zalta).

Mais de fait, au gré des fictions qui les mentionnent, les personnages voient parfois leurs attributions altérées, que cela soit acte volontaire ou non de l'auteur. Aussi, pour que les critères (1) et (2) demeurent néanmoins utilisables, il faut que certaines propriétés, dites essentielles, soient conservées lors du passage d'une fiction à une autre. Mais comment choisir ces propriétés d'haeccité fictionnelle autorisant un recouvrement des identités transfictionnelles entre les différentes occurrences d'un même personnage ? Il y a-t-il réellement de telles propriétés « stables » permettant de fixer l'identité d'un personnage d'une fiction à une autre ? Dans la mesure où les personnages de fiction ne sont que des faisceaux de propriétés attribuées par des auteurs, comment procéder pour déterminer les qualités qui leur sont essentielles ? Plantinga distingue entre propriétés essentielles et essence individuelle :

A property P is essential to an individual x if and only if it is not possible that x exist and fail to exemplify P . A property E is an individual essence of an individual x if and only if (i) E is essential to x and (ii) necessarily, for all individuals y , y exemplifies E if and only if $y = x$. Hence, E is an individual essence, simpliciter, if and only if it is possible that there be an individual x such that P is an individual essence of x [63].

7.4.5 Identification par ensemble minimal de propriétés

Wolterstorff propose de définir l'ensemble des propriétés qui identifient un personnage de fiction par une liste minimale de propriétés essentielles[106, p. 85]. Il appelle alors « type » cette liste de propriétés attribuées. Par exemple, le Faust de Goethe serait identifié au Faust de Marlowe parce que l'un et l'autre possèderaient un type commun, autrement dit une liste commune de propriétés essentielles, noyau de base du personnage-type Faust. Cette liste serait exemplifiée dans chacune des oeuvres des deux auteurs. Cela permettrait donc de dire que le personnage Faust-de-Goethe et le personnage Faust-de-Marlowe, ayant le même noyau de propriétés essentielles, seraient des occurrences du même personnage-type Faust. Appartenir au personnage-type Faust, c'est exemplifier des propriétés essentielles. Et réciproquement, lorsqu'un personnage exemplifie ces mêmes propriétés, cela le fait inévitablement appartenir au type Faust. Aussi, c'est la reconnaissance de cette liste minimale d'attributions communes qui rendrait possible l'identification de ce personnage récurrent dans des fictions différentes.

Définir un personnage comme un ensemble de propriétés attribuées pourrait se formaliser ainsi : on noterait H_i une instance de Holmes tel qu'il apparait dans une fiction F_i . Dans cette même fiction, H_i ne serait rien d'autre que l'ensemble fini des propriétés qui lui sont attribuées. Autrement dit $H_i = \{p_{i1}, p_{i2}, \dots\}$. Il s'agirait ensuite de considérer que l'objet fictionnel Holmes (H) serait l'intersection de

ces différents ensembles de propriétés qui fournirait un nouvel ensemble de propriétés « minimales », autrement dit communes aux différentes instances d'Holmes. De manière formelle, on définirait $H := H_1 \cap H_2 \cap \dots \cap H_n$. La stratégie de Wolterstorff consiste ensuite à établir le critère d'identité suivant : pour tout personnage P , $P = H$ si et seulement si $H \subset P$. Mais nous voyons là que cette définition pose des problèmes ensemblistes proches des paradoxes de Russell, puisqu'il n'est évidemment pas suffisant que $H \subset P$ pour que $H = P$. Ces paradoxes incitent à parler de classes propres de propriétés plutôt que d'ensembles. Mais même si l'on recourt aux classes, il reste que définir H_i comme une instance de Holmes, c'est présupposer qu'on a déjà des conditions d'identité de cette instance. Nous tournons en rond.

Les problèmes ne s'arrêtent d'ailleurs pas là. Car il semble loisible de changer n'importe quelle attribution qualitative d'un personnage, jusqu'à son nom, sans pour autant nuire nécessairement à son identification. On pourrait par exemple réécrire le texte de Marlowe en ne changeant qu'une seule propriété attribuée à Faust sans empêcher pour autant son identification. Et comme l'on peut le faire pour n'importe quelle propriété, cela implique qu'une telle liste de propriétés minimales n'existe tout simplement pas. On tenterait en vain de réduire à peau de chagrin la liste minimales des propriétés afin de la rendre plus tolérante. Affaiblir la liste des propriétés essentielles qui définissent par exemple le personnage Faust, en le ramenant à la seule spécificité « homme », aurait la désastreuse conséquence d'absorber de facto n'importe quel personnage ayant cette même propriété, mettons Des Esseintes, Meursault et Batman qui seraient alors inévitablement identifiés à Faust. On voit donc les problèmes engendrés lorsqu'on tente d'identifier les personnages par des listes minimales : soit on choisit trop de propriétés et ainsi on discrimine des personnages qui devraient néanmoins appartenir au même type, soit on ne choisit pas assez de propriétés et dans ce cas on amalgame des personnages qui devraient pourtant être différenciés⁹.

L'identification transfictionnelle et nos raisonnements contre-fictionnels semblent contredire au principe d'une liste minimale de propriétés. On peut toutefois se demander si l'on ne doit pas au contraire se garder de changer les attributions des propriétés du personnage, autrement dit s'il n'existe pas un équivalent fictionnel du principe de tolérance constitutive appliqué aux propriétés attribuées dans les textes. Il existerait un seuil en deçà un personnage pourrait perdre des propriétés essentielles tout en demeurant le même, mais au delà duquel les modifications feraient perdre l'identité du personnage. Mais qu'est-ce qui fixerait ces seuils d'acceptation de l'identification entre deux ensembles d'attributions différentes ? Et cela aurait-il encore un sens de parler de propriétés essentielles ?

7.4.6 Identification par ensemble maximal de propriétés

Parallèlement, Maria Reicher a proposé une version maximale des ensembles de propriétés afférentes aux personnages fictionnels [87]. Reicher propose de s'intéresser au personnage total (« Gesamtfigur ») qui est la réunion des différentes instances apparaissant dans la totalité des fictions. L'identification d'un personnage se ferait par comparaison à la totalité des descriptions dans l'ensemble des textes qui le mentionnent. Sherlock Holmes serait la réunion de l'ensemble total des propriétés qui lui sont attribuées, pas seulement dans les fictions de Conan Doyle, mais aussi dans la totalité des oeuvres qui y réfèrent (les séries de télévision, etc.). Reicher reproche à la stratégie « minimale » d'impliquer que les personnages récurrents encodent inévitablement des propriétés différentes selon les oeuvres où ils apparaissent. Il y aurait un Holmes par fiction et tel Holmes dans telle fiction serait inévitablement différent

9. On pourra faire l'analogie avec le problème du classement des oeuvres par genres littéraires qui présente le même type de difficultés.

de tel Holmes dans telle autre fiction. Nous aurions affaire à des Holmes multiples dont aucun ne serait identique au Holmes minimal. Or l'approche « maximale » semble, à première vue, éviter ce problème. Référer à Holmes consisterait alors à référer non à telle oeuvre particulière, mais systématiquement à l'ensemble total des oeuvres où il apparaît. Tel Holmes de telle fiction serait une partie méreologique du Holmes de l'ensemble total des oeuvres. On objectera bien sûr que dans ce cas, contrairement à l'intersection, la réunion totale des propriétés risque de pourvoir Holmes de qualités très certainement contradictoires.

En formalisant, on noterait H_i le personnage de Holmes tel qu'il apparaît dans chaque fiction F_i . Dans cette fiction, on considérerait alors l'un ensemble fini des propriétés attribuées au personnage, notées $H_i = \{p_{i1}, p_{i2}, \dots\}$. Reicher définit ensuite Holmes comme la réunion de ces différents ensembles de propriétés : $H = H_1 \cup H_2 \cup \dots \cup H_n$. La stratégie de Reicher consisterait alors à donner le critère d'identité suivant : pour tout personnage P , $P = H$ si et seulement si $P \subset H$. On voit à nouveau émerger les mêmes problèmes ensemblistes, pour les mêmes raisons que celles citées dans la section précédente. Et cette stratégie possède les mêmes défauts que la précédente. À nouveau, on définit des instances de Holmes avant d'avoir identifié Holmes. Circularité. Puisque nous n'avons pas formulé de conditions claires de l'identité des séries, rien n'empêche alors d'ajouter le Faust de Goethe dans la série des Holmes. Et donc rien ne restreint plus les choix des propriétés liées au personnage visé, les propriétés de pactiser avec Méphistophélès pourraient être adjointes à celle d'être un perspicace détective londonien. En fait, rien ne pourrait plus stopper ici une boulimique absorption de propriétés allant des moins pertinentes aux plus abracadabrantes et Holmes pourrait finir par phagocytter la réunion totale des propriétés de tous les personnages fictions connus à ce jour.

7.4.7 Réfutation des théories meinongiennes

Nous voyons ainsi en quoi échouent les théories meinongiennes. Puisqu'elles tendent à objectiver les personnages en les constituant selon des ensembles stables de propriétés, elles déconsidèrent le rôle essentiel joué par la composante intentionnelle qui marque l'acte de création de l'auteur et du lecteur. Certes, on dira que même pour le meinongien, il faut bien qu'un auteur sélectionne des propriétés afin de constituer son personnage. Mais par contre, il néglige d'introduire cette intention à l'intérieur même des conditions d'identification. Affirmer l'équivalence entre personnage et objet abstrait inexistant implique l'incapacité de répondre aux conditions qu'imposent nos usages transfictionnels. Car ceux-ci nécessitent une souplesse des conditions d'identification des personnages, une plasticité contraire à la fixation rigide de l'identité par les seules propriétés attribuées aux personnages.

Inversement, le meinongien risque également, sous prétexte d'une quelconque ressemblance, d'invoquer l'identité là où elle ne réside pas. Il se pourrait par exemple qu'un auteur attribue à ses personnages, involontairement ou non, certaines ressemblances avec d'autres personnages. Il se pourrait par exemple, qu'un auteur donne le nom de Sherlock Holmes à une ville, sans aucune intention de référer au détective de Doyle. Mais nous ne devrions pas parler ici d'identification transfictionnelle, en dépit de l'homonymie.

Nous voyons que la ressemblance, qui est le critère déterminant d'identité chez le meinongien, est insuffisante pour répondre aux conditions de l'identité transfictionnelle. Aussi, le réaliste des objets abstraits ne dispose pas réellement de conditions d'individuation des objets qu'il postule. Et puisque ces conditions lui manquent, il n'est pas véritablement en mesure de considérer que les personnages fictionnels sont quelque chose comme des objets inexistantes. Dès lors, en ce qui concerne la référence aux personnages de fiction, le présumé avantage qu'il était censé posséder s'effondre.

7.4.8 Intentionnalité auctoriale

Afin d'éviter le problème transfictionnel de l'instabilité des propriétés internes des personnages (être détective, habiter Londres, etc.), Thomasson propose de rechercher plutôt des critères externes comme d'avoir été créé par tel auteur, d'apparaître pour la première fois à telle page de tel récit, etc. Aussi, afin d'éviter l'écueil où s'échoue le réaliste des inexistants, Thomasson propose d'introduire l'intentionnalité à l'intérieur même des critères d'identification. Car il s'agit bien d'une condition nécessaire de l'identification transfictionnelle :

Nous pouvons au moins établir une condition nécessaire très importante, dont dépend l'identité de personnages x et y apparaissant respectivement dans les œuvres littéraires K et L . La voici : l'auteur de L doit connaître au moins d'une manière adéquate le x de K et avoir l'intention d'incorporer x dans L en tant que y [106, p. 96].

On constate que Thomasson introduit ici la notion de « connaissance adéquate » de l'auteur. En effet, il se pourrait qu'un auteur produise un récit qu'il souhaiterait transfictionnel, mais que ses connaissances, au sujet des personnages dont il veut s'inspirer, soient déficientes, ce qui empêcherait alors une réception de sa production littéraire comme un récit véritablement transfictionnel.

Les pratiques littéraires témoignent de la pertinence d'introduire l'intention de l'auteur dans nos conditions d'identification transfictionnelle. Cette intention ressort d'ailleurs parfois de façon manifeste. Il arrive que des indications paratextuelles soient ajoutées afin de rendre ostensible l'intention de transfictionnalité. C'est par exemple le cas de la première de couverture d'*Emma Libertine* [15] qui convoque Flaubert à la participation de l'écriture du roman de Clarence¹⁰. Parfois, ces pratiques procèdent en recourant à la propriété référentielle du nom propre du personnage. L'utilisation du nom d'Hercule Poirot permet à Sophie Hannah de rendre compte de son intention d'identifier son protagoniste au personnage d'Agatha Christie. Parfois, c'est une chaîne causale qui est le symptôme de l'intention d'identification. Les noms des personnages peuvent différer (Odysseus et Ulysse), ils réfèrent néanmoins au même personnage source (celui de la mythologie). Il arrive que ces liens de causalité mobilisent les dossiers mentaux (networks) des lecteurs, comme lorsqu'un dragon est évoqué dans une fiction et que le lecteur doit utiliser ses propres ressources au sujet de ce qu'il sait à propos des dragons, parce qu'il a déjà été précédemment engagé dans des pratiques de lecture à leur propos.

Certes, il semble qu'un certain flou nimbe certaines situations d'identifications. Il arrive que la parodie soit rejetée hors des marges de la transfictionnalité parce qu'elle serait une forme déchuë ou seulement ressemblante de transfictionnalité. Peut-on identifier Sherlock Holmes et Herlock Sholmès ? Il est parfois objecté que l'identification doit laisser place ici à une forme d'inspiration. On dirait par exemple que Leblanc s'est vaguement inspiré du personnage de Doyle, mais que ces personnages ne sont pas pour autant identiques. Cependant, ce n'est pas comme ça que l'on comprend la fiction de Leblanc. Afin de concevoir son aspect parodique, il faut bien plutôt commencer par identifier Holmes et Sholmès avant de comprendre que Leblanc démolit les qualités du personnage de Doyle. La même remarque vaut aussi pour comprendre la parodie de Fielding à propos de la Paméla de Richardson. De fait, c'est justement la volonté de rejeter l'intention auctoriale hors des marges de l'identification qui est responsable de cette distinction inadéquate entre l'« inspiration » (quand on dit par exemple que

10. Cette fiction utilise des passages originaux rayés par Flaubert. Le roman de Clarence fonctionne donc comme une sorte de palimpseste, pour reprendre le terme de Genette, à partir de prémisses tirées des versions antérieures à celle finalement publiée par l'auteur.

tel auteur s'est inspiré de tel personnages) et l'identification. C'est à nouveau parce qu'on se focalise seulement sur la ressemblance des personnages qu'on leur dénie l'identité.

Si les personnages sont ontologiquement dépendants des actes de création des auteurs, il vient que dans un monde où leur créateur n'existerait pas, ces personnages seraient tout simplement absents. Autrement dit, l'artefactualiste est contraint d'affirmer que le personnage de Sherlock Holmes ne pourrait pas habiter un monde sans Conan Doyle. Cela semble d'ailleurs répondre à nos intuitions concernant le fait que les personnages sont créés par des auteurs. Si Doyle n'avait pas créé Sherlock Holmes, autrement dit s'il existait un monde dans lequel Doyle n'avait pas écrit son oeuvre et si, dans ce même monde, un auteur différent avait créé un personnage aux propriétés en tout point identiques - jusqu'à son nom - un tel personnage ne serait néanmoins pas identique au Sherlock Holmes de Doyle. Nous aurions deux personnages absolument indiscernables mais numériquement différents car ils ne répondraient pas aux mêmes intentions.

Néanmoins, conditionner ainsi l'identité transfictionnelle aux intentions auctoriales en négligeant la part des intentions de la communauté des lecteurs, c'est risquer de ne pouvoir répondre à un certain nombre de paradoxes que nous allons maintenant analyser.

PARADOXES DE L'IDENTITÉ ET INTENTIONNALITÉ

— Va voir ailleurs si j'y suis !

Locution familière

Nous cherchons à voir comment l'identité fictionnelle résiste aux attitudes modales. Dans le chapitre précédent, nous avons vu que le réaliste interne devait faire face à des difficultés rédhibitoires quand il se confronte aux raisonnements contrefictionnels, en particulier quand ceux-ci engendrent des fictions entretenant des relations transfictionnelles. Ce nouveau chapitre sera l'occasion de critiquer plus particulièrement le réalisme externe tel qu'il est pratiqué par exemple dans la théorie artefactuelle. La première section a pour objet l'analyse des difficultés qui ressortent des attitudes à l'égard des fictions. Dans une deuxième section, nous examinerons les problèmes afférents à l'indiscernabilité des identiques. Enfin, la troisième section sera l'occasion de passer en revue différents paradoxes liés aux axiomes d'équivalence de la relation d'identité.

8.1 Problèmes engendrés par les attitudes modales

8.1.1 Contextes intentionnels et anti-réalisme

Nous avons déjà vu les raisons qui poussaient Quine à se défier des contextes intensionnels parce qu'ils font émaner des difficultés qu'il déplore :

The propositional attitudes are dim affairs to begin with, and it is a pity to have to add obscurity to obscurity by bringing in language variables too. Only let it not be supposed that any clarity is gained by restituting the intensions[84, p. 178].

Ces difficultés sont évidemment exaspérées dans le cas fictionnel. Non seulement nous retrouvons le problème de l'invalidation du principe de substitution des identiques, mais s'ajoute également l'invalidation de la généralisation existentielle. Par exemple, de la proposition exprimée par la phrase :

(i) Ralph croit qu'Abdul al-Hazred a écrit *Le Nécronomicon*.

il ne dérive évidemment pas que :

(ii) Il existe un individu dont Ralph croit qu'il a écrit *Le Nécronomicon*.

puisqu'aucun individu n'a écrit *Le Nécronomicon*. Et il y a d'autres problèmes encore : considérons les assertions suivantes :

(1) Nabokov sait que Kafka a écrit *La Métamorphose*.

(2) Nabokov sait que Grégoire Samsa a subi une métamorphose.

(3) Nabokov croit que Grégoire Samsa a été transformé en scarabée.

La première de ces trois phrases exprime une proposition épistémique au sujet d'un existant. Elle peut se traduire par la forme :

(1') $\exists x K_N (x \text{ est l'auteur de } La \text{ Métamorphose} \wedge x \text{ est Kafka})$

Par contre, le deuxième énoncé affirme une connaissance au sujet d'une vérité fictionnelle. Or, puisque la connaissance implique la vérité, il découle que la transformation de Grégoire Samsa est déduite comme une vérité littérale, ce qui ne devrait pas être le cas. Mais l'opérateur de fictionnalité de Lewis permet de résoudre le problème. Car il suffit de paraphraser (2) en :

(2') Nabokov sait que dans *La Métamorphose*, Grégoire Samsa a subi une métamorphose.

pour dériver que

« Dans *La Métamorphose*, Grégoire Samsa a subi une métamorphose. »

L'énoncé (3) est plus complexe. Il ne s'agit ni de la connaissance d'un fait réel ni de la connaissance d'une vérité fictionnelle. Il s'avère ici qu'on a affaire à une croyance fictionnelle. En effet, même en paraphrasant (3) par :

(3') Nabokov croit que dans *La Métamorphose*, Grégoire Samsa a été transformé en scarabée.

il ne dérive évidemment pas que

« Dans *La Métamorphose*, Grégoire Samsa a été transformé en scarabée. »

Il s'agit là d'une simple hypothèse d'interprétation du texte, non d'une connaissance fictionnelle. Mais peut-on parler ici de véritablement de croyance ? Ce que nous souhaitons plutôt dire, c'est que Nabokov se met volontairement « dans l'état de croire » une telle chose tout en sachant qu'il n'en est rien. Or la croyance n'implique pas nécessairement un choix volontaire. Donc, il serait plus avisé de traduire par :

(4) Nabokov feint de croire (suppose) que Grégoire Samsa a été transformé en Scarabée

Or on peut tenter de formaliser (4) selon différentes possibilités. Soit comme une attitude *de re* :

(4') $\exists x$ Nabokov Supp (x a été transformé en scarabée \wedge x est Grégoire Samsa)

soit comme une attitude *de dicto* :

(4'') Nabokov Supp ($\exists x$ (x a été transformé en scarabée \wedge x est Grégoire Samsa))

La première alternative consiste à choisir un individu singulier dans le monde actuel, ce qui doit immédiatement être rejeté pour l'anti-réaliste puisqu'aucun objet du monde actuel ne satisfait cette requête : Grégoire Samsa n'existe tout simplement pas dans le monde actuel. Mais la deuxième alternative pose également un problème dans le sens où l'on passe directement dans les mondes des croyances de Nabokov, sans fixer une référence identifiante. Cela a pour effet de focaliser sur des individus qui peuvent différer selon les mondes atteints. Rien n'empêcherait alors que Ralph identifie par le nom de Samsa un personnage différent de celui pensé par Nabokov. On voit que la désignation devient flexible. Or, nous ne souhaitons pas une telle interprétation car nous voulons désigner rigidement par le nom « Grégoire Samsa » le même contenu de pensée quelque soit le monde compatible avec l'univers des croyances de Nabokov, et c'est principalement ce qui pousse les réalistes à doter d'objets les contenus fictionnels des intentions. Ce sont les propriétés attribuables au contenu de pensée qui doivent être flexibles et non le contenu lui-même. Il n'y a donc pas de difficulté ici pour le réaliste interne qui mobilise une interprétation *de re*. Par contre, c'est un véritable problème pour l'anti-réaliste qui constate l'inadéquation des deux interprétations consistant soit à choisir un individu singulier du monde actuel, soit à choisir des individus variables dans les mondes compatibles avec les croyances de Nabokov. C'est le même problème que pose Peter Geach lorsqu'il affirme de la phrase :

« Hob pense qu'une sorcière a empoisonné la jument de Bob, et Nob se demande si elle (la même sorcière) n'a pas tué la truie de Cob.[31] »

qu'elle pourrait être vraie dans un monde dans lequel il n'y a pas de sorcière à la condition que Hob et Nob pensent à la même sorcière. Mais comment Hob et Nob pourraient-ils avoir des pensées au sujet du même inexistant ? Pour cela, il faut intégrer la dimension doxastique des croyances de Hob et de Nob à partir d'une structure modale dont les relations d'accessibilité sont définies par les croyances de l'un et de l'autre. Le problème ainsi posé devient celui de la possibilité de visiter des mondes doxastiques différents par l'intermédiaire de relations d'accessibilité différentes tout en maintenant l'identification au même inexistant.

David Kaplan a proposé de considérer que les contenus de pensées pouvaient être identifiés sans porter sur des objets de pensée. Il a développé à cette fin le concept de nom saillant. Pour résoudre le problème, Manuel Rebuschi propose d'utiliser cette notion conjointement à l'extension IF (Independence-friendly) de la logique modale développée par Hintikka et Sandu[85]. Celle-ci permet, à l'opposé de (2'') de s'assurer que l'individu focalisé ne varie pas selon le monde de croyance atteint. Elle consiste à ajouter une notation qui indique l'indépendance de la quantification par rapport à l'opérateur de modalité. Ainsi, on pourra formaliser (1) selon l'attitude *de objecto* :

(1''') Nabokov Supp($\exists x/Supp$ (x a écrit la métamorphose \wedge x est Kafka))

ce qui est équivalent à (1') et ne présente pas d'intérêt notable dans ce cas précis puisque Kafka et *La Métamorphose* existent dans le monde actuel. Par contre c'est l'interprétation de (4) qui se révèle intéressante car elle peut se traduire maintenant comme :

(4''') Nabokov feint de croire qu'il y a un individu constant, identique à Grégoire Samsa, qui a été transformé en scarabée

soit formellement :

(4''') Nabokov $\text{Supp } \exists x /_{\text{Supp}} (x \text{ a été transformé en scarabée} \wedge x \text{ est Grégoire Samsa})$

Ici, la notation « $\exists x /_{\text{Supp}}$ » signifie que la quantification située à l'intérieur de la portée d'un opérateur de croyance est sémantiquement indépendante de cet opérateur. Autrement dit, on passe du monde actuel - qui ne contient pas Grégoire Samsa - directement aux mondes compatibles avec les croyances de Nabokov, tout en focalisant sur un individu qui, même s'il est actuellement inexistant, est identique dans chacun des mondes compatibles avec la croyance de Nabokov.

Si le réaliste procure aux contenus de pensée une référence objective, il n'échappe néanmoins pas complètement aux problèmes de l'intentionnalité, comme nous allons le voir dans la section suivante.

8.1.2 Identité et intention des lecteurs

La théorie artefactuelle de Thomasson est soucieuse de conférer un support ontologique aux contenus fictionnels afin de les doter d'objets de pensée. Car selon Thomasson, le contenu de pensée ne suffit pas à individuer les personnages. En accord avec la thèse de la référence directe, la thèse artefactuelle fournit une stratégie pour que les chaînes de communication des noms fictionnels débouchent sur des objets abstraits : à savoir, ceux représentant l'acte de création d'un auteur qui se manifeste à un certain endroit d'un texte, à une certaine date, etc. L'avantage de cette stratégie, c'est que les personnages ne sont pas individués par des propriétés internes aux fictions. Leurs propriétés peuvent conséquemment être modifiées à l'intérieur de récits transfictionnels sans dommages pour leur identification. Certes, Thomasson prend bien garde de préciser que sa condition n'est que nécessaire. Mais elle affirme que ce qui empêche cette condition d'être suffisante, c'est uniquement la possibilité de changements involontaires de référence :

Même si le deuxième auteur utilise le nom de x , rien n'exclut la possibilité d'un changement de référence suite auquel il ne réfère plus vraiment au personnage précédent en lui attribuant de nouvelles propriétés mais il en crée un autre (peut-être même à son insu)[106].

Cependant, il semble que la théorie artefactuelle occasionne tout de même un problème provenant de l'ouverture interprétative des oeuvres de fiction. Rappelons les conditions d'identité transfictionnelle proposées par Thomasson : l'auteur de la fiction L doit connaître d'une manière adéquate le personnage x de la fiction K et avoir l'intention d'incorporer x dans L en tant que personnage y . Si Thomasson précise qu'il ne s'agit que d'une condition nécessaire, elle affirme néanmoins que celle-ci est une « bonne raison d'affirmer l'identité des personnages ». Et finalement, elle s'en sert comme d'un véritable critère d'identité, comme en témoignent d'ailleurs les exemples qu'elle donne. En outre, on peut se demander ce que signifie (1) « connaître d'une manière adéquate le x de K et avoir l'intention d'incorporer x dans L en tant que y [106, p. 98] ». Thomasson explicite ceci en affirmant qu'il s'agit de la capacité d'utilisation compétente du nom de x . De fait, un auteur ayant rédigé un récit transfictionnel fut d'abord lecteur de la fiction dont il s'inspira. Autrement dit, il est un usager expert du nom de x . Mais qu'est-ce que cela signifie ? Peut-on être un usager objectif du nom d'un personnage ? Les fictions

laissent une part d'interprétation. Aussi, il semble que la condition donnée par Thomasson soit elle-même tributaire des conditions de co-identification de x entre les lecteurs de l'oeuvre L . Les conditions d'identité intrafictionnelle devraient prendre en compte ces variations possibles. Ce qui n'est pas le cas chez Thomasson. On voit que la prévalence que Thomasson confère à l'acte de création de l'auteur néglige que la connaissance adéquate du nom de x relève d'un consensus provenant de la réception de l'oeuvre par la communauté des lecteurs. Puisque la théorie artefactuelle fait reposer l'identification transfictionnelle sur la seule décision de l'auteur, elle ne laisse aucune place au jugement du lecteur. Il n'est finalement demandé à ce dernier que des capacités linguistiques et épistémiques, savoir lire, comprendre de quoi il retourne, connaître le contexte dont s'inspire la fiction, etc. Pourtant, si un article comme celui de Jérôme Dupuis a un sens, c'est que la volonté de l'auteur ne suffit pas à la réussite de l'entreprise transfictionnelle. La valeur décisionnelle critique provenant de la communauté des lecteurs est ici évacuée des conditions d'identité. Thomasson affirme par exemple que les reproches qui sont généralement faits à la suite d'*Autant en emporte le vent* ne relèvent pas de récusations d'identité transfictionnelle mais de critiques portant sur la vraisemblance de la psychologie des personnages. Or la question de la réception esthétique d'un texte ne peut avoir de sens qu'en faisant intervenir le jugement du lecteur. Comment s'assurer que deux lecteurs différents d'une même fiction co-identifient bien le même objet ? La théorie artefactuelle ne répond pas à cette question. Car, en l'objectivant, elle appuie l'identification hors de la tête des lecteurs. Il se peut alors que ces lecteurs aient des contenus de pensée différents en dépit de la visée d'un même objet. Thomasson est d'ailleurs très soucieuse de ce problème puisqu'elle ne cesse de rappeler qu'objet et contenu de pensée ne se correspondent pas un à un. Outre qu'il arrive que deux contenus différents soit corrélés au même objet, comme par exemple les contenus de pensée « le père de Télémaque » et « l'époux de Pénélope », il arrive aussi que deux objets de pensée soit corrélés à un unique contenu de pensée. Mais comment être certain de référer à des contenus de pensées identifiant le même objet de pensée ? On voit que l'intention auctoriale n'est évidemment pas un critère suffisant à la co-identification. Se prononcer en faveur d'objets fictionnels provoque inévitablement la question de savoir en quoi nous pouvons garantir que l'objet présent à l'esprit du lecteur A est le même que celui présent à l'esprit du lecteur B¹. Par exemple, un lecteur pourrait considérer le personnage de la gouvernante du Tour d'érou de James comme une personne fiable, alors qu'un autre lecteur pourrait la voir comme une illuminée. Aussi, il se peut que les conditions d'identité de Thomason soit menacées de circularité puisqu'elles caractérisent implicitement l'identité transfictionnelle par la réussite de la co-identification.

Si le réalisme artefactuel néglige le rôle interprétatif du lecteur dans les jugements d'identification, c'est évidemment parce qu'il souhaite faire reposer les conditions d'identité des personnages sur l'objectivité d'un artefact dont elles dépendent ontologiquement. L'artefactualiste peut alors hypostasier l'existence d'entités abstraites sans éprouver la culpabilité engendrée par le complexe d'Occam. Le rôle du lecteur est négligé parce qu'il vient perturber cette dépendance ontologique des objets abstraits aux seuls textes. Mais comme nous venons de le voir, les intentions de la communauté des lecteurs représentent un aspect fondamental de la réussite de l'identification transfictionnelle. L'oeuvre littéraire n'est pas seulement un produit dont la consommation serait confinée à l'isolement d'un lecteur soucieux d'une intimité avec le texte qu'il lit. C'est, pour choisir un exemple lié à l'actualité, ce qu'a montré la réception du Roi Lear mis en scène par Oliver Py. Ceux qui, naguère, l'avaient porté au pinacle ont vertement critiqué sa nouvelle prestation. Constatons qu'en référant intentionnellement au Lear de Shakespeare, il lui fait prononcer un aphorisme de Wittgenstein, des jurons actualisés et l'habille

1. Voir [30]

d'un costume trois pièces. On pourrait juger alors que le Lear de Py est dissemblable de l'original. Mais duquel ? De celui mis en scène par Shakespeare sous le prétexte que ce personnage aurait été vêtu différemment, autrement dit à la manière du début XVII^e siècle ? Mais rien, dans la pièce de Shakespeare, n'indique l'accoutrement des personnages. Il est fortement possible que Shakespeare ait d'ailleurs biffé les indications qui auraient pu localiser temporellement la pièce, du moins dans la mesure du possible. Il est probable qu'il ait lui-même souhaité que sa pièce ne soit pas historiquement datée, mais véritablement intemporelle, pouvant être reçue des siècles plus tard avec la même actualité. Que tente de faire Py ? Il gomme certains traits qui tendent justement à fixer dans une temporalité passée la pièce de Shakespeare. On pourrait critiquer ceci comme une violence faite au texte original. Mais de quel texte parle-t-on alors ? De celui de 1806 ou de celui de 1826² ?

Cependant, si une partie de la critique a rejeté avec virulence l'interprétation de Py, il semble que les critères de ce rejet ne soient pas seulement esthétiques. Car ceux qui en sont responsables sont aussi ceux qui ont abandonné à Py le droit de changer les textes des oeuvres qu'il interprétait. Les commentaires autour de cette pièce relèvent également d'intérêts manifestement politiques. Comme l'a montré Aristote, les oeuvres sont également des produits sociaux.

En tout cas, nous avons vu que l'intention prêtée au rédacteur d'un récit transfictionnel ne suffit pas à assurer l'identité des personnages et que les interprétations ne doivent pas être limitées au seul champ esthétique. Nos décisions d'identification sont relatives à nos intérêts et de fait, imprécises. Il semble que l'identité en fiction résulte d'une institutionnalisation consensuelle plutôt que d'une objectivité garantie par l'attachement à un objet abstrait.

8.2 Paradoxes issus du principe d'identité des indiscernables

8.2.1 Paradoxes liés à l'indiscernabilité des identiques

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, les difficultés que posait la relativisation du principe d'indiscernabilité des identiques en ce qui concerne les personnages de fiction. Les solutions de relativisation appliquée à l'identité temporelle ou à l'identité transmondaine reposaient sur la postulation d'une haecceité que possèderaient les individus transmondains. Mais une telle substantivation pose des difficultés supplémentaires dans le cas de personnages fictionnels, à moins de conférer aux contenus de pensée un fondement substantiel. Nous avons vu que l'artefactualiste conférerait ce fondement aux actes créatifs des auteurs qui se manifestent dans et par des textes.

Cela dit, il peut arriver cependant qu'un personnage récurrent présente des occurrences vraiment très dissemblables. D'une part, le réaliste interne est incapable de répondre à la question de l'identification des personnages à travers les changements d'attributions de propriétés. Mais d'autre part, puisque le réaliste artefactuel individue les personnages par des propriétés externes à la fiction, cela implique qu'il lui est loisible de modifier à volonté leurs propriétés internes. Il pourrait alors se produire que l'auteur prenne trop de liberté en affirmant référer de manière transfictionnelle à un personnage tout en lui attribuant des propriétés réellement trop invraisemblables pour que l'identification puisse être tolérée par la communauté des lecteurs. La théorie artefactuelle a certes l'avantage d'autoriser les changements de propriétés, mais il faut alors qu'elle fournisse un principe imposant des limites à ces changements. Tout comme il y a un principe de tolérance constitutive dans le cas des artefacts comme

2. Il convient de remarquer qu'il existe deux versions de la pièce de Shakespeare, l'une datant de 1608 et l'autre datant de 1623. Le personnage de Lear est lui-même la fictionnalisation d'un personnage mythique.

les bateaux, il faut alors que l'artefactualiste se donne un principe analogue en ce qui concerne les objets abstraits comme Sherlock Holmes.

Comme le rappelle Clément Rosset, lorsque une visée intentionnelle s'avère incapable de déterminer son objet parce qu'il ne peut plus être convoqué par la perception directe, elle focalise alors inévitablement sur un contenu qui diffère des caractéristiques de l'objet réel.

Tout comme la mémoire, l'imagination est tension vers un objet singulier - au visage d'un ami, saveur d'un vin, couleur d'une pierre - qu'elle essaye de doter d'une quasi-présence en en suggérant une « représentation » (soit un retour de l'absence au présent et à l'ici). Mais cet effort de l'imagination ne peut parfaitement aboutir que par le don du réel, c'est-à-dire l'apparition en personne de l'objet imaginé (cessant du même coup, puisque s'offrant alors à la perception, d'être un objet de l'imagination). Dans tous les autres cas, l'imagination s'arrête en cours de route, consistant ainsi en un perpétuel non aboutissement à la faveur duquel l'objet imaginé se laisse apercevoir, non en tant qu'il serait tel ou tel, mais seulement en tant qu'il est différent de toutes les images précises que l'on pourrait s'en préciser[89].

On peut alors subodorer qu'un tel aspect de l'identification s'avère exacerbé dans le cas de contenus qui n'ont pas d'objet concret et qu'elle devient le lieu d'une radicalité différentielle pourvoyant ses contenus d'une malléabilité plastique sans limite. De fait, rien n'interdit à un utilisateur compétent du nom de Sherlock Holmes d'écrire une fiction en l'identifiant à quelque chose qui n'aurait strictement aucune des propriétés attribuées par Doyle dans ses récits. Mais le lecteur d'une telle fiction, même connaissant l'intention de l'auteur parce qu'elle serait par exemple explicitée dans le métatexte de l'oeuvre, n'accepterait certainement pas l'identification transfictionnelle. Puisque les personnages de fiction ne sont pas individués par des ensembles de propriétés internes, il est vrai qu'il peut leur être attribué des aspects très différents d'une fiction à une autre. Mais parce que ces modifications sont soumises au jugement d'une réception critique, ils sont tributaires de conventions, qui sont elles-mêmes le fruit de la critique.

Il faut donc nous demander quelles sont les variations transfictionnelles autorisées. Il y a semble-t-il, d'abord toutes celles qui relèvent de l'incomplétude. Il peut y avoir des interprétations différentes qui ne contredisent pas les assertions fictionnelles parce qu'elles relèvent de propositions indécidables. Mais si certaines variations autorisées par le caractère incomplet de l'oeuvre semblent plutôt anecdotiques, un abus de changement pourrait nous faire perdre le fil de l'identification. Il se peut que certaines conventions règlent nos pratiques, conventions soutenues par des consensus d'identification issus de négociations sur ce qu'il est admissible de changer et sur ce qui ne l'est pas.

Qu'est-ce qu'une convention ? Selon Hume, la convention est ce qui produit la décision d'un comportement approprié par anticipation des actions d'autrui basée sur des observations antérieures[43]. Pour Lewis, cette anticipation du comportement se modèle sur des jeux de coordination[52]. Lewis donne pour exemple l'utilisation de drapeaux maritimes. La forme de coordination qui découle de leur usage consiste en comportements rationnels se conformant à des conventions préalables guidées par un intérêt commun. D'où provient cette régularité attendue dans les actions ou dans les croyances des uns et des autres ? D'après Lewis, une régularité R constitue une convention dans une population P si et seulement si, au sein de P, les six conditions suivantes sont remplies (ou presque remplies) : 1) Chacun se conforme à R. 2) Chacun croit que les autres se conforment à R. 3) Cette croyance que les autres se conforment à R donne à chacun une bonne et décisive raison pour se conformer lui-même à R. 4) Tous préfèrent une conformité générale à R plutôt qu'une conformité légèrement moindre que générale. 5) Il existe au moins une alternative R' telle que la croyance que les autres s'y sont conformés donnerait à tout le monde une bonne et décisive raison, pratique ou épistémique, de s'y conformer également. 6) Les différents faits énumérés dans les conditions (1) à (5) sont affaire de connaissance commune (ou mutuelle)[55]. Nos identifications transfictionnelles pourraient être considérées comme de tels jeux de coordination de nos at-

titudes. L'évocation de Holmes manifesterait une forme de convention orientant nos intentions vers certaines dispositions d'esprit comme les panneaux de signalisation maritime orientent les navires. La critique littéraire serait responsable de la production de ces conventions orientant nos décisions d'identification.

8.2.2 Paradoxes de fission liés à l'identité des indiscernables

Nous avons vu que dans le cas de double diachronique comme le cas du Dr. Jeekyll et de Mr. Hyde, la solution consistait à affirmer qu'il s'agissait d'un seul et même personnage ayant à la fois toutes les propriétés du Dr. Jeekyll et à la fois toutes les propriétés de Mr. Hyde. Même si ces attributions sont contradictoires, cette contradiction n'affecte pas l'objet fictionnel en tant que tel puisque la théorie artefactuelle constitue ses objets non à partir non d'attributions de propriétés internes mais à partir des intentions historiquement déterminées des auteurs.

Quand on tisse entre fictions des liens d'identité transfictionnelle, il est généralement admis que les personnages sont des occurrences d'un seul et même personnage qui se voit accroître la liste de ses propriétés, quitte à se voir attribuer des propriétés contradictoires comme de mourir volontairement (le suicide d'Emma Bovary) et involontairement (l'assassinat d'Emma Bovary). Les raisonnements contrefictionnels peuvent aboutir à la création d'oeuvres littéraires venant cohabiter avec les oeuvres dont elles sont tirées, tissant des liens de transfictionnalité avec celles-ci. Aussi, *William Wilson*, *Le Double* de Dostoïevski, etc. témoignent qu'une oeuvre peut même contenir la duplication de son propre personnage. Autrement dit, il arrive que dans une fiction K un auteur représente y dans K comme x dans K, avec $x \neq y$. Il est possible qu'un auteur attribue des propriétés communes à des personnages numériquement différents dont il est dit qu'ils existent tous les deux au même moment. Il arrive que de tels personnages fictionnels présentent de très nombreuses similarités qualitatives, comme les Dupondt d'Hergé. Il est à noter que le créateur de Tintin semble témoigner d'une fidélité au principe d'identité des indiscernables car il justifie la différence numérique des Dupondt par d'infimes dissemblances qualitatives : des moustaches montantes ou tombantes, des noms finissant par des lettres différentes. Bien sûr, la ressemblance reste troublante : il arrive quelquefois que les identités des Dupond et Dupont soient inversées, Hergé mélangeant, intentionnellement ou non, le lien entre les lettres de leurs noms et l'orientation respectives de leurs moustaches. Admettons que nous renoncions à ces petites différences et que les Dupons (renommés ainsi pour l'occasion) aient strictement les mêmes propriétés qualitatives. Seraient-ils indiscernables ?

Il existe des cas de romans (*William Wilson* ou *Le Double*) dans lesquels de tels détails qualitatifs permettant une quelconque discrimination semblent tout simplement absents. Dans ces récits, un personnage rencontre son Doppelgänger, individu qui lui est indiscernable tout en étant autre, c'est-à-dire numériquement différent. Afin que le lecteur sache qui est qui, la technique littéraire habituelle consiste à conférer au personnage victime du double le rôle de narrateur angoissé. Le lecteur est alors convié à un jeu de croyance feinte ayant la forme suivante :

Le lecteur [suppose] $(\exists x / \text{suppose}) (\exists y / \text{suppose}) (x \neq y \wedge (x \text{ et } y \text{ sont qualitativement indiscernables}))$

Mais dans de telles situations, les Dupons et les William Wilson sont-ils véritablement indiscernables ? La réponse apparaît peut-être plus facilement dans le cas des Dupons. En effet, en dépit de qualités intrinsèques communes, il resterait la possibilité de les distinguer par des qualités extrinsèques comme leur localisation spatiale respective par rapport aux autres objets de leur environnement. $Dupons_1$ pourrait être plus près de Tintin que $Dupons_2$, etc ? Autrement dit, quoique parfaitement ressemblants, les Dupons seraient néanmoins discernables. Le médium fourni par la bande-dessinée nous permettrait cette distinction parce que les personnages y sont dessinés, donc localisés de façon spatiale. Le cas littéraire est plus complexe puisque pour réussir à discriminer les personnages, il faudrait que l'auteur fournisse des indications de positions. Nous avons déjà mentionné un autre échappatoire : faire d'un des personnages le narrateur du récit. Dans l'affrontement final qui oppose William Wilson à lui-même, Poe fait décrire par le narrateur, autrement dit William Wilson lui-même, sa localisation par rapport au corps de son double :

I pulled him after me into a small room nearby. I threw him against the wall and closed the door. I commanded him to take his sword in his hand. After a moment, he took it and stood waiting, ready to fight. The fight was short indeed. I was wild with hate and anger ; in my arm I felt the strength of a thousand men. In a few moments I had forced him back against the wall, and he was in my power. Quickly, wildly, I put my sword's point again and again into his heart[78].

Il demeure ainsi possible là aussi de discerner les deux William Wilson parce qu'ils sont entourés d'autres objets. S'ils ne diffèrent pas par leurs qualités intrinsèques, ils diffèrent néanmoins par certaines de leurs propriétés extrinsèques comme leurs positions respectives par rapport à un mur et à une porte. Même si cette distinction n'est finalement qu'une illusion révélée par Poe à la fin du récit. On y apprend l'inexistence du double de William. Celui-ci ne s'est finalement battu que contre lui-même, trompé par l'effet de la réflexion de son image dans un miroir. Il reste à savoir si la fiction de Poe présente un ou deux personnages. Il y a t-il un seul William Wilson ? Il semble que le texte de Poe maintienne en suspens la réponse à cette question, puisque l'auteur fait parfois comme si il y avait deux personnages et parfois comme si il n'y en avait qu'un seul. C'est d'ailleurs cette ambiguïté qui fait l'intérêt de la nouvelle.

Ces considérations nous amènent à distinguer la ressemblance stricte de l'indiscernabilité. Deux personnages sont dits strictement ressemblants s'ils partagent toutes leurs propriétés qualitatives intrinsèques. Autrement dit, la ressemblance stricte est une condition nécessaire de l'indiscernabilité, mais pas une condition suffisante. Il se pourrait toutefois qu'une fiction réduise les personnages à deux objets qualitativement indiscernables dans un espace vide. Dans ce cas, il n'y aurait plus aucun moyen de discerner ces deux objets. Ce genre de situation est-elle néanmoins propre à la fiction ? Autrement dit, le principe d'indiscernabilité des identiques peut-il être également invalidé dans un contexte factuel ? L'identité est-elle une condition nécessaire de l'indiscernabilité ? Max Black a réfuté ce principe par l'expérience mentale d'un monde qui ne serait constitué que de deux sphères symétriques et strictement ressemblantes. D'après Black, nous ne pourrions déterminer dans ce monde aucune propriété relationnelle permettant de distinguer les deux sphères. Il n'existerait aucune différence entre ces deux objets, aucune dissemblance, aussi infime fut-elle. Ainsi ce monde contiendrait deux sphères numériquement différentes et néanmoins indiscernables.

Black prolonge sa réflexion en repeuplant le monde. Il propose de considérer que notre monde soit dupliqué par symétrie centrale. Le monde obtenu contiendrait alors de nombreux couples formés d'un individu et de son symétrique. Or ces couples seraient tels que leurs éléments diffèreraient numériquement mais seraient néanmoins indiscernables :

B - Why not imagine a plane running clear through space, with everything that happens on one side of it always exactly duplicated at an equal distance in the other side. A - A kind of cosmic mirror producing real images. B - No reason, for that matter, why the Battle of Waterloo shouldn't happen. A - Twice over, you mean-with Napoleon surrendering later in two different places simultaneously[8] !

Ainsi, on voit que la réfutation du principe d'identité des indiscernables n'apparaît pas seulement dans un contexte fictionnel. Toutefois, le contexte de la fiction semble parfois compliquer les choses.

8.2.3 Paradoxes de fusion

Dans *Le Père Goriot*, Balzac campe le personnage de Vautrin de la façon suivante : homme d'une quarantaine d'année, à favoris teints et qui se dit ancien négociant, obligeant et rieur. Or on apprend au deux tiers du récit que le nom véritable de cet individu est « Collin », un bagnard en fuite.

Dans la réalité, il arrive bien sûr que des personnes usent de fausses identités. Un individu x se fait passer pour un individu y avec $x \neq y$. On dira soit que y est une identité d'empreint si elle consiste à usurper l'identité d'un autre, soit qu'il s'agit d'une identité fictive si l'identification porte sur une personne n'existant tout simplement pas. De toutes façons, on dira de x qu'il n'a réellement qu'une seule identité dont témoigne son acte civil. Bien sûr, il se pourrait que la croyance de x soit sincère, comme il arrive dans les cas de troubles de la personnalité multiple. x pourrait posséder différentes identités personnelles, mais celles-ci seraient néanmoins toutes supportées par une seule et même personne physique. Au final, nous aurons toujours une seule personne réelle jouant, éventuellement, différents personnages fictifs³.

Cependant, le cas fictionnel semble compliquer les choses. Dans la fiction de Balzac, Colin existe alors que Vautrin n'existe pas. Collin encode la propriété d'existence mais il ne l'exemplifie pas alors que que Vautrin n'encode ni n'exemplifie la propriété d'existence. Vautrin serait une fiction dans la fiction, autrement dit un personnage 2-fictionnel. Or, puisqu'ils réfèrent à des actes créatifs différents, on devrait, selon la perspective artefactuelle considérer que Vautrin est un personnage différent de Collin, ce qui n'est évidemment pas souhaitable, car Collin est Vautrin, donc d'après le principe d'indiscernabilité des identiques, ils partagent toutes leurs propriétés internes. On pourrait alors dire que Balzac a voulu introduire Collin dans son récit sous la fausse identité de Vautrin. Collin serait un personnage, identique à Vautrin, tel que tous les deux auraient la propriété de se faire passer pour un négociant en étant véritablement un échappé du bagne. Néanmoins, Balzac introduit réellement, au début de son roman, le personnage de Vautrin dans son récit. Autrement dit, la caractérisation artefactuelle du personnage de Vautrin implique qu'à partir du moment de la révélation de l'inexistence de ce personnage, il disparaît dans une sorte de mise en abyme fictionnelle. Est-ce propre à la fiction ? Il semble que non puisque qu'il arrive aussi que des choses considérées comme réelles soient finalement repoussées dans le fictif, comme on le constate avec l'exemple de la planète Vulcain.

On trouvera également, chez Balzac, le procédé inverse. Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, le même Collin, connu aussi sous le pseudonyme de Trompe-la-Mort, se fait passer pour le moine Carlos Herrera qu'il a assassiné. Alors que, dans *Le Père Goriot*, Vautrin et Collin fusionnent en un seul personnage, en revanche, dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, Herrera fissionne en deux personnages, à savoir le véritable Herrera et Collin. En conséquence, il semble que, dans le cas des doubles pseudonymes, des doubles par identité feinte et des doubles par usurpation d'identité, les caractériser de façon exclusivement externe conduit à affirmer l'existence de différents personnages là où il ne faudrait vraisemblablement n'en postuler qu'un seul.

8.3 Paradoxes issus de l'axiomatique de l'identité

8.3.1 Représentation et identité

Revenons aux conditions d'identité transfictionnelle proposées par Thomasson. Elles nécessitent la connaissance appropriée du personnage dont l'auteur s'inspire et dont il revendique l'identification. Le contenu de pensée de l'auteur doit viser un objet fictionnel, à savoir le personnage dont il s'inspire, en le représentant, dans la nouvelle fiction élaborée. Mais cette représentation fictionnelle ne va pas sans paradoxes.

Puisque l'indétermination de certaines des propriétés des personnages autorise des marges de variations dans nos interprétations, cela conduit à regrouper les personnages récurrents comme des versions, des interprétations d'un même objet réel à savoir le personnage originel de la fiction. L'Hercule Poirot de Sophie Hannah

3. Bien sûr, nous simplifions ici les choses à l'extrême en réduisant l'individu à sa référence à un acte civil. Il est évident que la fiction joue une part de l'édification de la personnalité. Notre moi est constitué par un jeu d'imitation-différence avec autrui. Néanmoins, en ce qui concerne l'individu matériel, il n'y a qu'une seule chose qui est baptisée, autrement dit, il ne possède qu'une seule véritable identité civile.

serait une représentation de l'Hercule Poirot de Doyle. Par conséquent, introduire « x en tant que y » signifie représenter x en tant que y . Aussi, (1) pourrait être paraphrasée par (1') « dans une fiction L , y représente le x de la fiction K ». Mais dans ce cas, on aboutit à une série de paradoxes dus au fait que contrairement à l'identité, la représentation n'est ni réflexive, ni symétrique, ni transitive. Premièrement, comme le rappelle Nelson Goodman[37, pp. 34-35], il est faux de dire que « x représente x » car aucune chose ne se représente elle-même. Deuxièmement, la représentation n'est pas symétrique : il est vrai que la Shamela de Fielding représente la Pamela de Richardson, mais ce n'est pas le cas que la Pamela de Richardson représente la Shamela de Fielding. Troisièmement, la transitivité est également mise à défaut : de « x représente y » et « y représente z » il ne découle pas forcément que « x représente z ». Peut-on alors encore parler de conditions d'identité ? Il semblerait que cette transformation tacite de l'identité en représentation conduise tout simplement à évincer l'identité des personnages de fiction⁴.

8.3.2 Paradoxes sorites

Les paradoxes de type sorite peuvent être étendus à des immatériels. Imaginons par exemple une sérénade pour piano dont la partition P_0 serait jouée par un pianiste mais dont l'interprétation différerait d'une unique fausse note de ce qui est écrit sur la partition P_0 . Notons P_1 la nouvelle partition de cette interprétation. P_1 ne différant de P_0 que d'une unique note, nous aurions tendance à admettre que la musique interprétant P_1 est identique à la musique interprétant P_0 (principe de tolérance constitutive). Mais à nouveau, un musicien interprétant P_1 pourrait faire, ailleurs sur la partition, une autre fausse note. D'erreur en erreur, en suivant le même procédé, nous pourrions finalement aboutir à une partition P_n n'ayant plus aucune note en commun avec la partition originale. Affirmer, à l'aide du principe de tolérance constitutive que pour tout $i \in \llbracket 0, n \rrbracket$ on a $P_i = P_{i+1}$ implique, par transitivité de l'identité, que $P_0 = P_n$.

Les deux partitions sont identiques alors qu'elles n'ont aucune note en commun et leurs interprétations sont indiscernables. La concordance entre interprétation et partition d'une oeuvre musicale est de toute façon problématique puisqu'une partition ne peut recenser toutes les propriétés possédées par une musique jouée (vitesse d'exécution, timbres des instruments utilisés, réverbération de la pièce, etc.). C'est d'ailleurs ce qui justifie le qualificatif « d'interprétation » qui est employé pour désigner la production sonore des oeuvres musicales. Il apparait que les oeuvres musicales témoignent d'une certaine incomplétude liée au fait que les partitions ne peuvent pas tout dire. L'articulation des principes de tolérance constitutive et de transitivité de l'identité induisent que toute oeuvre musicale est identique à n'importe quelle autre oeuvre. C'est d'ailleurs cette raison qui incite Goodman à affirmer que ni l'interprétation d'une oeuvre musicale ni sa partition ne supportent le moindre écart :

Si nous autorisons la moindre dérivation, toute assurance de préserver l'oeuvre et de préserver la partition est perdue ; car par une série d'erreurs d'omission, d'addition et de modification n'affectant qu'une note, nous pouvons faire tout le trajet qui mène note, la Cinquième Symphonie de Beethoven aux Trois souris aveugles[37, p. 226].

Dans le cas de personnages de fiction, nous retrouvons cette même sous-spécification propre aux personnages fictionnels, qui laissent des propriétés indéterminées. Le problème musical est éclairant dans le sens où des compositeurs se sont élevés contre l'aspect jugé soit trop coercitif soit trop tolérant des partitions musicales laissant trop ou pas assez de liberté d'interprétation. Le même problème vaut également pour les indications didascaliques des pièces de théâtre. Dans ces domaines artistiques, les indications qui encadrent les variations d'interprétation peuvent être remises en causes.

4. Dans un cadre fictionnaliste, on pourrait avantageusement introduire ici la sémantique doxastique. Dans le monde des croyances de l'agent A , dire qu'un personnage y interprète ou représente un personnage x consisterait à dire que A joue à croire que x est identique à y . On insérerait le domaine des intentions de l'auteur en utilisant l'opérateur d'interprétation selon l'auteur A noté $Supp$. le réaliste pourrait traduire en gros sa condition d'identification par la forme *de objecto* : $[Supp]\exists x /_{Supp}\exists y /_{Supp}x = y$.

8.3.3 Transitivité

Les conditions d'identité transfictionnelle de l'artefactualiste peuvent poser un problème au niveau de la transitivité de l'identité. Il se pourrait qu'un personnage z dont parlerait un auteur dans une fiction M soit inspiré à la fois d'un personnage x dans une fiction K et à la fois d'un personnage y dans une fiction L où x et y seraient différents. D'après la conditions de Thomasson, il viendrait que $x = z$ et que $z = y$ sans que $x = y$. Mais cela représente évidemment une entorse à la transitivité de l'identité.

8.4 Paradoxe de Chisholm

Rappelons que le paradoxe élaboré par Chisholm repose sur la construction d'une série de mondes successifs dans lesquels on permute une à une les propriétés de deux objets distincts, toutes autres choses demeurant égales par ailleurs. On conclut ensuite à l'indiscernabilité des deux objets en question, montrant aussi que l'on peut transformer n'importe quoi en n'importe quoi.

8.4.1 Dans quelles perspectives philosophiques le paradoxe Chisholm a-t-il un sens ?

Le paradoxe de Chisholm a-t-il un sens dans le contexte des oeuvres de fiction ? Dans un contexte anti-réaliste, on peut se demander si cela aurait un sens d'échanger les propriétés attribuées à des personnages. Si l'on considère par exemple que Sherlock Holmes n'est rien d'autre qu'un nom vide, le paradoxe n'a pas vraiment de sens, car nos pensées consistent à faire comme si il y avait quelque chose là où, en fait, il n'y a rien. Le paradoxe ne peut ici s'appuyer sur un objet, qu'il soit concret ou abstrait. Et au pire, si on déclenche le mécanisme du paradoxe par un jeu de croyance feinte on aura toujours la possibilité de mobiliser, par ce même jeu de croyance-feinte, les solutions exposées dans le cadre factuel, si toutefois la fiction considérée en autorise la possibilité par ses règles implicites ou explicites. On considérera ainsi Sherlock Holmes comme s'il était un véritable individu, détective, etc ? La mise en place des rouages du paradoxe semble donc, pour la position anti-réaliste, plutôt dénuée d'intérêt car il ne semble pas être source de problèmes.

Voyons maintenant ce qu'il en est dans un contexte réaliste qui est conséquemment le seul qui nous occupera. Il est nécessaire dans ce cas de distinguer entre réalismes. Rappelons qu'ils divergent entre actualisme - des objets inexistants (meinongiens) ou des objets existants (artefactualistes) - et possibilisme (Priest, Lewis).

8.4.2 A t-on un monde commun ?

On pourrait tenter d'amorcer le paradoxe à partir de deux fictions différentes contenant des personnages distincts. Mais nous avons vu que les prémisses du paradoxe sont conditionnées par le fait que les mondes possibles demeurent les mêmes en dehors des différences qui découlent des permutations de propriétés entre les deux personnages qui en sont la cible. Il faut donc que les personnages visés appartiennent au même monde de départ. Ce n'est pas une difficulté dans le cas d'une perspective réaliste des objets inexistants puisque celle-ci affirme que les deux personnages, en tant qu'objets abstraits, subsistent dans le même monde, à savoir le monde actuel. Ce n'est pas non plus une difficulté pour le réaliste des objets abstraits qui fait dépendre la référence aux personnages d'actes de création de leur auteur, ces actes étant réalisés dans un monde commun, le monde actuel. Par contre, dans le contexte de la sémantique des fictions de Lewis, une fiction peut être traduite par une pluralité de mondes différents. Et deux fictions différentes s'interprètent comme deux ensembles de mondes possibles différents. Afin d'éviter cette difficulté, on va restreindre nos prémisses à l'utilisation d'une unique fiction contenant deux personnages différents. On peut par exemple considérer l'Illiade⁵, fiction dans laquelle Odysseus et Achille se distinguent par un ensemble fini de propriétés différentes. Ces propriétés sont celles qui

5. On remarquera que le paradoxe proposé par Chisholm fait d'ailleurs figurer deux personnages fictionnels, à savoir Adam et Noah. Par ailleurs, pour simplifier notre analyse, on passera sur la difficulté posée par l'identification d'Homère ou l'hypothèse que l'Illiade serait la résultante de l'amalgame de textes écrits par plusieurs mains.

sont attribuées par Homère dans sa fiction. Aussi, le passage de l'Iliade à son interprétation en monde possible permet alors de déclencher le mécanisme du paradoxe, à condition de déterminer un tel monde, puisqu'il y a tout en ensemble de mondes possibles qui interprètent adéquatement la même fiction, puisque qu'étant incomplets, les personnages possèdent tout en ensemble de propriétés qui ne sont ni vraies ni fausses. Nous pourrions alors décider que le paradoxe peut être déclenché à partir de la fiction s'il fonctionne pour tous les mondes possibles qui interprètent adéquatement cette même fiction. Bref, nous voyons que la prémisse du paradoxe consistant à imposer un monde commun peut être respectée dans les trois contextes réalistes.

8.4.3 Peut-on échanger les propriétés entre les personnages ?

Peut-on échanger les propriétés des personnages de fiction ? Nous avons vu que le cas du réalisme interne semble y contredire, puisqu'un personnage est défini, en tant qu'objet abstrait, par un ensemble de propriétés attribuées par un auteur. Cette façon descriptive d'attribuer une référence par des « paquets » de propriétés autorise difficilement la modification de ces propriétés. Aussi, dans une perspective meiningienne, il nous faut en rester là, puisqu'elle est déjà empêtrée dans les problèmes de l'identité et du changement.

Dans le cas du réalisme des objets existants, les choses sont inévitablement bien plus complexes, puisque nous n'avons pas affaire ni à des individus réels, ni à des classes de propriétés internes. On peut toutefois tenter de reconstruire le paradoxe de manière similaire au cas factuel. Dans ce contexte, qu'est-ce que cela signifie d'échanger des propriétés entre personnages si leur objet est constitué par les conditions historiques des actes créatifs de leur auteur ? Cela revient finalement à raisonner de manière contrefactuelle sur des mondes possibles où ces mêmes auteurs auraient pu écrire des choses différentes. Nous pourrions par exemple dire qu'il y aurait pu avoir un monde dans lequel Homère aurait décrit Odysseus un peu plus comme Achille. C'est-à-dire qu'on peut faire l'hypothèse d'un monde possible M_2 dans lequel Homère aurait échangé une des propriétés des deux objets fictionnels, puis un nouveau monde M_3 dans lequel Homère aurait échangé une autre des propriétés d'Odysseus-dans-l'Iliade-de- M_2 et d'Achille-dans-l'Iliade-de- M_2 et ainsi de suite. À première vue, cela ne semble pas impossible. Il paraît clair qu'Homère aurait pu par exemple inverser leurs noms, leurs qualités, etc. On pourrait admettre aussi l'identité entre ces différentes variantes des personnages selon le principe de tolérance constitutive en considérant que les personnages sont composés d'attributions de propriétés externes. Une petite altération n'entraînant pas une perte de l'identité, Ulysse-dans-l'Iliade-de- M_2 serait identique à Ulysse-dans-l'Iliade-de- M_1 , etc. Mais serait-ce encore la même oeuvre ? Est-ce la même Iliade que l'on retrouve de monde à monde ? Nous voyons que nous avons affaire à une dimension supplémentaire puisque nous agissons à la fois sur l'identité des personnages, de l'oeuvre et des mondes. Viendrait-il finalement un monde M_n dans lequel Odysseus-dans-l'Iliade-de- M_n et Achille-dans-l'Iliade-de- M_n auraient permuté toutes leurs propriétés ? Il reste en suspens la question des propriétés indéterminées. S'il est attribué à Odysseus une propriété indéterminée (par exemple Homère ne précise pas s'il est beau ou non) que ne possède pas Achille (qui est dit d'une grande beauté), l'échange de telles propriétés pourrait éventuellement bloquer le paradoxe, parce que cette attribution pourrait être identifiante. Je n'ai malheureusement pas de réponse définitive ici. Je continuerai donc en ignorant cette difficulté.

Pour ce qui est du cas lewisien, on voit qu'à partir du moment où l'on a sélectionné un monde possible M_1 adéquat à l'interprétation de l'Iliade, cela nous ramène exactement au cas factuel, avec les mêmes conséquences puisque dans M_1 , Ulysse et Achille sont des individus, c'est-à-dire des objets complets. Il reste toutefois à voir comment se fait le retour vers le monde actuel et aussi à voir si les solutions données au paradoxe fonctionnent encore, ce que nous ferons plus loin.

8.4.4 Conséquences

Dans le cas du réalisme des objets existants, il pourrait - avec toutes les précautions que nécessitent une telle hypothèse - être conclut qu'il existe une fiction d'Homère nommée *Iliade* dans laquelle un personnage est Odysseus dans M_1 et Achille dans M_n . C'est-à-dire qu'il y aurait deux mondes indiscernables M_1 et M_n

dans lesquels une même fiction écrite par le même auteur, intervertiraient les rôles joués par les personnages d'Odysseus et d'Achille.

Pour ce qui concerne le cas du possibilisme, non seulement 1) Ulysse-dans- M_n est indiscernable d'Achille-dans- M_2 car il a acquis dans M_n toutes les propriétés qualitatives d'Achille. Mais aussi que 2) par transitivité de l'identité de monde à monde, Ulysse-dans- M_2 est identique à Ulysse-dans- M_n . Ulysse reste le même personnage de monde à monde. On a ainsi, deux personnages différents qui jouent les mêmes rôles dans différents mondes. Il reste à savoir si cela est problématique lors du passage dans le monde M_1 . Cela est vrai à partir de n'importe quel monde interprétant adéquatement la fiction dans M_2 .

8.4.5 Il y a-t-il des solutions au paradoxe ?

Nous avons vu qu'il restait deux candidats potentiels au paradoxe de Chisholm, à savoir le réalisme interne et le possibilisme. On pourrait alors se demander comment bloquer le paradoxe. Dans le sixième chapitre de ce mémoire, nous avons donné des issues. Voyons si elles demeurent applicables dans ce nouveau cadre. Rappelons-nous qu'il existait principalement deux solutions pour bloquer le paradoxe : la première consistait à refuser l'identité transmondaine en arguant que toutes les propriétés qualitatives d'un individu lui sont absolument essentielles. La deuxième solution consistait à supposer une haecceité, une essence individuelle non-qualitative. Ces deux solutions sont orientées par la caractérisation que l'on fait au sujet des particuliers. Pour l'essentialisme, un individu n'est que la constitution d'un faisceau de propriétés qualitatives qui le définissent entièrement. Pour la version haecceïtiste, les particuliersinstancient ou exemplifient des propriétés qui prennent appui sur une substance individuelle. Peut-on maintenir ces thèses dans le cadre des fictions ?

8.4.6 Le recours à l'haecceité

La solution qui laisse la possibilité d'échanger les qualités d'un même individu entre mondes possibles repose sur le concept d'haecceité, sur le fait que les individus seraient des particuliers nus (bare particulars) porteurs de propriétés qualitatives. L'expression porteur nu signifie que ce qui porte les qualités n'a pas, en soi, de qualité propre. Dès lors, l'individuation des objets ne repose pas sur la différence des propriétés instanciées par ces objets, mais sur la différence numérique des substances qui portent ces mêmes propriétés. L'essence individuelle des existants proviendrait non du fait de porter certaines propriétés qualitatives, mais d'une particularité ontologique, la singularité du particulier la possédant. Cela revient donc à faire de chaque existant une substance particulière. Pour le dire dans les termes réalistes d'Armstrong, les particuliers seraient des instances non-répétables. Seules les propriétés qu'ils portent seraient répétables. Autrement dit, l'identité des indiscernables doit être rejetée car on ne peut pas déduire l'identité des porteurs à partir de l'identité des qualités portées. Comme l'a montré Black, deux objets peuvent porter exactement les mêmes qualités tout en étant des porteurs numériquement différents.

En dehors du fait que cette faculté assez occulte semble une explication qui n'a rien à envier à la vertu dormitive de l'opium dans la pièce de Molière[64], on peut déplorer la circularité de l'explication et son caractère ad hoc. Pour le réaliste, que serait l'haecceité d'un objet fictionnel s'il en possédait une ? En admettant que l'individuation ne se fasse pas par les propriétés mais par un je-ne-sais-quoi se tenant entre la chose et l'ensemble de ses propriétés non triviales, qu'est-ce que cela voudrait dire, l'haecceité d'un objet abstrait ? Que serait-elle ? Admettons qu'il y ait quelque chose comme une haecceité des choses existantes et cherchons à savoir si une telle essence individuelle pourrait exister au sujet d'un inexistant. Nous sommes obligés ici, évidemment, de renoncer à la notion de substance matérielle puisque les personnages de fiction ne sont pas étendus dans l'espace. Dans le cas réaliste, cela suppose que nous interrogeons la nature de la substance, c'est-à-dire ce qui instancie des propriétés.

Si Sherlock Holmes est quelque chose comme un objet abstrait, sur quelle sorte de substance repose-t-il ? Pourrait-on souscrire à un réalisme fictionnel sans toutefois souscrire à un réalisme des propriétés ? Il serait bien étrange d'affirmer le contraire. En conséquence, considérons que les propriétés instanciées par les particuliers

sont des universaux. On peut dès lors appliquer l'identité au niveau des propriétés. On pourra par exemple parler du même bleu qu'instancieraient deux particuliers différents. La même propriété P s'appliquerait aux objets a et b. Sherlock Holmes instancierait des propriétés internes universelles, comme la pertinence, l'intelligence, le mépris, mais aussi la détectivité, l'amitié-à-Watson, la plus-brillant-que-Poiroté, etc. Faut-il supposer que de telles propriétés sont instanciées par des substances ? On obtient alors un dualisme articulant la réalité des substances à la réalité des propriétés. C'est le type de réalisme que l'on trouve chez Aristote parlant des substances premières, les individus concrets et les substances secondaires, les propriétés portées par les individus. Aristote définit la substance comme *ousia* (essence). C'est la première des catégories, invariable. La substance est le *ti-esti* c'est-à-dire le « ce que c'est » d'une chose. La substance est ce qui ne se prédique de rien d'autre : elle est non-prédicable, elle est substrat premier :

La substance se prend, sinon en un grand nombre de sens, du moins en quatre principaux : on pense, en effet, que la substance de chaque être est soit la quiddité, soit l'universel, soit le genre, et en quatrième lieu le sujet. Le sujet est ce dont le reste s'affirme et qui n'est pas lui-même affirmé d'une autre chose[4, pp. 141-142].

Mais quel serait le substrat d'un acte de création d'un auteur ? Faut-il dire qu'il s'agit du tapuscrit dans lequel apparaît pour la première fois son personnages ? Non, car s'il dépend ontologiquement de son médium, il convient toutefois de distinguer l'acte créatif de l'exemplaire matériel du texte. Il faut donc abandonner l'hypothèse d'une substance qui porterait l'identité de l'objet.

8.4.7 Le recours à l'essentialisme

Il reste la solution consistant à appuyer l'identité sur un ensemble de propriétés essentielles. Si l'on souscrit à la solution des propriétés qualitatives essentielles, il faut alors refuser l'identité transmondaine. On pourrait alors éventuellement se rabattre sur la relation de contreparties lewisienne. Dès lors il n'y aurait pas d'identité mais simplement une similarité transmondaine.

Comment un groupement de qualités peut-il être instancié sans le support d'une substance ? Car pour individuer un objet à partir d'une collection de propriétés, il faut nécessairement qu'elles soient prédiquées de la même substance, il faut un porteur. Sans substance commune, point de groupe, c'est du moins ce que prétendent les substantialistes. On peut aussi renoncer aux substances en avançant que les particuliers sont des faisceaux de propriétés, version alternative à celle du dualisme substance-propriétés. S'il n'y a pas de sujet auquel sont attribuées les propriétés d'une chose, il faut alors que les propriétés individuent par leur réunion en faisceaux. Sherlock Holmes serait ainsi un faisceau de propriétés. L'individualité de Sherlock Holmes serait assurée par la co-présence des propriétés dans ce faisceau. Mais alors, qu'est-ce que cela signifie, pour le faisceau, d'individuer Sherlock Holmes ? Est-ce la co-présence des propriétés au sein de ce faisceau ? À supposer qu'il s'agisse des propriétés, un particulier serait alors l'extension de ces propriétés. Du coup, échanger la moindre propriété consisterait à rompre cette identité. Car nous serions ici obligés de postuler la version forte du principe d'identité des indiscernables. Nous devons alors accepter l'essentialisme radical de Leibniz ou, à défaut, dans le cas de la sémantique modale de Lewis appliquée aux fictions, la théorie des contreparties. Si on admet que les personnages sont individués par leurs propriétés internes, on contredit à l'identité transfictionnelle, comme cela a déjà été montré dans le chapitre précédent. Si on admet que les personnages doivent être individués par des faisceaux de propriétés externes, il semble que l'on sorte effectivement du paradoxe, car dans la perspective artefactuelle il est absolument nécessaire que Sherlock Holmes

soit le personnage créé par Doyle, dans tel récit, etc. Échanger l'une des propriétés externes conduirait nécessairement à rompre l'identité du personnage. Aussi, il semble que la théorie des faisceaux permettent bien au réaliste externe d'échapper au paradoxe de Chisholm.

CONCLUSION

Nous avons vu que la modalité contrefictionnelle condamnait le réalisme interne. Si le réalisme externe semble mieux s'en sortir, il ne parvient toutefois pas à rendre compte des processus consensuels qui découlent de la réception critiques des oeuvres, parce qu'il confère à l'auteur une liberté inconditionnelle d'identification transfictionnelle. En outre, son incapacité à répondre à la question de savoir comment deux contenus de pensée différents puissent identifier le même objet amoindrit sa volonté de légitimer la référence des noms fictionnels par des objets abstraits surajoutés au monde des objets matériels.

Il reste que ce mémoire n'est que l'ébauche d'un travail qui resterait à entreprendre, en considérant par exemple les nombreux autres paradoxes qu'engendre l'identité dans le cas de la fiction. Car nous n'avons pas retenu notre attention sur les questions afférentes à l'identification personnelle. Nous n'avons pas analysé la relation d'identification du lecteur au personnage, ni la relation de l'acteur au rôle qu'il interprète, ni la relation du joueur à l'avatar qu'il dirige ni la relation de l'auteur au récit autobiographique. Le fait que les fictions réalisent des possibles dans leur propre domaine d'actualité laisse subsister bien des difficultés qui pourraient être l'objet d'une analyse plus générale de l'identité en fiction.

- [1] Robert Merrihew ADAMS. « Les théories de l'actualité ». In : *Métaphysique Contemporaine, Propriétés, mondes possibles et personnes textes réunis par E. Garcia et F. Nef*. Paris : Vrin, 2007.
- [2] Alphonse ALLAIS. « Un drame bien parisien ». In : *Oeuvres Anthunes*. T. 1. La Table Ronde, 1966.
- [3] ANTHOLOGIE. *Les Présocratiques*. Collection bibliothèque de la pléiade. Gallimard, 2001.
- [4] ARISTOTE. *Métaphysique*. T. Livre Z. 1028b 33-37. Librairie philosophique Vrin, 1991.
- [5] ARISTOTE. *Poétique*. T. Collection tel. Gallimard, 1996.
- [6] Marcus BARCAN. « The Identity of Individuals in a Strict Functional Calculus of Second Order ». In : *Journal of Symbolic Logic* 12 (1947), p. 12–15.
- [7] Francesco BERTO. « Modal Meinongianism and Fiction : The Best of Three Worlds ». In : *Philosophical Studies* 152 (2009), p. 313–334.
- [8] Max BLACK. « The Identity of Indiscernibles ». In : *Mind* 61.242 (1952), p. 153–164.
- [9] Jorge Luis BORGES. « Fictions, trad. de l'espagnol par P ». In : *Verdevoeye et Ibarra, Paris, Gallimard (coll.«Folio»)* (1957).
- [10] BRAUN. « Empty Names ». In : *Noûs* 27 (1993), p. 449–469.
- [11] Lewis CARROLL. *La traversée du miroir et ce qu'Alice trouva de l'autre côté*. traduction de L. Bury. Calmann-Lévy, 2010.
- [12] Hector-Neri CASTAÑEDA. « Fiction and reality : their fundamental connections. An essay on the ontology of total experience ». In : *Poetics* 8 (1979), p. 31–62.
- [13] Roderick CHISHOLM. « Identity Through Possible Worlds : Some Questions ». In : *Noûs* 1 (1967).
- [14] Roderick CHISHOLM. « The Logic of Knowing ». In : *The Journal of Philosophy* 60.25 (1963), p. 773–795.
- [15] Lucie CLARENCE. *Emma Libertine*. Paris : Ma éditions, 2013.
- [16] Dorrit COHN. *Le propre de la fiction*. Paris : Seuil, 2001.
- [17] COLERIDGE. *Biographia Literaria*. Projet Gutenberg, 1917. URL : [URL%20:%20http://www.gutenberg.org/files/6081/6081-h/6081-h.html](http://www.gutenberg.org/files/6081/6081-h/6081-h.html).
- [18] COLLECTIF. « Sherlock Holmes ». In : *Encyclopédie Wikipedia* (2015).

- [19] Filipe Drapeau Vieira CONTIM. *Qu'est-ce que l'identité ?* Paris : Vrin, 2010.
- [20] Héraclite D'EPHÈSE. *Fragments*. Epiméthée, 2011.
- [21] Phillipe DOUMENC. *Contre-enquête sur la mort d'Emma Bovary*. Paris : Actes Sud, 2007.
- [22] Oswald DUCROT et Twetan TODOROV. « Article "Personnage" ». In : *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, collection Points, Seuil, 1972.
- [23] Jérôme DUPUIS. « Que vaut le dernier Hercule Poirot ? » In : *L'Express* (10/09/2014). URL : http://www.lexpress.fr/culture/livre/que-vaut-le-dernier-hercule-poirot_1574509.html.
- [24] Umberto ECO. *Lector in fabula, Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. collection biblio essais. Le livre de poche, 1979.
- [25] Umberto ECO. *L'oeuvre ouverte*. collection Points-Essais. éditions du Seuil, 1965.
- [26] Umberto ECO. « Quelques commentaires sur les personnages de fiction ». In : *SociologieS* (2010). URL : <https://sociologies.revues.org/3141>.
- [27] Stéphane FERRET. *Le bateau de Thésée. Le problème de l'identité à travers le temps*. édition de Minuit, 1996.
- [28] Stéphane FERRET. *L'identité*. Paris : GF Flammarion, 1998.
- [29] Gottlob FREGE et Claude IMBERT. « Sens et dénotation ». In : *Écrits logiques et philosophiques*. Ed. du Seuil, 1971.
- [30] Stacie FRIEND. « Fictional Characters ». In : *Philosophy Compass* 2 (2007).
- [31] Peter GEACH. « Intentionnel Identity ». In : *Southern Journal of Philosophy* 64 (1972), p. 627–32.
- [32] Peter Thomas GEACH. *Reference and Generality. An examination of Some Medieval and Modern Theories*. London : Cornell University Press, 1962.
- [33] Gérard GENETTE. *Ficitons III*. Seul, 1972.
- [34] Gérard GENETTE. *Fiction et Diction*. Collection Poétique. Paris : Seuil, 1991.
- [35] Gérard GENETTE. « Frontières du récit ». In : *L'analyse structurale du récit*. Collection Points. Seuil, 1966.
- [36] Gérard GENETTE. *Palimpsestes*. Seuil, 1982.
- [37] Nelson GOODMAN. *Langages de l'art*. Collection Pluriel. Hachette, 1968, 1990.
- [38] Kate HAMBURGER. *Logique des genres littéraires*. Paris : Seuil, 1977, 1986.
- [39] HINTIKKA. « Semantics for Propositional Attitudes ». In : *Model For Modalities* (1969), p. 87–112.
- [40] Jaakko HINTIKKA. « Individuals, Possible Worlds, and Epistemic Logic ». In : *Noûs* 1.1 (1967), p. 33–62.
- [41] HOMÈRE. *Odyssée, Paris*. Collection bibliothèque de la pléiade. Gallimard, 1955.
- [42] Robert HOWELL. « Fictional Objects : How They Are and How They Aren't ». In : *Poetics* 8 (1979), p. 129–177.
- [43] HUME. *Traité de la nature humaine*. T. II. GF Flammarion, 1999.

- [44] HUME. *Traité de la nature humaine*. T. livre I. GF Flammarion, 1999.
- [45] Franz KAFKA. *Die Verwandlung*. Leipzig : Kurt Wolff Verlag, 1917.
- [46] Franz KAFKA. « Œuvres complètes ». In : *La Métamorphose*. T. II. Gallimard, 1980.
- [47] Saul KRIPKE. *La Logique des Noms Propres*. éditions de Minuit, 1982.
- [48] Saul KRIPKE. « Semantical Analysis of Modal Logic II : Non-normal Modal Propositional Calculi ». In : *The Theory of Models*. Amsterdam, North-Holland : Addison et al., 1965, p. 206–20.
- [49] Saul KRIPKE. « Semantical Considerations on Modal Logic ». In : *Acta Philosophica Fennica* 16 (1963), p. 83–104.
- [50] Saul KRIPKE. « Vacuous Names and Fictional Entitie ». In : *Philosophical Troubles, Collected Papers*. T. I. Oxford University Press, 2011.
- [51] GW LEIBNIZ. « Lettre à Arnauld du 30 avril 1687 ». In : *Œuvres choisies* (1687), p. 201.
- [52] David LEWIS. *Convention : A Philosophical Study*. London : Oxford University Press, 1969.
- [53] David LEWIS. *De la pluralité des mondes*. éditions de l'Éclat, 1986.
- [54] David LEWIS. « La vérité dans la fiction ». In : *revue Klesis La philosophie de David Lewis* (1968).
- [55] David LEWIS. « Langages et langage ». In : *Réseaux* 11.62 (1993), p. 9–18.
- [56] John LOCKE. *Essai sur l'entendement humain : Livres I et II*. Vrin, 2001.
- [57] John LOCKE. *Identité et différence*. traduction Étienne Balibar. Collection points. Seuil, 1998.
- [58] LOWE. « The Metaphysics of Abstract Objects ». In : *The Journal of Philosophy* 92.10 (1995), p. 509–524.
- [59] Penelope MACKIE. *How Things Might Have Been : Individuals, Kinds and Essential Properties*. Oxford : Oxford University Press, 1987.
- [60] Penelope MACKIE et Mark JAGO. « Transworld Identity ». In : *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (2013). URL : <http://plato.stanford.edu/archives/fall2013/entries/identity-transworld/>.
- [61] MARIVAUX. « L'Île de la raison ou les petits hommes ». In : *Théâtre complet*. T. 1. Bibliothèque de la pléiade. Garnier, 1999.
- [62] Margaret McDONALD. « The Language of Fiction ». In : *Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volumes* 28 (1954), p. 165–196.
- [63] Christopher MENZEL. « Plantinga's Definition of an Individual Essence ». In : *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (2014). URL : <http://plato.stanford.edu/entries/actualism/individual-essence.html>.
- [64] MOLIÈRE. « Le malade imaginaire ». In : *Oeuvres complètes*. T. 1. Collection bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard, 2010.
- [65] MOLIÈRE. « Les Fourberies de Scapin ». In : *Oeuvres complète*. T. 2. Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard, 2010.
- [66] Vladimir NABOKOV. *Lectures on literature (1st ed.)*. New York Columbia, 1980.
- [67] Frédéric NEF. *Les propriétés des choses*. Vrin, 2006.

- [68] Frédéric NEF. « Ontologie de l'objet, théorie des propriétés et théorie des ensembles : quelques problèmes et perspectives ». In : *Revue internationale de philosophie* 2.236 (2006), p. 181–207.
- [69] Freredic NEF. « Ontologie du Vide, » in : *Conférence Savoir ENS*. 2011. URL : <http://savoirs.ens.fr//expose.php?id=88>.
- [70] Derek PARFIT. *Reasons and Persons*. Oxford : Clarendon Press, 1984.
- [71] PARMÉNIDE. *Le poème*. Collection épiméthée. PUF, 1986.
- [72] Terence PARSONS. « Referring to nonexistent objetcs ». In : *Theory and Decision* 11 (1979), p. 95–110.
- [73] Thomas PAVEL. *Univers de la fiction*. Seuil, 1988.
- [74] Alvin PLANTINGA. « Haecceity ». In : *Companion to Metaphysics*. Sous la dir. de Jaegwon Kim et ERNEST SOSA. éditions Blackwell, 1995.
- [75] PLATON. « Cratyle ». In : *Oeuvres complètes*. Collection Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard, 1940.
- [76] PLATON. *Œuvres complètes*. collection Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard, 1955.
- [77] PLUTARQUE. « Vie de Thésée ». In : *Les Vies des Hommes Illustres*. Sous la dir. de trad. JACQUES AMYOT. Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard, 1937.
- [78] Edgar POE. « William Wilson ». In : *Oeuvres*. Collection bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard, 1932.
- [79] Graham PRIEST. *Towards non-Being : The Logic and Metaphysics of Intentionality*. Oxford : Oxford University Press, 2005.
- [80] Diane PROUDFOOT. « Possible Worlds Semantics and Fiction ». In : *Journal of Philosophical Logic* 35 (2006), p. 9–40.
- [81] QUINE. *Quiddités Dictionnaire philosophique par intermittence*. L'ordre philosophique. Paris : Seuil, 1992.
- [82] W.V. QUINE. *Logical Point of View, Logico-Philosophical Essays*. Harvard University Press, 1980.
- [83] W.V. QUINE. *Ontological Relativity and Other Essays*. New York : Columbia University Press, 1969.
- [84] W.V. QUINE. « Quantifiers and Propositional Attitudes ». In : *The Journal of Philosophy* Vol. 53.No. 5 (Mar. 1, 1956), p. 177–187.
- [85] Manuel REBUSCHI. *Pensées singulières et sémantiques des fictions*. texte de la conférence des journées d'études sur le fictionnalisme. Nancy, nov. 2012.
- [86] Manuel REBUSCHI. « Peut-on dire ce qui n'est pas ? Objets mathématiques et autres fictions : sémantique et ontologie ». Thèse de doct. Université de Nancy, 2000.
- [87] Maria REICHER. « Zur Identität fiktiver Gegenstände : Ein Kommentar zu Amie Thomasson ». In : *Conceptus* 28.72 (1995), p. 93–116.
- [88] Clément ROSSET. *Impressions fugitives : l'ombre, le reflet, l'écho*. Minit, 2004.
- [89] Clément ROSSET. *Le Réel L'imaginaire et l'Illusoire*. éditions distance, 2000.

- [90] Clément ROSSET. *Les Matinees Structuralistes Suivies d'un Discours Sur L'ecriture et Précédées d'une Introduction Critique Par Albert K****. sous le pseudonyme de Roger Crémant. Robert Laffont, 1969.
- [91] Clément ROSSET. *L'Objet singulier*. Paris : Éditions de Minuit, 1979.
- [92] Clément ROSSET. *Logique du pire : éléments pour une philosophie tragique*. T. 167. Presses Universitaires de France-PUF, 1993.
- [93] Clément ROSSET. *Principes de sagesse et de folie*. éditions de Minuit, 1991.
- [94] Richard ROUTLEY. « Exploring Meinong's Jungle and Beyond : An Investigation of Noneism and the Theory of Items, » in : *Departmental Monograph Canberra : Australian National University 3* (1980).
- [95] Bertrand RUSSELL et Solange-Marie GUILLEMIN. *Problèmes de philosophie*. Payot, 1965.
- [96] Marie-Laure RYAN. « Fiction, Non-Factuals and the Principe of Minimal departure ». In : *Poetics, North-Holland Publishing Companie 9* (1980).
- [97] Marie-Laure RYAN. « Mondialité, médialité ». In : *Séminaire NATA*. Sous la dir. de Laboratoire CLIMAS de l'Université BORDEAUX MONTAIGNE. 2014. URL : [URL%20:%20https://www.youtube.com/watch?v=3In0JvPMRMA](https://www.youtube.com/watch?v=3In0JvPMRMA).
- [98] R.M. SAINSBURY. *Fiction and Fictionalism*. New Problems of Philosophy. Routledge, 2010.
- [99] Richard SAINT-GELAIS. *Fictions transfuges*. Poétique. Seuil, 2011.
- [100] Richard SAINT-GELAIS. « Personnage et transfictionnalité ». In : *La fabrique du personnage, textes réunis par Françoise Lavocat*. Sous la dir. de Claude Murcia et RÉGIS SALADO. Paris : Honoré Champion, 2007.
- [101] Jean-Paul SARTRE. *L'Imaginaire*. collection Folio Essais. éditions Gallimard, 1940.
- [102] Jean-Marie SCHAEFFER. *Pourquoi la fiction ?* Seuil, 1999.
- [103] William SHAKESPEARE. « Œuvres complètes, t. 2 ». In : *Paris, La Pléiade* (1959).
- [104] Charles L. STEVENSON. « What is a Poem ? » In : *The Philosophical Review*, Vol. 66.3 (1957), p. 337.
- [105] P. F. STRAWSON. *Les individus*. Collection l'ordre philosophique. Paris : Seuil, 1959.
- [106] Amie THOMASSON. *Fiction et Métaphysique*. T. 10. Cahiers de logique et d'épistémologie. College Publications, 2011.
- [107] Amie THOMASSON. « Speaking of fictional characters ». In : *Dialectica 57* (2005), p. 207–226.
- [108] Boris VIAN. *L'écume des jours*. Paris : Pauvert, 1963.
- [109] WIGGINS. *Identity and spatio-temporal Continuity*. Oxford : Blackwell, 1967.
- [110] David WIGGINS. *Sameness and Substance*. Cambridge University Press, 1980.
- [111] Ludvig WITTGENSTEIN. *Investigations Philosophiques*. collection tel. Paris : Gallimard, 1961.
- [112] Ludvig WITTGENSTEIN. *Tractatus logico-philosophicus*. Collection tel. Gallimard, 1961.
- [113] Edwards ZALTA. « Referring to Fictional Characters ». In : *Dialectica 57.2* (2003), p. 243–254.